OCT 25 1948

ANNÉE OCTOBRE 1948

AP

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

JÉROME et JEAN THARAUD : Les deux Chérifs

★ ★ ★ : Pour que la France respire

PIERRE REVERDY : Le Livre de mon Bord

HENRI BOSCO : Du Côté de la Nuit (fin)

MARTHE DE FELS : Au Pays de l'Amitié

WILLIAM FAULKNER : Victoire dans la Montagne

ANDRÉ JUBELIN : Évasion

PIERRE FRÉDÉRIX : Guerre mondiale ou Statu quo ?

WILLIAM STONE : Heures tahitiennes

MAURICE CAULLERY : Protection de la Nature

MARCEL THIÉBAUT : Parmi les Livres

LA LIVRAISON : 100 FRS

SOMMAIRE

		Pages
JÉROME et JEAN THARAUD	Les deux Chérifs	3
★ ★ ★	Pour que la France respire	16
PIERRE REVERDY	Le Livre de mon Bord	25
HENRI BOSCO	Du Côté de la Nuit (fin)	36
MARTHE DE FELS	Au Pays de l'Amitié	68
WILLIAM FAULKNER	Victoire dans la Montagne	78
ANDRÉ JUBELIN	Évasion	103
PIERRE FRÉDÉRIX	Guerre mondiale ou Statu quo?	118
WILLIAM STONE	Heures tahitiennes	132
MAURICE CAULLERY	Protection de la Nature	149
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres	156
	Notes et Chronique bibliographique	167

★ ★

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

L'HERBIER

par **Georges DUHAMEL,** *de l'Académie française*

SUR UNE LETTRE DE MALLARMÉ

par Henri MONDOR
de l'Académie française

GLADYS

par
Marc CHADOURNE

TARIFS DES ABONNEMENTS

Un an (12 numéros) : **1.000 francs**
Six mois (6 numéros) : **500 francs**
Étranger : Un an : **1.200 francs ;** Six mois : **600 francs**

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Elysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux 360-50 Paris.

Au Brésil : s'adresser à l'Agencia Franceza de Assinaturas
R.-F. Besnard, 38 Teofilo Otoni, Rio-de-Janeiro.

Prière de joindre la somme de dix francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs.
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

Copyright by Revue de Paris *1948*

RETARD DANS LA PUBLICATION DE LA PRÉSENTE LIVRAISON

La grève des imprimeries de labeur parisiennes a très sensiblement retardé la fabrication du présent numéro. Nous nous sommes ainsi trouvés dans l'impossibilité de vous faire parvenir cette livraison au début du mois. Nous nous en excusons.

LA DIRECTION DE LA *REVUE DE PARIS*.

COTE DESFOSSÉS

Le journal économique et financier complet

Publie tous les jours de Bourse, sur 20 ou 24 pages :
Les cours officiels de la Bourse de Paris, de Province et de l'étranger, des informations inédites sur les valeurs françaises et étrangères, des articles de documentation économique et financière.

ABONNEZ-VOUS A LA
COTE DESFOSSÉS
42, rue N. D.-des-Victoires, PARIS-2e
Abonnement 6 mois : 2000 Fr. Ch. P. 1889-86 Paris

La plus ancienne et la plus complète cote de Paris

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 30 juin 1948

La situation au 30 juin présente un total de 184.066 millions, soit, par rapport à celle au 31 mai, une augmentation de 3.825 millions.

Au passif, les Comptes de chèques et les Comptes courants progressent ensemble de 1.754 millions.

A l'actif, tandis que les Comptes courants fléchissent de 1.206 millions, le Portefeuille effets accuse un gonflement de 2.900 millions.

GALERIE DROUANT DAVID
52, Faubourg St-Honoré - Anj. 79-45
● MAITRES CONTEMPORAINS & JEUNES PEINTRES

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La situation au 30 juin atteint 162,5 milliards contre 148,5 milliards le 31 mars dernier.

L'augmentation porte notamment, au passif, sur les comptes courants (83.555 millions contre 74.275) et les comptes de chèques (38.967 millions contre 34.958). A l'actif, les comptes courants divers débiteurs sont passés de 24.915 à 32.016 millions et le montant du portefeuille-effets s'est élevé à 91 milliards contre 84.790 millions.

Vous placeriez volontiers de l'argent à condition de pouvoir le retirer très vite en cas de besoin.

Achetez des

BONS DU TRÉSOR

à

intérêt progressif

Trois mois après l'émission ils sont remboursables à vue sans aucune formalité. Si vous les conservez, le taux d'intérêt augmente de trimestre en trimestre.

Prix d'émission : 9.950 francs

remboursables

après 3 mois à 10.000 frs	après 12 mois à 10.200 frs
après 6 mois à 10.060 frs	après 15 mois à 10.290 frs
après 9 mois à 10.130 frs	après 18 mois à 10.390 frs

Le BACCALAURÉAT se prépare au

COURS SORBON

5 & 12, rue Henri-Rochefort, Paris (17e) - Wag. 29-01
Cours de vacances du 19 août au 5 octobre
EXTERNAT - DEMI-PENSION - INTERNAT

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE

DENTOL

eau, pâte, poudre, savon

19, Rue Jacob, Paris

LES DEUX CHÉRIFS

Marmol était un Espagnol, originaire de Grenade, qui, écrit-il dans son Histoire de l'Afrique, *sortit très jeune de son pays, avec le dessein de se trouver à la fameuse entreprise de Charles-Quint contre Tunis, en l'an* 1536. *Après la prise de cette ville, il suivit les enseignes de l'Empereur sur les côtes de Barbarie durant le cours de vingt années, et prit part à tout ce qui s'y passa de grand et de mémorable. Par malheur, mais par bonheur pour nous, la fortune le fit tomber entre les mains des Maures, qui le retinrent chez eux l'espace de sept ans et huit mois. Tantôt en servitude et tantôt en liberté, il parcourut tout le pays, de Tunis à Marrakech, et de Tanger à Taroudant. Comme il avait l'esprit curieux et qu'il parlait parfaitement l'arabe et le berbère, il put s'informer à loisir.*

Vers le même temps, Diégo de Torrès, Portugais celui-là, entraîné par l'esprit d'aventure, demandait à son père la permission de se rendre en pays étranger, et ayant reçu sa bénédiction se dirigea vers Séville avec l'idée de quitter l'Espagne à la première occasion. A Séville il rencontra un ami de sa famille, Nicolas Nuñez dont le gendre s'occupait, au Maroc, du rachat des captifs au nom du sérénissime roi Don Jean. Nuñez persuada le jeune homme de se rendre à Marrakech pour aider son gendre dans ses affaires avec l'espoir de lui succéder un jour. Ce qui ne l'enrichit pas beaucoup, car il est impossible, nous dit-il, qu'un homme qui va pour payer des rançons devienne riche, voyant devant ses yeux tant de misères auxquelles il faut porter remède. Toutefois, il ne regretta jamais sa détermination, parce qu'il pensait avoir servi Dieu dans sa charge et expié de la sorte une partie de ses péchés.

Marmol et Diégo de Torrès ont écrit l'un et l'autre ce qu'ils ont vu de leurs yeux ou recueilli de la bouche d'autrui, et c'est leurs voix à tous les deux, mêlées à celles des chroniqueurs arabes, qu'on entendra tout au long de ce récit.

Il se déroule à un moment particulièrement dramatique, où l'Islam et la Chrétienté sont aux prises en Europe et en Afrique ; où Soliman et Charles-Quint s'affrontent ; où les Turcs viennent de s'emparer d'Alger et de Tlemcen ; où les Espagnols sont à Oran ; où les Portugais, installés depuis cent ans à Ceuta et depuis cinquante à Tanger, font un suprême effort pour s'emparer du Maroc ; où, de l'Atlas à l'Atlantique, les Berbères, emportés par un puissant mouvement xénophobe, se soulèvent à la voix des marabouts et des chefs de confréries, contre

les envahisseurs d'où qu'ils viennent, et où apparaissent ces deux Chérifs, ces deux frères qui fondèrent la dynastie des Saâdiens, et dont l'existence forcenée, si traversée qu'elle soit de violences et de fourberies, n'en a pas moins de la grandeur.

I

DES JEUNES GENS ACCOMPLIS

Sur le versant de l'Atlas qui regarde le Midi, s'étend une étroite vallée de quatre-vingt-dix lieues de long, formée par la rivière du Draâ, qui va se perdre dans les lacs de sel et les sables sahariens. De loin en loin, des villes, des bourgades plutôt, entourées de murs en pisé ; et tout le long des rives, des champs d'orge et de blé, et des bois de palmiers dont les dattes, excellentes et fort grosses, se conservent plus longtemps qu'ailleurs.

Parmi les petites cités de cette vallée enchanteresse au printemps, Tagmadert n'était ni une des plus fortes ni une des plus riches, n'ayant que de pauvres murailles et un millier d'habitants, mais elle se distinguait entre toutes parce que les gens y étaient, pour la plupart, érudits et lettrés, ce qui les rendait orgueilleux.

Là vivait, depuis des temps très anciens, une famille de pieux personnages qui se disaient descendants du Prophète. Leur généalogie n'est pas des plus certaines. Beaucoup d'auteurs prétendent qu'ils ne se rattachaient pas à la tribu de Koreich, la tribu par excellence, mais à celle des Benou Saâd, à laquelle appartenait Halima, deuxième nourrice de Mahomet : d'où le nom de Saâdiens sous lequel on les connaît dans l'Histoire. D'autres affirment que ce nom leur fut donné parce que saâd veut dire heureux, et qu'ils n'auraient été occupés tout le long de leur existence que du bonheur de leurs sujets — ce dont le lecteur sera juge.

Voici comment on racontait qu'ils étaient venus de Yambo en Arabie, au bord de la mer Rouge, s'établir dans les déserts du Maghreb occidental.

Un jour d'entre les jours, les habitants de Tagmadert s'étant plaints à leurs voisins de Sijilmessa, que, pour une raison mystérieuse, leurs dattes tombaient avant d'être mûres, ceux-ci leur répondirent : « Faites donc comme nous, appelez chez vous un Chérif, et vos dattes mûriront comme les nôtres ». Ils suivirent ce conseil et envoyèrent quérir en Arabie un descendant du Prophète. Depuis ce temps les dattes mûrirent et la famille du Chérif prospéra.

Au temps où commence ce récit, dans les premières années du XVIe siècle, le chef de cette famille était un certain Bou Abdallah, intelligent,

plein de cautèle, quelque peu magicien, qui avait fait, à deux reprises, le pèlerinage aux villes saintes. Il résolut de s'y rendre une troisième fois, avec deux de ses fils, garçons pleins d'espérance, agréables à voir, déjà versés dans le Coran, afin de les faire bénéficier de l'honneur et des bénédictions attachés au pèlerinage.

Leur séjour à La Mecque et à Médine se prolongea quelques mois, pendant lesquels les jeunes gens eurent l'occasion d'approcher des savants renommés, de se perfectionner dans la connaissance de la religion et de s'initier à leur tour à certaines pratiques de magie.

De retour à Tagmadert, ils commencèrent à faire figure de très pieux personnages. Ils allaient par les rues répétant le nom de Dieu, comme s'ils avaient été perdus dans la contemplation, affectaient de ne vivre que d'aumônes, et se laissaient distraitement embrasser le bas du manteau. Mais leur père, qui avait pour eux de grandes ambitions, et qui n'ignorait pas que, sous couleur de sainteté, on avait vu des gens qui n'étaient rien se rendre maîtres du pouvoir, estima qu'ils perdaient leur temps dans ce pays perdu, et décida de les envoyer à Fez prendre l'air de la cour et y chercher fortune.

Fez était alors une des villes les plus policées du monde occidental. Fez, ou plutôt les deux Fez : Fez-Bâli, Fez-la-Vieille, au fond de son ravin, la ville des marchands, des professeurs et des étudiants, la ville sainte de Mouley Idriss ; et Fez-Djedid, Fez-la-Neuve, bâtie sur le plateau, à un quart de lieue environ.

Fez-la-Vieille comptait plus de cent mille habitants, dix-huit quartiers, sept cents mosquées, deux cents hôtelleries, six cents fontaines vives, cent bains publics ou étuves. La rivière rapide qui la traverse de part en part faisait tourner les meules de trois cent soixante moulins, et par d'innombrables canaux allait fournir de l'eau à toutes les maisons. Les environs, pleins de grâce, offraient des jardins, des pâturages, des forêts, des bois d'oliviers, des carrières de pierre, de l'argile pour les potiers, du gypse, du sel et toutes choses nécessaires à la vie. Les princes mérinides l'avaient embellie à plaisir. Au carrefour des routes qui conduisent de l'Espagne à Tlemcen, et du Riff au Sahara, elle formait le cœur du Maroc. Tout le trafic y passait, toutes les idées s'y rencontraient.

Fez-Djedid, Fez-la-Neuve, à la fois palais et forteresse, était la ville du Sultan. Là se trouvaient la Cour et le Gouvernement. Rien n'y avait été négligé pour en faire un séjour agréable et une place d'où il était aisé de surveiller et de tenir en main la population du vieux Fez, toujours frondeuse et turbulente.

Quand les fils du Chérif y arrivèrent, le Sultan était un homme à peu près de leur âge, surnommé Al Bordgali, le Portugais, parce qu'il avait été emmené dans son enfance comme otage à Lisbonne, lorsque, il y avait quelque vingt ans, les Portugais s'étaient emparés d'Arzila et de

Tanger. Il fut charmé de leurs bonnes façons, de leur piété, de leur savoir, tant qu'il nomma l'aîné, El Aaredj, à une chaire de Karaouyine, et qu'il fit du plus jeune, El Mehdi, le précepteur de ses enfants.

L'un et l'autre s'acquittèrent de leur tâche avec un zèle qui leur gagna l'estime des gens pieux et l'affection du prince, qu'ils éblouirent par leur savoir et leur modestie, vraie ou feinte.

C'était le temps où les Portugais empêchés de s'étendre à l'est de Ceuta et de Tanger, par une décision du Pape qui réservait aux Espagnols la Méditerranée, s'étaient tournés vers la côte Atlantique. Sur les ruines d'un fortin abandonné, ils avaient bâti Mazagan.

Leurs ingénieurs et leurs maçons avaient édifié là une place puissante, comme l'attestent encore aujourd'hui ses beaux remparts de pierre, sa haute tour polygonale d'où l'on pouvait surveiller vingt-cinq milles à la ronde, son immense citerne dont vingt-huit arcades de pierre supportent toujours la voûte, ses quatre églises, ses trois portes, l'une ouverte sur la mer, les deux autres sur la campagne, avec des ponts-levis jetés sur un fossé profond, que le flot remplissait aux heures de la marée.

Maîtres de Mazagan, d'Arzila, de Ceuta et de Tanger, les Portugais tenaient l'accès des grandes routes qui conduisent à l'intérieur du Maroc, menaçant Fez et Marrakech. Et il n'est guère douteux qu'ils ne s'en fussent un jour emparés s'ils n'avaient trouvé devant eux une puissante vague de fanatisme national et religieux. Chefs de grandes Confréries et marabouts, qui s'étaient multipliés, prêchaient partout la guerre sainte, surtout dans la région du Rif, entre Tanger et Tétouan, où les Maures chassés d'Andalousie après la prise de Grenade s'étaient réfugiés en grand nombre, apportant avec eux leur désir de vengeance et l'horreur de la Chrétienté.

***

Il y avait trois ou quatre ans déjà que les jeunes Chérifs étaient arrivés à Fez, où leur réputation n'avait fait que grandir, quand ils représentèrent au Sultan qu'en un temps où les infidèles s'emparaient de ses ports les uns après les autres, il était indigne d'eux et de leur qualité de Chérifs de mener plus longtemps l'existence facile qu'ils devaient à ses bontés : ils le priaient de leur donner un tambour et une enseigne pour lever des combattants en son nom et mener la guerilla autour de Tanger et d'Arzila.

Accédant à leur désir, le Sultan leur remit l'enseigne et le tambour, vingt chevaux pour les accompagner et des lettres de recommandation aux Caïds et aux Cheikhs dont ils devaient traverser les territoires.

Ils ne firent pas grande prouesse, mais livrèrent quelques escarmouches qui leur permirent de ramener à Fez du butin et des prisonniers. A commencer par le Sultan, toute la population leur fit un accueil enthousiaste. Après quoi, ils retournèrent à leurs besognes pacifiques, El Aaredj

à Karaouyne, et El Mehdi auprès de ses princiers élèves... Mais quand on a goûté une fois l'ivresse du commandement, saurait-on se contenter d'enseigner au pied d'un pilier, fût-ce à la Karaouyne, quelques misérables tolbas, ou de gouverner des enfants, fussent-ils d'un sultan?

Quelques années passèrent jusqu'au jour où se produisirent certains événements qui vinrent changer leur destinée.

Poursuivant leurs succès le long de l'Atlantique, les Portugais s'étaient emparés de Saffi et d'Azemmour, et plus au Sud, au cap d'Aguir, là où les dernières chaînes de l'Atlas s'affaissent dans la mer, ils avaient construit une place presque aussi forte que Mazagan, qu'ils avaient appelée Santa Cruz, à l'entrée de la vallée du Sous.

Cette vallée, qui s'allonge sur plus de quatre-vingts kilomètres entre le Sahara et les pentes méridionales de l'Atlas, abondait en canne à sucre, en cuivre et en métaux précieux, sans parler des caravanes qui, deux ou trois fois par année, apportaient les plumes d'autruche, le musc, la poudre d'or, les esclaves, et autres marchandises qu'on trouve dans le pays des Noirs. Tout le long de la vallée, villes et bourgades formaient autant de petites républiques de marchands et d'artisans, administrées par des conseils de cinq ou six magistrats, qui exerçaient leur office pendant l'espace de seize mois. Toutes se haïssaient, et dans l'intérieur de chacune on ne s'entendait guère. Un jour pourtant, exaspérées des incursions que faisaient sur leurs terres les Portugais du cap d'Aguir et leurs partisans maures, elles s'entendirent pour envoyer une députation de notables à un pieux personnage, le Cheikh El Mobarek (dont la réputation était grande parce qu'il accomplissait couramment le miracle de faire bouillir des fèves assaisonnées de beurre dans une corbeille en fibre de palmier) pour le prier de se mettre à leur tête contre les infidèles.

Le Cheikh ayant décliné cette proposition, les invita à s'adresser au Chérif du Draâ, que son illustre origine, ses pèlerinages aux villes saintes et la haute situation dont ses fils jouissaient à Fez, désignaient mieux que lui pour cet honneur.

Celui-ci ne se fit pas prier. Changeant son nom de Mohammed en celui d'El Qaïm Biamrillah, Celui qui se lève au nom de Dieu, il rassembla sous sa bannière une petite troupe d'autant mieux disposée à le suivre qu'une tradition voulait que le Sauveur de l'Islam sortirait, un jour, du Sous.

Ses débuts furent heureux. Entre Agadir et Santa Cruz, il s'empara par surprise du petit port de Fonti, dont la population faisait cause commune avec les Portugais. Ce que le chroniqueur de la *Nozhât el Hâdi*, la *Récréation du Chamelier*, traduit avec une emphase orientale : « Il mit en pièces les membres de l'infidélité avec les griffes du triomphe, chassa de son repaire le serpent de l'erreur, et fit rentrer dans leur patrie les égarés de la religion. »

Aussitôt informés du succès de leur père, et certainement sur son conseil, ses fils allèrent de nouveau trouver Al Bordgali et lui demandèrent, une fois encore, de leur donner le tambour et l'enseigne, et la permission de rejoindre leur père dans le Sous.

« Prends garde, dit le frère du Sultan, qui était en même temps son vizir, prends garde de te fier aux apparences de ces deux jeunes gens! » Et pour appuyer ces paroles, il rappela l'exemple de tant de personnages qui, dans le passé, sous couleur de défendre la foi, s'étaient mis en rébellion contre l'autorité légitime et emparés de la puissance.

Al Bordgali passa outre à ce conseil, aveuglé qu'il était par l'estime et l'affection qu'il leur portait, mais surtout parce qu'il craignait d'indisposer contre lui ses sujets qui l'accusaient tous les jours de s'entendre secrètement avec les infidèles et de préférer à l'honneur de défendre l'étendard du Prophète des expéditions sans gloire contre des vassaux indociles ou ses voisins, les Emirs de Tlemcen. Une fois de plus, il accorda ce qu'on lui demandait, et les Chérifs, en bel arroi, avec quelques-uns des compagnons qui les avaient suivis dans leur expédition précédente, quittèrent Fez au milieu des you-you et de la musique des flûtes, non sans avoir manifesté la reconnaissance la plus vive à l'imprudent Al Bordgali. Puis ils s'acheminèrent vers le Royaume du Maroc, comme disent les chroniqueurs portugais, lorsqu'ils parlent de ces territoires du Sud, alors presque entièrement soustraits à l'autorité du Sultan.

Marrakech n'était plus la grande capitale du temps où les princes almohades étendaient leur empire de Tripoli à l'Océan et du Sahara aux Pyrénées. Les Mérinides l'avaient découronnée en transportant à Fez le Gouvernement et la Cour. Beaucoup des habitants avaient fui cette cité déchue, « continuellement molestée par l'âpre violence des importuns Arabes au moindre refus qu'elle faisait d'obéir à leur insatiable vouloir. »

Des cent cinquante mille habitants qu'elle avait comptés autrefois, il n'en restait plus que vingt mille, et son immense enceinte, garnie de créneaux et de tours, avec ses vingt-cinq portes, dont six seulement n'avaient pas été murées, n'enfermait plus qu'un tiers de ses maisons encore debout. Le reste n'était que ruines et jardins, où poussaient des légumes et des arbres fruitiers, bien utiles aux habitants, car l'insécurité qui régnait aux alentours empêchait de rien cultiver en dehors des murailles. Cependant, on y voyait toujours de fort belles demeures, où vivaient de puissants personnages, qui continuaient de mener un grand train, et dont le principal plaisir était de chasser au faucon.

Toute la vie s'était réfugiée dans le quartier de Bab Doukkala et dans la forteresse qui formait, à elle seule, une ville dans la ville. Elle aussi était entourée de puissantes murailles, avec des tours et des portes magnifiques, encadrées de bandeaux de marbre, bardées de clous et de

fer. A l'intérieur s'élevait la Koutoubia et son minaret terminé par un épieu de fer, où étaient enfilées trois pommes d'or, du poids de cent trente mille ducats africains, et que l'on voyait briller de très loin. On disait que ces pommes avaient été offertes par Dieudonnée, la femme de Yakoub el-Mansour, le grand Sultan almoravide. Pour laisser, à travers les âges, le souvenir de son passage ici-bas, elle avait vendu les bagues, les perles et autres choses précieuses que lui avait données Yakoub quand il l'avait prise pour femme. On racontait même que ces boules avaient été placées là-haut sous une constellation si heureuse qu'elles ne pouvaient en être enlevées par une main humaine, et qu'une conjuration magique obligeait les Esprits de l'air à monter la garde autour.

Il y avait encore, dans l'enceinte, de vastes bâtiments pour la garde royale, les arbalétriers, les archers ; d'immenses écuries traversées d'un ruisseau d'eau vive ; un arsenal, un palais pour le Roi, un autre pour ses enfants et les membres de sa famille, un autre pour son Grand Ecuyer, un autre pour les ambassadeurs ; un parc d'orangers, d'oliviers et de grenadiers irrigué par un bassin, où, du haut d'une colonne, un lion de marbre dégorgeait une eau limpide ; enfin, une ménagerie remplie de lions, de cerfs et de chevreuils. Tout cela bien délabré n'était plus, en beaucoup d'endroits, que logis pour les pigeons. Mais les murs de la forteresse étaient toujours en bon état et capables de résister à de violents assauts.

L'Emir de Marrakech, En Naçir, fit, lui aussi, bon accueil aux voyageurs.

A peine étaient-ils arrivés qu'apparaissaient, sous les murailles, les coureurs d'une armée chrétienne. Aussitôt les jeunes Chérifs, brûlant de se distinguer, sortirent avec leurs compagnons, entraînant derrière eux la garnison. Voyant l'ennemi reculer, tous les habitants de Marrakech, qui à pied, qui à cheval, s'élancèrent à leur tour par toutes les portes de la ville et achevèrent la débandade. Tout pleins de leur succès, El Aaredj et El Mehdi rentrèrent à Marrakech, où ils prirent congé de l'Emir, promettant de l'aider à l'occasion, mais, au vrai, aussi peu soucieux de se battre pour lui que pour le Sultan de Fez.

Ils rejoignirent leur père à Setti, sur la rivière du Sous, où le vieux Chérif avait établi sa résidence et son commandement, répandant partout le bruit qu'ils avaient reçu du roi de Fez mission de faire la guerre aux Chrétiens. Des bandes de Berbères et d'Arabes, qui erraient çà et là sans maîtres, se rassemblèrent autour d'eux et commencèrent de batailler contre les Maures, arabes ou berbères, qui avaient lié partie avec les Portugais.

Après quelques succès, et pour entretenir leurs gens, ils se mirent à lever les dimes consacrées à la guerre sainte, et que personne, depuis longtemps, ne payait plus dans ces pays écartés. « Puis, raconte Diégo

de Torrès, réfléchissant à la difficulté qu'il y avait de faire la guerre aux Chrétiens, qui ne se laisseraient ni vaincre, ni tromper, et d'autre part, appréhendant que ceux qui les suivaient les abandonnent à la première disgrâce, ils déterminèrent de ne rien laisser au hasard et de se rendre d'abord maîtres de la volonté des populations qui avaient pris leur parti. Songeant donc que par cette voie ils s'élèveraient à la puissance, et considérant que s'ils s'emparaient par force des villes du pays ils perdraient la bonne opinion qu'on avait de leur vertu, mais que les prenant de bonne sorte ils viendraient à bout de leur dessein, il leur sembla plus à propos de suivre le milieu entre la violence et la ruse. Ils se mirent donc à raconter qu'ils avaient reçu avis de Mahomet que, pour la sûreté publique, il leur avait inspiré d'abattre les bois et de purger le pays des bêtes sauvages qui l'infestaient, et d'y bâtir une ville qui serait une des bonnes places de Berberie, où eux et leurs amis pourraient être secourus et servis de bon cœur quand la nécessité le demanderait. Ils l'entourèrent avec autant de circuits et de fossés que Séville en a, plantèrent autour plusieurs cannes de sucre, et semblaient moins gens de guerre que moissonneurs et laboureurs. Ainsi fut fondée Taroudant, à côté du village qui avait toujours porté ce nom. »

Marmol raconte les choses assez différemment. « Quelques-uns, nous dit-il, attribuent la fondation de cette ville aux Chérifs ; mais l'antiquité de ses murs et de ses bâtiments et le rapport des historiens témoignent du contraire. Déjà les princes mérinides l'avaient fort embellie, et le gouverneur de la province du Sous y faisait autrefois sa résidence et habitait la forteresse où se trouvaient de beaux appartements. Après les Mérinides, la ville s'était rendue indépendante, et, comme les autres villes du Sous, s'administrait par un conseil de quatre des principaux habitants, qui changeaient tous les six mois. Quand les Chérifs s'y installèrent, ses habitants, molestés par les nomades, l'avaient presque abandonnée. Ils s'employèrent aussitôt à la relever de ses ruines, et l'on peut dire qu'ils en firent une ville nouvelle. » Ce qui d'une certaine façon permet d'accorder ensemble les récits contradictoires des deux chroniqueurs portugais.

Laissant à Taroudant El Mehdi le plus jeune de ses fils, pour achever de fortifier la ville, le vieux Chérif, accompagné de l'aîné, El Aaredj, se mit à parcourir la montagne, prêchant et invitant les Berbères à lui fournir les hommes et l'argent nécessaires à sa grande entreprise. Enfin, pour donner tout son sens à cette tournée guerrière et mystique, il se rendit à la Zaouïa d'Afougal, où quelque soixante ans plus tôt enseignait le fameux Cheikh El Djazouli, grand prêcheur de guerre sainte, dont l'influence rayonnait sur le Maroc tout entier. Là, le Cheikh avait été assassiné par des étudiants orthodoxes de Fez, qui le tenaient pour hérétique et lui reprochaient plus encore de détourner à son profit, sous le prétexte de la guerre sainte, des aumônes qui, à les en croire, auraient été mieux employées à l'entretien des étudiants coraniques ; là, il était

enterré, et près de son tombeau, en cet endroit béni, El Qaïm pouvait se donner pour l'héritier de sa baraka.

Ce pèlerinage accompli, auréolé du prestige du Saint, il se rendit maître de Timguest, bourgade à quelques lieues de Saffi, avec l'intention de reprendre la ville aux Portugais.

***

Saffi avait pour gouverneur Nuño Fernand d'Ataÿde, capitaine général des forces portugaises, l'un des plus vaillants hommes qui fût alors en Afrique. Ses principaux lieutenants étaient Lopez Barriga, connu à vingt lieues à la ronde pour ses grands coups de lance, qui faisaient dire aux femmes maures, quand elles voulaient effrayer leurs enfants : « Que Barriga t'embroche! » et le non moins fameux Jean de Ménèzès, commandant d'Azemmour, petit-fils ou petit-neveu, je ne sais, de ce Pedro de Ménèzès qui, naguère, à Ceuta, se vantait de défendre la place avec son bâton de cormier. Mais le meilleur atout du Capitaine général était encore Yahia ben Tafoût, un de ces chefs arabes ralliés aux Portugais, qu'on appelait *Mézouars*.

Quelque huit ans plus tôt, ce Yahia s'était rendu à Lisbonne pour offrir ses services au roi de Portugal, et c'était grâce à son adresse et à l'influence qu'il exerçait sur un des clans qui se partagaient la ville, que les Chrétiens avaient pu s'emparer sans coup férir de Saffi. Son autorité s'étendait sur la plupart des tribus arabes entre Marrakech et la côte. Ces tribus, transportées là par les sultans des contrées du Maghreb central où elles avaient leurs terrains de parcours, n'éprouvaient aucune répugnance à se mettre au service des Portugais : étrangères au pays, elles ne rêvaient que razzias et pillage. Yahia disposait ainsi de plus de dix mille chevaux et d'un grand nombre de gens de pied, en sorte qu'avec son appui une poignée de chevaliers chrétiens se faisait obéir, imposait d'énormes contributions de blé et de bétail à toutes les tribus soumises et razziait sans pitié les autres.

Dès que Nuño Fernand d'Ataÿde eut appris la présence du Chérif et de ses fils à Timguest, résolus à lui faire perdre la face, il sortit de Saffi avec quatre cents chevaux chrétiens et quatre mille chevaux arabes commandés par Yahia. Les Chérifs se portèrent à sa rencontre avec des forces égales. Ils furent complètement défaits et Timguest abandonnée par ses habitants, qui avaient fui. Les vaincus n'eurent d'autre ressource que de se réfugier dans l'Atlas, chez le Caïd de Tagarost, qui leur ouvrit sa kasbah. Service immense, dont il fut, par la suite, bien mal récompensé, car les Chérifs le firent assassiner, comme ils devaient faire de tous ceux qui leur avaient rendu service.

A Tagarost, ils rassemblèrent leurs bandes dispersées ; et quelque

temps plus tard, ils rentraient à Timguest, que les Chrétiens, à leur tour, avaient abandonnée, emportant leur butin.

C'est là que l'Ange de la Mort surprit El Qaïm Biamrillah, au moment où il était en train de fortifier la ville et de s'y bâtir un château. Ses fils, pieusement, et plus habilement encore, le transportèrent à Afougal, où il fut enterré devant le mausolée du Saint, du Pôle brillant, du Maître de la voie droite, de la Source de vérité, le bienheureux El Djazouli.

II

LES EXPLOITS DES CHÉRIFS

Tout compagnons d'armes qu'ils fussent, il n'y avait jamais eu entre Nuño Fernand d'Atayde et Yahia ben Tafoût ni confiance ni amitié. Des envieux, ayant fait entendre au capitaine général que Ben Tafoût était un fourbe et n'attendait qu'une occasion pour le tuer, Nuño Fernand eut le tort de prêter l'oreille à ces propos, qui n'étaient vraisemblablement que pure calomnie, attendu que Yahia avait lié trop étroitement sa fortune à celle des Portugais pour pouvoir séparer sa cause de la leur.

Quoi qu'il en soit, un jour que Ben Tafoût était venu le voir, le capitaine général donna l'ordre de le fouiller avant de l'admettre près de lui. On trouva sous ses vêtements une dague et un poignard, ce qui, tout bien considéré, n'avait rien d'extraordinaire, mais jeta le capitaine dans une telle fureur qu'il lui eût fait trancher la tête incontinent, sans égard à ses protestations et aux services qu'il en avait reçus. Tout ce que Yahia put obtenir, à la prière de quelques gentilshommes, fut d'être envoyé, sous bonne escorte, en Portugal, se justifier devant le Roi.

Nuño Fernand ne fut pas long à mesurer la faute qu'il avait faite en exilant le Maure : maintenant qu'il n'était plus là pour en imposer aux tribus, elles se révoltaient l'une après l'autre ; et le Caïd d'une de ces tribus, nommé Aben Chamot, qui, lui, ne s'était jamais soumis, entraîna un désastre dont les Portugais, par la suite, ne devaient jamais se relever.

Voici comment Diégo de Torrès raconte cette histoire tragique et romanesque.

Nuño Fernand était sorti de Saffi avec ses troupes chrétiennes et des partisans arabes, razziant tout sur son passage. Dans le pillage d'un douar, une femme d'Aben Chamot fut enlevée sous ses yeux. Elle demanda aux partisans, qui l'entraînaient, de parler à son mari : « Ah! cavalier, lui cria-t-elle, toi qui t'estimes si brave, souviens-toi de ce que tu m'avais tant de fois promis, lorsque tu me racontais ton amour! Délivre-moi ou meurs, et je suivrai ton destin... Mais

il y a grande différence entre promettre et tenir! » Aben Chamot répondit en brandissant sa lance : « Yoto (c'est ainsi que s'appelait la Maure), je n'ai jamais rien dit que je n'aie exécuté... Le jour est grand, la victoire est en la main de Dieu, et la force en ce bras! » Mais la Maure incrédule, ramassant une poignée de terre, la jette en l'air et dit : « Tes paroles ne sont que du vent! Va-t'en te réjouir avec tes autres femmes. Il n'y a plus de Yoto pour toi! »

A ces mots, le Caïd, enleva sa babouche, la lui lança en gage, et retourna parmi les siens les encourager au combat.

On batailla jusqu'au moment où Fernand d'Ataÿde donna l'ordre de ne plus bagarrer ; il fit serrer l'escadron et reprit le chemin de Saffi. Mais Aben Chamot le suivait, le pressant de telle sorte, la lance dans les reins, qu'il l'obligea à engager une nouvelle et furieuse escarmouche.

Ce jour-là, la chaleur était si forte que le capitaine général avait détaché le gorgerin de maille qu'il portait sur sa cuirasse. Aben Chamot l'approcha dans la mêlée et lui lança un javelot qui lui traversa la gorge, et l'étendit mort sur le coup.

A cette vue, les partisans arabes, jugeant l'occasion favorable pour lâcher les Portugais, chargèrent leurs alliés, devenus soudain leurs ennemis, avec une telle furie qu'ils les mirent en déroute et en massacrèrent un grand nombre. Les rares qui échappèrent, et qui avaient pensé trouver un abri dans les douars, où ils croyaient avoir des amis, furent tués ou faits prisonniers par ceux mêmes dont ils attendaient du secours.

Dans cette affaire, avec Fernand d'Ataÿde, périrent son gendre, son oncle, son beau-frère et beaucoup d'autres gentilshommes. Parmi les captifs se trouvait ce Lopez Barriga, qui donnait de si beaux coups de lance. Il fut emmené à Marrakech. Toute la ville venait le voir dans l'écurie du Chérif, où il était retenu les fers aux pieds. Quelqu'un lui dit par bravade : « Tu es donc ce Chrétien dont on parle tant! Je voudrais que tu fusses libre pour t'arracher la barbe! » Et ce disant, l'insolent y mit la main. Ce que Lopez ne pouvant souffrir, lui donna un si grand coup de bâton sur la tête qu'il l'étendit mort à ses pieds. Il en eût fait autant de deux Maures qui étaient là s'ils n'avaient vivement pris la fuite.

Ayant appris cela, le Chérif le fit amener et commanda de lui donner tant de coups sur les épaules qu'on lui mit sa chemise en pièces sur la peau, sans qu'il prononçât un seul mot. Barriga envoya les restes de sa chemise ensanglantée au roi de Portugal pour émouvoir sa compassion et le persuader de le racheter. Le Roi le fit sans retard. Mais peu de temps après, comme Barriga faisait une sortie contre les Maures qui couraient les environs de Saffi, et qu'il traversait un chemin creux qui allait de la porte de la ville jusqu'aux retranchements, un petit garçon lui perça le gosier avec un javelot, à l'endroit même où Nuño Fernand avait été blessé, et le coucha raide, comme lui.

Aben Chamot, lui aussi, périt en combattant. La légende raconte que Yoto, désespérée, se laissa mourir sur sa tombe de faim et de regret.

Telle fut la fin de ces trois capitaines qui avaient rempli le Maroc du bruit de leurs exploits.

Les Chérifs n'avaient été pour rien dans ce désastre des Chrétiens, mais ils en tirèrent toute la gloire, car c'étaient eux qui, maintenant, représentaient aux yeux de tous la résistance à l'Infidèle.

***

A Lisbonne, Yahia n'avait pas eu de peine à se disculper auprès du Roi. Il reparut à Saffi, avec le titre de capitaine général des forces indigènes ; mais il ne s'entendit pas mieux avec le nouveau gouverneur, Nuño de Mascareñhas, qu'il n'avait fait avec Nuño Fernand.

Au bout de quelques mois, ayant ramené dans l'obéissance les tribus révoltées et vengé la mort de ce Chrétien qui lui avait fait tant de mal, il était allé guerroyer du côté de Marrakech, qu'il se flattait de prendre si seulement on lui envoyait cinq cents lances et quelques pièces d'artillerie. Mais, à Saffi, où l'on gardait contre lui toutes les vieilles préventions, on persuada le Gouverneur qu'il était vendu aux Chérifs : jamais il ne vit venir le renfort qu'il espérait.

Sur ces entrefaites, le frère d'un Caïd de ses amis étant mort à une portée d'arbalète de son camp, il se rendit aux funérailles. Après l'enterrement, deux émissaires des Chérifs pénétrèrent sous la tente où avait lieu le repas funèbre, et le poignardèrent par trahison. Avec lui disparaissait le dernier espoir des Portugais de conquérir le Maroc en s'appuyant sur les tribus.

Pendant ce temps, El Mehdi et El Aaredj ne cessaient d'envoyer au Sultan de Fez et à l'Emir de Marrakech, auxquels leurs succès pouvaient prêter ombrage, des lettres rassurantes, accompagnées de cadeaux. Lettres et cadeaux n'étaient que feintes : ils ne pensaient qu'à se débarrasser de l'Emir, en attendant de faire subir le même sort au Sultan.

Ils écrivirent donc à En Naçir (cet En Naçir qui les avait naguère si bien reçus) une lettre où ils lui proposaient d'entreprendre avec eux une expédition contre Saffi. Après quoi, disaient-ils, rien ne serait plus aisé que de se rendre maîtres du cap d'Aguir et du port de Santa Cruz. Un beau lot de prisonniers chrétiens accompagnait le message.

L'Emir leur répondit qu'il serait enchanté de recevoir leur visite. Aussitôt ils partirent pour Marrakech suivis d'une escorte nombreuse. En Naçir les reçut avec autant d'honneur que s'ils avaient été des Sultans, et les logea dans son palais. Après souper, l'Emir étant venu à parler de leur projet, ils lui dirent tout bas à l'oreille qu'il

ne leur semblait pas à propos de parler de cette affaire en public, et qu'ils le priaient de renvoyer ses invités et ses esclaves pour causer seuls à seuls avec lui, demandant toutefois la permission de garder avec eux deux hommes de confiance qu'ils avaient amenés. L'Emir fit retirer son monde et l'entretien commença. Quand ils virent leur hôte intéressé au plus haut point, et que la nuit étant fort avancée, tout dormait dans le palais, ils firent un signe à leurs deux serviteurs, qui étranglèrent proprement En Naçir, cependant qu'ils lui fermaient la bouche pour l'empêcher de crier.

Le coup fait, un des serviteurs courut donner l'ordre à l'escorte, restée hors des murailles, d'entrer dans la ville au point du jour et de se saisir de la forteresse. Ce qui fut fait sans coup férir. Aussitôt les Chérifs publièrent dans la ville que personne n'eût à bouger, que l'Emir était mort, et qu'ils n'avaient fait qu'exécuter l'ordre de Mahomet.

Personne, en effet, ne bougea. Ce qui ne paraîtra nullement étonnant à quiconque a un peu vécu parmi les citadins de Marrakech, de Fez ou de Rabat.

A ce moment se produisit une famine effroyable, aggravée par la peste, qui ravagea tout le pays, de la montagne à la côte. La misère était si grande que les gens se volaient les uns les autres et se vendaient aux Chrétiens de Saffi, de Mazagan et d'Azemmour pour un panier de figues ou de raisins. Cela fit du tort aux Chérifs. N'était-ce pas une punition du ciel pour le meurtre de l'Emir?

Le bruit courait encore qu'El Aaredj avait fait enlever par un Juif, et remplacer par une boule de cuivre, une des fameuses boules d'or qui surmontaient la Koutoubia. Par là aussi n'avait-il pas indigné Allah et son prophète?

Dans ces difficultés, qui risquaient de retourner contre eux une population crédule et malheureuse, les Chérifs montrèrent leur ordinaire esprit d'à-propos. Ils ne regardèrent ni à la peine ni à la dépense pour fournir à la population des vivres à des prix raisonnables. Quant à la boule, ils jugèrent qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de pendre au sommet du minaret le Juif, qui, soi-disant, l'en avait enlevée.

Sitôt après le meurtre d'En Naçir, El Aaredj et son frère, comme à leur habitude, avaient envoyé au Sultan une belle lettre pour protester de leur fidélité, ajoutant que la population les avait unanimement reconnus pour émirs, qu'ils n'avaient eu en cette affaire d'autre objet que de le servir, et qu'ils lui paieraient tribut.

Mais le jour où El Bordgali réclama ce tribut, El Aaredj ne voulut rien entendre. Cette fois, le Sultan se fâcha. Il allait lui demander raison, quand par fortune il mourut, et les troubles qui accompagnèrent sa succession donnèrent quelque répit aux deux frères.

JÉROME ET JEAN THARAUD
de l'Académie Française.

(A suivre.)

POUR QUE LA FRANCE RESPIRE

La Constitution en partie responsable du désordre politique, social, économique dont souffre la France fut soumise en 1946 au verdict populaire. Celui-ci — disons-le à sa décharge — lui refusa la majorité absolue des suffrages : les abstentions et les « non » dépassèrent considérablement les « oui » ... Malgré les appels d'une propagande bien organisée, il ne se trouva qu'un Français sur trois pour consacrer l'avènement de la IVe République!

Et ces « oui » exprimaient plutôt le découragement que la confiance...

On avait enterré — après l'avoir injustement discréditée — la IIIe République. Il fallait sortir du provisoire : de nouveaux textes constitutionnels avaient donc été bâclés. On pouvait espérer que ces nouvelles institutions, si critiquables dans leur esprit et dans leur fond pourraient cependant être amendées par le temps et l'expérience. Mais deux ans ont passé depuis le démarrage de la nouvelle machine gouvernementale qui fonctionne si malencontreusement. Après chaque panne, les dirigeants se demandent avec effroi s'il sera possible de la remettre en marche! Cependant rien n'a été tenté pour la perfectionner...

La Constitution prétendait assurer une certaine stabilité aux gouvernements : or ceux-ci se succèdent à un rythme jusqu'ici inégalé. (Il est vrai que les démissions de ministères ont remplacé les « chutes » qui pourraient entraîner de nouvelles élections!)

Les grèves violentes se multiplient, tournant parfois à l'insurrection, exerçant une dangereuse pression sur l'autorité gouvernementale. De hauts fonctionnaires ont invoqué la Constitution pour justifier le droit de descendre dans la rue et d'abandonner le Service public. Des agents de police ont défilé en tête des cortèges de grévistes ; des professeurs en Sorbonne ont fait le piquet de grèves devant les amphithéâtres déserts... Et l'on sait ce que sont devenues les Finances dans un pareil climat!

En face de cet état anarchique, l'opinion publique souhaite des changements profonds.

Après avoir connu le règne du « Neuf préférable au Raisonnable » la majorité des Français demande à revenir au « Raisonnable ». Et voici quelques réformes sur lesquelles il serait sans doute facile de se mettre d'accord :

La Constitution nouvelle devrait s'inspirer de son aînée, celle de 1875, dont la vitalité et les mérites avaient été déjà éprouvés : elle avait permis à notre pays de vivre heureux et prospère, à l'abri des révolutions, pendans soixante-cinq ans, et d'acquérir un magnifique Empire colonial.

Oubliant la victoire de 1918, les adversaires de la IIIe République la rendirent responsable de l'invasion de 1940. Or, la Belgique et la Hollande avaient connu la même calamité, et l'Angleterre, de l'aveu de M. Eden, aurait partagé leur triste sort si elle n'avait été protégée par la mer. L'U.R.S.S. fut, comme nous, submergée par l'invasion allemande et ne dut son salut qu'à l'immensité de son territoire et à l'aide américaine. Tous ces peuples n'en ont pas moins conservé leur régime d'avant-guerre. Seule la France s'est offert le luxe d'une révolution. En voyant où cela nous mène, on peut se dire qu'il eût mieux valu respecter, en la rajeunissant, cette Constitution de 1875, dont on a dit aussi « qu'elle était la meilleure d'Europe ».

La première réforme — à défaut du nom — donnerait au Conseil de la République le mode de recrutement et les prérogatives de l'ancien Sénat. Ce dernier, renouvelable par tiers, élu par les maires et les conseillers municipaux, jouissait comme les députés du pouvoir législatif — tandis que le Conseil de la République n'est plus qu'une Assemblée consultative. Un texte repoussé par lui, mais deux fois voté par l'Assemblée, devient en effet une loi.

Un des principaux griefs invoqués contre le Sénat reste la chute du Cabinet Léon Blum, renversé en 1937 et en 1938, contrairement, dit-on, à la volonté du suffrage universel!

En réalité aussi longtemps que le Cabinet de front populaire conserva une majorité solide à la Chambre, le Sénat ne lui fit aucune opposition. Il vota docilement toutes les lois sociales, et même cette loi de quarante heures, que seule en Europe la France voulut appliquer!

Le Cabinet Blum n'a pas été victime en 1937 de l'hostilité d'un Sénat réactionnaire contre une majorité républicaine. Des motifs tout autres, longuement réfléchis ont inspiré la décision du Sénat : d'abord la dislocation de la majorité du front populaire. Dès le lendemain des élections, les communistes entraient en opposition systématique contre le Gouvernement, traduisant ainsi leur mécontentement de la non-intervention dans les affaires d'Espagne. Leur hostilité qui se manifesta aussi par des grèves d'occupation, par le sabotage de l'Exposition de 1937 et les bagarres de Clichy, fit insensiblement glisser la majorité de front populaire vers une majorité radicale et modérée. Celle-ci était rendue indispensable par des crises financières de plus en plus fréquentes. C'est celle qui devait d'ailleurs soutenir le Ministère Daladier pendant deux ans.

Donc, lorsqu'en 1937 le Sénat refusa de voter le plan financier socialiste — comportant le contrôle des changes — son vote reflétait exactement l'opinion du pays qui depuis un an avait sensiblement évolué vers la droite — comme le prouvèrent les élections cantonales d'octobre 1937 — et, qui au surplus, restait fidèle au libéralisme.

Composé d'hommes souvent éminents, pour la plupart dénués d'ambitions ministérielles, donc étrangers aux intrigues de couloir, le Sénat était élu pour neuf ans. C'est lui qui mettait un frein aux élans de la Chambre renouvelable tous les 4 ans, et sensible aux courants démagogiques de l'opinion.

Les députés le savaient bien, et ils se félicitaient secrètement que telle disposition par eux votée pour satisfaire des intérêts particuliers fût en définitive repoussée par la « Haute Assemblée »! On comptait sur elle pour redresser certains textes de loi bâclés, obscurs, contradictoires que lui envoyait la Chambre. Ses « Commissions » inspirées par un souci élevé de l'intérêt public, poussaient l'étude de textes jusqu'à une extrême minutie. Tous les ministres qui, rue de Rivoli, ont réussi à mettre de l'ordre dans les finances et à réaliser l'équilibre du budget ont reconnu qu'ils s'étaient appuyés sur l'autorité et la sagesse d'une Assemblée dont la dignité et la haute conscience étaient incontestées, et qui a rendu au pays les plus grands services. Elle avait notamment participé au redressement monétaire de Poincaré en 1926; et en 1917 la Commission de l'Armée, présidée par Clemenceau, avait puissamment contribué à la victoire de nos armées.

Une deuxième réforme indispensable et qui serait déjà réalisée si elle n'était contraire aux intérêts des élus en place est celle du mode de scrutin. Pour que des gouvernements républicains puissent gouverner, il faut qu'ils soient assurés d'une majorité cohérente et permanente. La représentation proportionnelle ne permet pas de la dégager : les ministères cherchent dans le morcellement des partis à s'assurer un total de voix qui leur permette de vivre. Des alliances passagères sont payées par des compromis perpétuels, et d'ailleurs inutiles. La proportionnelle conduit à leur perte les régimes démocratiques — on l'a vu pour la République allemande de Weimar — et pour d'autres...

Il est donc urgent d'en revenir à un système majoritaire — soit au scrutin de liste par département qui favorise les grands courants d'opinion — soit au scrutin d'arrondissement, qui libère mieux les élus de la tutelle des partis et qui peut comporter soit un tour de scrutin, comme en Angleterre, soit deux tours, comme c'était l'usage en France. Le système anglais est plus brutal, mais c'est lui qui permet le mieux de dégager une majorité.

La Constitution de 1946 — entre autres erreurs — avait eu soin aussi de rétrécir encore les pouvoirs du chef de l'État, alors qu'il eût été nécessaire d'étendre son autorité déjà insuffisante avant la guerre. Il faut cependant remarquer que les présidents de la IIIe République, qui se plaignaient

de leur impuisance, avaient peu à peu limité eux-mêmes leur champ d'action, et renoncé volontairement à exercer leurs prérogatives. Le président était en principe le chef des armées de terre et de mer : il n'a jamais usé, en principe, du pouvoir considérable que cette qualité pouvait lui conférer. Il jouissait aussi du privilège d'adresser un message solennel aux deux Chambres pour attirer l'attention populaire sur un péril grave ou sur une mesure indispensable au salut du pays ; en fait, il n'y eut jamais de message présidentiel, sauf pour annoncer l'entrée en guerre de la France en 1914 ou en 1939.

Le président pouvait enfin dissoudre la Chambre avec l'avis conforme du Sénat. Cette procédure fut abandonnée après le précédent fâcheux de Mac-Mahon en 1877, et ne fut plus jamais utilisée — bien à tort. Car la dissolution est un des rouages les plus indispensables à la bonne marche des institutions parlementaires (et l'on sait qu'en Angleterre elle est déclenchée presque automatiquement par chaque crise ministérielle) Il est regrettable qu'on ne l'emploie chez nous qu'à titre de menace et qu'elle apparaisse comme une punition extrêmement grave à laquelle les parlementaires finissent toujours par se dérober! Il faut souhaiter qu'elle entre dans nos mœurs — si désagréable qu'elle puisse paraître. Il est évident que dans le cas où aucune majorité ne peut se former dans une Chambre, la dissolution doit s'imposer comme une mesure salutaire pour le régime lui-même, qui s'use et se discrédite dans des combinaisons sans durée. Elle permet d'assurer la stabilité et la continuité de l'action gouvernementale.

A la fin de la IIIe République, l'opinion était excédée par de trop nombreuses crises ministérielles. Il faut cependant observer qu'il ne s'agissait guère que d'une répartition nouvelle de portefeuilles, attribués à un personnel gouvernemental bien entraîné aux affaires publiques et à peu près immuable.

Si l'on considère la vie politique française de 1904 à 1924, par exemple (et l'on pourrait en dire autant de 1924 à 1939), on retrouve comme titulaires des grands ministères une dizaine de noms, toujours les mêmes : Clemenceau, Briand, Poincaré, Doumergue, Caillaux, Viviani, Delcassé, Painlevé, Barthou, Ribot, se succèdent aux Finances, à la Guerre, à l'Intérieur, à la Présidence. Bien plus, Delcassé, et Briand exercèrent tous deux, sans discontinuer pendant sept ans, l'un de 1898 à 1905, l'autre de 1925 à 1932, les fonctions de ministre des affaires étrangères.

Pour assurer la stabilité gouvernementale, il importe aussi que sous la direction du président du Conseil les ministères constituent une équipe *solidaire* et cohérente. De nombreuses crises sont provoquées par les ambitions de quelques membres du Gouvernement impatients de remplacer leur chef ou d'obtenir des portefeuilles plus importants. Il faudrait donc convenir que la chute d'un cabinet entraînera la disparition de toute l'équipe ministérielle, dont aucun membre n'entrera dans le cabinet

suivant, et que le chef du Gouvernement ne sera jamais choisi parmi les ministres sortants. C'est exactement ce qui se passe en Angleterre, où le régime parlementaire « tourne » avec une parfaite régularité[1].

Un tel système réduira considérablement le risque de crise ministérielle, surtout lorsque par ailleurs les députés sauront que la dissolution n'est plus une vaine menace mais qu'ils peuvent être appelés d'un moment à l'autre à s'expliquer devant leurs électeurs.

***

Il ne suffira pas de revenir demain sur toutes ces erreurs de doctrine; il faudra réparer aussi tant d'injustices et d'actes arbitraires qui deviennent inexcusables, lorsqu'ils se prolongent quatre ans après la libération!

A l'heure où l'Angleterre et l'Amérique nous avertissent que « la situation extérieure s'est considérablement aggravée », à l'heure où le Kominform prépare la révolution mondiale avec ses forces secrètes et armées, il est à peine croyable et désespérant que des Français ne pensent qu'à poursuivre de leur haine et de leur vindicte d'autres Français! Les gouvernements se succèdent, aucun d'eux n'a osé, semble-t-il, prononcer ces mots si nécessaires : apaisement, réconciliation...

Dans l'ordre politique, aujourd'hui encore, cinq cents anciens parlementaires (et des milliers de conseillers généraux et municipaux) ne peuvent se présenter aux élections.

Il faut, avant la prochaine consultation populaire que cessent les inéligibilités, parce que illégales et inopportunes. Beaucoup de ces hommes, arbitrairement écartés de la vie publique, étaient en effet d'excellents administrateurs, estimés, influents et regrettés de leurs électeurs qui sont prêts à leur rendre leur mandat. Et ils avaient été souvent bien mal remplacés, puisque la IVe République elle-même, après les avoir écartés des affaires, a dû à une heure critique faire appel pour diriger les principaux ministères, au personnel d'avant-guerre notamment à celui qui avait voté contre la Constitution de 1946.

Rappelons les faits, et leur conclusion en droit :

En juillet 1940, des parlementaires, à la presque unanimité votent des pouvoirs étendus au Gouvernement du maréchal Pétain, composé alors de socialistes, de radicaux et de modérés. Lorsque le projet vient en discussion, le président de l'Assemblée intervient. Qui est-il? C'est le président du Sénat en personne, gardien de la Constitution et par tous respecté. Que dit-il? Va-t-il descendre de son fauteuil comme il devrait

1. D'autres réformes seront, bien entendu, nécessaires, en particulier une réforme du Conseil national économique où doit pouvoir être réalisée la collaboration nécessaire entre les organisations patronales et les syndicats ouvriers.

le faire s'il jugeait le projet inconstitutionnel ou dangereux ? Bien au contraire : il prononce un vibrant éloge du maréchal Pétain : « J'atteste, dit-il, à M. le maréchal Pétain notre vénération et la pleine reconnaissance qui lui sont dues pour un don nouveau de sa personne. Il sait mes sentiments envers lui qui sont de longue date ; nous savons la noblesse de son âme. Elle nous a valu des jours de gloire. Qu'elle ait carrière en ces jours de terribles épreuves ! » Et il conclut en lui demandant de « rétablir enfin avec l'autorité des valeurs morales l'autorité tout court. » Bien mieux : dans les couloirs, il exhorte à « voter pour » certains sénateurs qui voudraient s'abstenir, en leur expliquant que si le « quorum » exigé n'est pas atteint, le projet sera repoussé !

Et voici le président de l'Assemblée nationale de juillet 1940 devenu en 1944 vice-président du Gouvernement provisoire... et qui signe le décret frappant d'inéligibilité tous ses collègues d'hier qui ont entendu sa voix et suivi ses conseils. La comédie est excellente, mais elle n'a que trop duré. Car l'inéligibilité est contraire à une disposition formelle de la Constitution de 1875 qui prévoit qu'aucun parlementaire ne pourra être inquiété pour ses votes. Sage disposition qui assurait l'indépendance des élus, et les protégeait contre des représailles possibles, s'il survenait un changement de régime, interdisant les mesures arbitraires qui essayeraient de les déposséder au profit de candidats nouveaux. L'intervention du législateur est parfaitement nette. En matière d'éligibilité, *le peuple est souverain*[1]. C'est pourquoi les républicains, en 1870, accordèrent formellement aux anciens députés bonapartistes le droit d'être candidats aux élections. Telle est la vraie doctrine républicaine : il est temps d'y revenir.

Dans l'ordre juridique, il n'y a rien à innover : il suffit de revenir aux règles et aux traditions d'avant-guerre. La justice était rendue avec l'impartialité et la sérénité qu'on peut attendre d'elle. Le personnel de la magistrature accomplissait sa tâche avec une haute conscience et une complète indépendance. Ces principes établis par la Révolution française nous semblaient des acquisitions précieuses certes, mais définitives et qui ne seraient jamais remises en question dans des Démocraties aussi évoluées que l'Angleterre et que la France. Le XIXe siècle aurait refusé sans doute de croire que l'on pourrait revoir les juridictions d'exception, les lois pénales rétroactives, les délits d'opinion, les condamnations partisanes. Sans doute des périodes de violence et de souffrance suffisent-elles à expliquer ce recul. Mais comment peut-on admettre que cette manière sommaire de rendre la justice soit entrée dans nos mœurs et se prolonge pendant tant d'années ?

C'est ainsi qu'après avoir frappé pendant quatre ans et demi des dizaines de milliers de Français, les tribunaux d'exception poursuivent encore

1. C'est la règle absolue dans une libre Démocratie. Elle s'applique donc aux conseillers nationaux, généraux, municipaux, qu'on ne peut pas priver du droit d'être élus, sous prétexte qu'ils auraient exercé des mandats de cet ordre (d'ailleurs gratuits !) après 1940.

une carrière déconsidérée mais active. On a parlé souvent au Parlement de leur suppression... mais on n'ose pas la réaliser, car ce serait, paraît-il, convenir devant l'opinion qu'ils ont failli à leur tâche! Les dieux ont encore soif.

Et de la sorte, le criminel de droit commun jouit, entre les citoyens, d'une situation privilégiée : il a droit à toutes les garanties et les protections qu'une justice normale accorde aux prévenus : il sera d'abord interrogé devant un juge d'instruction qui seul, en toute indépendance, est maître de renvoyer l'affaire ou de la classer ; il pourra faire appel de la décision du juge devant les magistrats de carrière qui composent la Chambre des mises en accusation ; puis devant la Cour de cassation! Enfin, il sera jugé par douze jurés tirés au sort parmi les citoyens du département.

Qu'il s'agisse au contraire de citoyens, considérés jusqu'alors comme honorables, soupçonnés à tort ou à raison du plus léger délit politique (et l'on sait quel usage peut être fait d'une définition aussi vague) et le juge d'instruction est sans pouvoir. C'est le représentant du Gouvernement qui décide du classement ou de la poursuite de l'affaire. Aucune sorte de recours n'est possible! Et l'affaire est jugée alors par une « Cour de justice », composée en majorité de partisans fanatiques plus que de juges impartiaux. Que l'on rende donc aux accusés politiques les garanties de justice qu'on accorde à un docteur Petiot, ou à un assassin qui a tué père et mère! qu'on supprime les juridictions d'exception : et la France respirera mieux!

Dans un article retentissant, le bâtonnier Jacques Charpentier a rappelé récemment ces vérités élémentaires : « Aujourd'hui, écrit-il, ce sont les communistes qui forment la majorité dans les jurys des Cours de justice, tout au moins dans celles de la Seine et qui en tout cas y exercent une influence déterminante... Il est impossible à quiconque a gardé le souci de la justice de rester froid devant ce scandale des scandales. On parle souvent d'une parodie de justice. Ce n'est pas une parodie. C'est un drame, un drame atroce qui déshonore notre pays[1] »...

Qu'on lise les journaux étrangers, anglais, américains, suisses et belges, et l'on comprendra quel tort immense a été fait au prestige de la France non seulement par les premiers excès d'une épuration dont l'affreuse chronique a dépassé nos frontières, mais par ces perpétuels dénis de justice qui sont critiqués avec la plus extrême sévérité.

Les Français qui en ont vu bien d'autres s'imaginent mal combien par exemple l'Affaire de la Presse française portée devant l'O.N.U. a pu causer d'émotion et d'indignation, lorsque les délégués à la Conférence lurent le mémorandum préparé par les représentants de cent cinquante quotidiens et hebdomadaires français. Ceux-ci reconnus indemnes de

1. Voir aussi *la Justice depuis la Libération*, par Jacques Charpentier (*Revue de Paris*, Octobre 1946).

toute compromission, n'en sont pas moins interdits et privés de leurs biens. Certains ont pu prouver qu'ils avaient été félicités pour avoir couvert une action résistante, imprimé des feuilles clandestines, recueilli ou géré des sommes destinées au maquis : ils n'en ont pas moins été assimilés à la presse de trahison!

Rétablir une saine justice ne suffit pas ; il faut faire davantage. Abandonnons à leur sort bien mérité les dénonciateurs et les tortionnaires ; mais revenons sur des arrêts qui ont frappé à tort ou trop sévèrement des milliers de Français. L'Italie, qui pourtant avait été longtemps sous la domination fasciste, a voulu pratiquer l'apaisement et la République nouvelle vient de voter une large amnistie. La France ne suivra-t-elle pas cet exemple? De nombreuses voix l'ont déjà sollicité : l'Assemblée des cardinaux et évêques, le pasteur Bœgner au nom des églises réformées, le barreau de Paris, le Comité de la Défense des Droits de l'Homme ont demandé réparation pour ceux qui ont été victimes de passions uniquement politiques. Il serait grand temps de les entendre.

A côté des condamnés, il y a enfin les « épurés » des fonctions publiques et des emplois privés. Là encore, on a frappé à tort et à travers, créant ainsi les pires inégalités et les plus inexplicables.

On rencontre actuellement installés dans les plus hauts postes des hommes qui pendant des mois et des années ont servi le Gouvernement de Vichy, qui ont prêté serment au maréchal Pétain, porté la francisque... et touché confortablement leur traitement! Pourquoi ces « Vichyssois » sont-ils aujourd'hui à l'honneur, tandis que beaucoup de leurs camarades qui ont rempli leur tâche avec la même conscience et les mêmes scrupules sont rétrogradés, révoqués ou même condamnés?

Personne, à cette question, ne peut apporter de réponse satisfaisante. Avec quelque admiration, on dit généralement des premiers : « Ils se sont débrouillés. » On imagine aussitôt combien d'intrigues, de compromissions, de lâchetés, cela a représenté. D'autres ont simplement eu de la « chance » ou se sont retirés à l'ultime minute! Quoi qu'il en soit, on ne se plaint pas si des fonctionnaires avertis ont repris leurs postes. Mais les autres? Privera-t-on indéfiniment la France de leurs services? Ne reconsidérera-t-on pas leurs dossiers? Resteront-ils les victimes d'une épuration désordonnée, partiale, dont le Conseil d'État commence à casser en série les décisions?

Il est trop facile de répondre : « L'opinion n'accepterait pas! » La seule manière de le savoir, c'est de la consulter. Il n'est pas du tout certain que le peuple français est animé des pensées qu'on lui prête parfois pour les besoins d'une mauvaise cause. Tout porte à croire au contraire qu'il compare, et souvent avec regret, le passé et le présent. Il est las des désordres, des grèves, des scandales. Ce n'est pas des vengeances qu'il exige, mais du travail, et du travail, qui, grâce à une monnaie saine, assure le pain quotidien de sa famille.

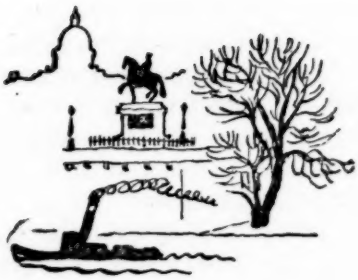
Mais alors, si le peuple est dans cet état d'esprit, pourquoi accepte-t-on

encore de tels abus de droit? Il y a pourtant parmi les hommes d'État, les fonctionnaires, l'élite du pays, des esprits raisonnables, équitables et fidèles au moins par la pensée aux traditions libérales. Ils savent bien, au fond de leur conscience, qu'il ne suffit pas de proclamer les vertus de la Justice et la Liberté ou de la Séparation des Pouvoirs, mais qu'il faut mettre en pratique ces grands principes. Pourquoi alors assistent-ils sans protester davantage à ces iniquités qu'ils réprouvent sans doute?

Quand on les interroge en leur exposant des cas précis d'injustice qui peuvent révolter leur conscience, ils ne les contestent pas, les connaissant souvent mieux que personne. Ils les déplorent même avec de profonds soupirs, mais répondent que tout cela est inévitable. Et ils font allusion à on ne sait quelle fatalité et à des forces mauvaises qui les dépassent et qui dominent l'État lui-même paralysé. Celui-ci, murmure-t-on, a bien de la peine à survivre, à éviter la catastrophe financière. Ne lui demandez pas de s'intéresser aux injustices de cette époque brutale! Et chacun se déclare finalement irresponsable d'un état de choses que tout le monde réprouve mais contre lequel personne ne s'insurge!

Il faut lutter contre cette peur générale qui accable encore tant d'esprits; il faut rétablir au plus vite dans toute leur force les principes essentiels d'une libre Démocratie — de même qu'il faut faire revivre le Sénat et modifier la loi électorale. Notre salut est à ce prix.

★ ★ ★



le livre de mon bord

★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★

Delacroix a donné la plus belle raison et la plus noble excuse de tenir un journal, dans le sien : « Il me semble que je suis encore le maître des jours que j'ai inscrits, quoiqu'ils soient passés. Mais ceux que ce papier ne mentionne pas, ils sont comme s'ils n'avaient point été. »

La seule attitude vraiment naturelle à l'homme, c'est de reconnaître qu'il ne peut plus être naturel. Toute tentative dans l'autre sens est à la mesure de la bêtise.

Une pensée sévère, même juste, écrite sur un ami, à présent disparu, quel remords ! Il n'y a pas de jugement sans appel, au tribunal où siègent alternativement le cœur et l'esprit.

Un défaut capital chez un homme peut être son meilleur point d'appui. On peut ne pas vouloir l'admettre mais il faut le respecter. De l'extérieur ce n'est qu'un défaut, à l'intérieur ce peut être quelque précieuse qualité et, si l'on ne peut diviser cette pierre angulaire en deux, il faut la laisser telle qu'elle est pour ne pas mettre à bas tout l'édifice. Ce peut être l'orgueil, l'égoïsme, la dureté qui se voient et, derrière, on ne sait jamais.

Il est plus commun d'être dur pour les autres que de l'être pour soi. Mais être dur pour soi sans l'être pour les autres c'est presque inouï, car, si l'on est

dur par nature, comment amortir le choc dans le contact avec ceux qui ne le sont pas?

Différence d'image dans la glace et sur la photo. Devant la glace l'œil ne peut abandonner une certaine indulgence, une partialité qui l'empêche de voir les plus inavouables défauts. Une photographie nous montre un autre personnage, dépouillé du prestige de la couleur exacte, du mouvement — définitif comme la mort. La photographie peut nous révéler une dureté que nous ne soupçonnions même pas — qui existe bien plus tôt que l'œil ne peut la discerner sur le visage réel vu dans la glace. Il y a des portraits qui ressemblent beaucoup plus au personnage que l'on découvre à vif seulement plusieurs années après.

Quel mal il se faut donner pour plaire, pour nous plaire — et comme il est facile, sans qu'on le veuille, de froisser, d'être froissé.

Plein d'amour-propre, on agit envers les autres comme s'ils n'en avaient pas.

Un beau passé, ça se paie recta dans le présent, et même quelquefois par avances sur l'avenir. C'est pourquoi il n'y en a pour ainsi dire pas.

On ne se connaît pas, on se déchiffre et on se découvre, au jour le jour et au gré des événements. On se fait vaguement confiance bien plus qu'on ne compte réellement sur soi. La preuve en est dans certaines attitudes que nous avons eues dans le passé et où nous ne nous reconnaissons pas du tout.

La meilleure façon de se trouver, c'est de se fuir. Se suivre en avant.

De sensations en sensations, nous sautons l'abîme — et puis il n'en reste rien que l'abîme.

Les sensations sont le combustible du néant.

Inutile de les noter, de les embaumer. Elles ne ressuscitent, avec leur sève et leur parfum, que lorsqu'elles ressurgissent on ne sait plus d'où, quand on les avait oubliées — qu'elles sont retordues, transformées, adaptées au moment précis où elles doivent être libérées. Non plus pour être exprimées elles-mêmes, mais pour exprimer.

Dans son journal, Delacroix parle à tout instant de l'ennui. Etait-ce un mot d'époque? On pense au « dans un bâillement avalerait le monde » de Baudelaire. Mais de la part d'un si grand travailleur cela confond. Comment ne pouvait-il pas mieux prendre le temps? On pense aussi à cet ennui qui serait le propre des âmes vides. Y aurait-il un peu de ça chez les grands travailleurs? Et comme le progrès *le faisait sortir de ses gonds et cette poursuite de toujours plus grands moyens de vitesse dont il augurait tant de mal, on se demande si cet ennui, qui semble avoir accablé cette époque, ne venait pas du manque de toutes les distractions que multiplie la nôtre — les voyages — les déplacements rapides qui permettent de connaître, de voir, et d'avaler le monde autrement que dans un bâillement.*

L'esprit ce n'est pas autre chose au fond que le langage — notre langage qui tient tant à notre personnalité physique et morale et qui est tout ce que nous pouvons en exposer de plus concret dans nos rapports avec les autres. Et l'on peut vivre cinquante ans côte à côte dans les mêmes errements et habitudes sans pouvoir réellement communiquer parce qu'en employant les mêmes mots, on ne parle pas la même langue. Un langage commun c'est une combinaison de formes qui permet aux innombrables différences entre les êtres non pas de disparaître ou de se fondre mais, avec plus ou moins de précision et d'exactitude, de s'emboîter.

Par le langage on se libère ou s'étrangle comme au lacet.

Le tabernacle de la boîte aux lettres. L'importance des lettres à la campagne et dans la solitude est inouïe. Si la boîte reste vide, on se sent de tout le monde abandonné. Incroyable par contre, la présence subite et totale de celui qui écrit — ce n'est pas seulement une lettre qui arrive, c'est lui. Beaucoup de lettres équivalent à beaucoup de visites. Un vrai miracle de présence réelle.

L'inspiration qui ne vient jamais qu'on ne l'aille chercher s'assied plus confortablement sur un excellent état physique — un équilibre ou déséquilibre parfait. Il y a une chose qui cède la place et une autre qui la prend. De toute façon, il y a, de part et d'autre, un assaut de générosité. Mille voix qui se taisent, une seule qui parle et tout ce qu'elle dit n'est que l'écho lointain de tout ce qui se tait.

On serait étonné d'apprendre que les meilleures œuvres de tel auteur sont celles qui lui ont coûté précisément le moins d'effort — et donné le plus de plaisir.

Mais il ne faut pas encourager le vice, la paresse et le goût de la facilité.

La postérité ce n'est pas « un public succédant à un autre public — et combien de sots faut-il pour faire un public », etc. C'est une autre compagnie. Le temps déblaie — creuse des trous et fauche de grandes distances. Il ne garde que des témoins. Survivre, c'est témoigner au delà de la confusion du procès.

Fausse lucidité de l'esprit dans la pénombre du réveil. Une illusion d'intelligence, d'une faculté de pénétration extraordinaire. Tout s'évanouit dès le réveil complet. Dans la transition, voluptueux état de la conscience en veilleuse — l'anarchie, la liberté des sensations et des idées nous révèlent le secret de l'échelle d'appréciation qui fait tout le fantastique du rêve.

Le bonheur? Il est là, tant qu'on y croit ; dans la recherche éperdue et passionnée du bonheur. Cette recherche qui fait, dans son va-et-vient insensé, la trame même de la vie.

Lire pour s'oublier ou lire pour être à soi-même encore plus présent. Deux sortes de lecteurs et deux sortes de livres. On déserte dans la fiction. On se juge plus clairement dans la lumière qu'un penseur fait jaillir en nous-même.

La légèreté danse autour de la question, la lourdeur écrase la question, la frivolité ne se pose pas la question.

Il y a longtemps que les dés sont jetés, quand une époque commence à discuter de sa propre décadence.

On ne peut pas rester à mi-chemin du découragement — ce n'est qu'au fond du désespoir que l'on touche au tremplin qui permet une nouvelle détente.

On ne s'arrête jamais, parce qu'on ne sait jamais très exactement où l'on va.

L'homme, le premier animal qui ait pu penser : « Je ne suis pas un animal ».

Que la vie est une chose bien faite qui nous donne tant de raisons de nous résigner à la mort.

Très peu désintéressés, si nous tenons tellement qu'on tienne compte de notre désintéressement.

La nature, c'est moi.

En rêve, je faisais, la nuit dernière, des efforts inouïs pour noter sur un bout de papier, sans qu'on s'en aperçût, cette image — des étincelles d'eau — qui me jetait dans une indescriptible agitation. Et le marteau de l'invisible forgeron, jet d'eau de la cascade, frappant sur le rocher était comme une barre de lumière. Ce matin, cela est terriblement vulgaire et froid et donne la mesure des prestiges du rêve.

C'est une drôle de chose que le Progrès, et que l'avion n'ait pas encore détrôné la brouette. Moralement s'entend.

Non, cher grand hypocrite, quand tu te mets nu devant nous, ce n'est pas quand tu le dis et que tu t'en excuses, c'est quand tu ne t'en doutes pas.

Rien n'est écrit que ce que nous écrivons nous-même de notre propre destinée. Cependant il paraît impossible que nous soyons absolument libres d'aller au delà ou de rester en deçà de ce qu'elle est — personne n'étant absolument content ou entièrement satisfait de son sort et, la plupart du temps, n'y pouvant rien changer. Cependant l'ambition n'est pas seulement une aspiration de devenir soi, au maximum, mais beaucoup plus que soi — un irrépressible besoin de déborder. Etendre une destinée dont on n'accepte

pas les limites médiocres, cela n'apparaît pas dans la réussite mais bien dans le nombre beaucoup plus grand des tentatives avortées.

Sans parler de ce que peut être le rêve considéré comme l'endroit ou l'envers, le déploiement gratuit et sans limites et peut-être le plus authentique de la personnalité.

L'ambition est, par excellence, un jeu, un terrible jeu — de société. Il n'y a que l'homme seul au monde, si on l'imagine, qui pourrait se contenter d'être et de rester indéfiniment le peu qu'il est.

La personnalité est faite d'un noyau autour duquel une infinité de choses qui lui sont étrangères viennent cristalliser. Le noyau primitif persiste, mais plus la richesse des cristallisations est grande, plus il devient difficile à isoler, et c'est pourtant la richesse de ces cristallisations étrangères qui constitue ce que l'on considère comme la personnalité.

Tous ceux qui comptent, tout ce qui compte pour nous, fait partie de notre personnalité, la prolonge, la forme et la déforme.

Le rôle de l'artiste, ce n'est pas de jouir de l'art, mais de peiner pour l'art.

A trop sonder l'humain, on dépasse les bornes et risque de paraître inhumain.

Un esprit vaste, dans lequel les idées des autres peuvent faire beaucoup de chemin.

Il y a parfois trop d'intelligence dans un petit esprit.

L'artiste n'est pas spectateur, c'est lui qui monte le spectacle. Il est dans la coulisse aussi bien de la nature que de l'art.

Le «rêve écrit» ce n'est pas ce qu'écrit le poète, mais le romancier. C'est ce dernier qui rêve la plume à la main. Ce que le poète rêve éveillé il le garde pour lui et le cache. C'est plus prudent. Car ce n'est pas précisément ce qu'il voudrait donner aux autres mais tout ce qui lui manque et dont il a besoin. Ce qu'il donne, quand il donne, c'est, très exactement, ce qu'il ne sait pas lui-même qu'il a.

Importance énorme de la marge, dans ce qui est écrit, dans ce qui est vécu. Le plus vrai est là, qui jamais ne se montrera.

En art, comme en amour, l'attrait de la cible dépend beaucoup de ce qui pèse dans le carquois.

Celui qui recherche la compagnie des forts non pour en être aidé mais pour se mesurer à eux et pour le devenir lui-même, c'est qu'il l'est déjà.

Il n'y a ni commencement ni fin, le monde n'a pas d'âge si ce n'est celui que lui donne la faiblesse ou la résistance de notre tempérament. On entend si souvent dire : le monde est vieux. Mais au moins une fois j'ai entendu, avec surprise, un autre ton. Cet homme vigoureux sans doute, m'affirme que l'humanité est encore toute jeune. Je me garde d'en rire, mais je pense que nous ne vivons pas tout à fait dans le même monde et que ce n'est certainement pas du même que nous parlons.

Voici l'avis d'un vieux moine historien qui entreprenait de continuer l'œuvre de Grégoire de Tours : « J'aurais souhaité, dit-il, qu'il me fût échu en partage une telle faconde que je pusse quelque peu lui ressembler. Mais l'on puise difficilement à une source dont les eaux tarissent. Désormais, le monde se fait vieux, la pointe de la sagacité s'émousse en nous, aucun homme de ce temps ne peut ressembler aux orateurs des âges précédents, aucun n'oserait y prétendre. » Cela date de 687 environ. On voit qu'il se sentait vieux comme le monde et croyait que le monde était vieux comme lui.

Dans le sommeil l'activité de l'esprit s'exerce en vase clos, les amarres des sens qui nous rattachent au réel se rompent, permettant les merveilleuses

extravagances du rêve. Mais il y a parfois dans la période de transition du réveil, dans la douce imprécision des idées et des sensations, un état d'où l'on souhaiterait ne jamais sortir. Une proportion d'être et de néant préférable à celle de la veille. La première idée qui surgit nettement est dure et blesse comme une pierre.

Ni gaies, ni tristes, affreusement indifférentes et froides, les choses ne rayonnent ou ne s'obscurcissent qu'en nous.

Il faut passer avec indulgence, à tant de respectables illuminés, le goût de la postérité qui les anime. La foi soutient beaucoup de pauvres, mais, dans ce paradis-là, il est bien convenu que seuls les riches peuvent entrer.

Par moments, on voudrait être mort et garder le pouvoir de faire le bonheur de ceux qu'on aime.

Pauvre et riche poésie obscure ; elle aura aidé beaucoup de monde à sortir de l'obscurité.

Pouvoir supporter la solitude est une force — ne pouvoir supporter que la solitude, une faiblesse.

Quoi qu'on en pense, il est plus courant de voir rendre le bien pour le mal que le bien pour le bien. On y éprouve une plus vive satisfaction d'amour-propre.

Tout dire, on voudrait tout dire et ce qui nous tient trop au cœur y reste et ne peut venir jusqu'à la main.

On n'écrit pas pour soi, on n'écrit pas pour les autres, on écrit aux autres, bien qu'on ne sache pas exactement à qui. On écrit pour sortir de soi, pour se sentir un peu plus fermement un autre en face de soi. En dehors de tout élan de générosité, c'est par amour-propre que l'on s'indigne de toujours recevoir sans jamais rien donner — de même que la plus grande générosité

se lasse et s'irrite parfois à donner toujours sans jamais recevoir. Dans la compagnie, on échange toujours quelque chose, ne serait-ce que des coups. Dans la solitude on ne donne ni ne reçoit et c'est certainement là le côté le plus répugnant de sa triste et dure condition. C'est peut-être pour y échapper que l'on écrit.

Crépuscule des soirs fuyants, tranchant frais émoulu des lames de l'aurore, jours courts, jours longs, jours tristes, jours pesants, jours creux ou pleins de joie, feuilles mortes plus impalpables que le vent qui les roule dans ton sillage.

Admirer, c'est avoir le désir d'égaler — envier, c'est avoir celui de supplanter.

Les grandes légendes sont tissues d'une foule de petites erreurs.

Notre être sentimental vieillit de la même façon que le squelette, il devient à la fois plus dur et plus cassant.

Rechercher s'il n'entre pas dans la pudeur autant de lâcheté et d'hypocrisie que de délicatesse.

Imiter, c'est essayer de se souvenir le plus exactement possible. L'illusion de créer vient du pouvoir de se servir de souvenirs aussi inexacts que possible

Un souvenir qui luit, derrière les années, comme un pan de ciel bleu entre des murs de pierre.

Prenez-le à part, demandez-lui un sacrifice qui, tant soit peu, lui coûte, il est incapable du moindre geste pour se gêner. Mais dans la passion d'une discussion politique il n'y a pas plus généreux que lui.

Dans l'audace de parole ou de langage ce n'est pas le courage ou la lâcheté que je vois mais la confiance ou la méfiance que l'on a en ses moyens

En général ceux qui aiment vivre au milieu de beaucoup de monde sont ceux qui savent s'y mouvoir sans plus de gêne ou de sacrifices que s'ils étaient seuls.

Les lieux et les objets parmi lesquels nous vivons finissent par faire partie de notre âme et il arrive que, pénétrant dans cette intimité matérielle du mobilier des autres, nous la trouvions tellement hostile et étrangère que nous avons la pénible impression de surprendre le drame d'une humanité sans âme, sans cœur et sans lumière où nous aurions du mal à respirer. Et je crois qu'il en serait de même si nous pouvions pénétrer l'intimité profonde de l'esprit.

Il y a dans la frivolité une force de harcèlement et d'attaque à laquelle on ne peut tenir tête que par un silence obstiné.

Les charmants compagnons qui ne se recherchent que pour se décharger mutuellement de leur ennui. Il y aurait parfois de quoi faire craquer un pont.

C'est dommage, mais la pensée n'a rien à voir avec l'oreille. Dommage irréparable quand c'est l'oreille qui prend le pas sur la pensée.

Le poète a des oreilles de sonneur de cloches qui se balance au bout de la corde, au bas du clocher. Chez le prosateur, c'est l'oreille intérieure qui compte — il n'entend pas le bruit qu'il fait — et sa pensée, dans le silence, par l'œil, va directement à l'esprit.

Une solitude complète comprend l'antre, le fauve et la proie.

L'art suprême de parler est dans l'harmonie, la justesse et l'accord du ton avec la valeur et l'intérêt que peuvent avoir les choses dont on parle. Nous avons les oreilles tout de suite rompues si l'on veut nous dire en paroles trop passionnées des choses qui auraient pu nous plaire, mais qui ne nous intéressent plus du tout, du moment que l'on veut tellement en exagérer l'importance.

Pour être en droit d'attendre de nos amis une loyauté absolue, il faudrait aussi leur accorder, sur nous, celui de la critique la plus libre et la plus sévère.

Tu n'auras jamais aucun confort dans la vie si, en même temps que le bien-être matériel, il te faut, et au même degré, celui de l'esprit et de l'âme.

On se lance dans l'aventure, mais souvent parce qu'on ne sait pas que ce sera une aventure.

On ne sait pas au juste si c'est parce qu'il n'a pas de prudence qu'il montre tant de méchanceté ou si c'est parce qu'il est dépourvu de toute méchanceté qu'il fait preuve de tant d'imprudence.

Juger de la valeur morale d'un ami, ou d'un ennemi, à la façon dont il se servira, ou ne se servira pas, d'une arme que par une sotte ou fatale imprudence, vous lui aurez fournie vous-même.

On a retrouvé sur un manuscrit de Rousseau une correction révélatrice du rapport qui existe entre la sincérité et la composition. Il avait d'abord écrit : Je ne pus trouver une larme. *Mais la sensibilité était à la mode, alors ; il a fait imprimer :* Je me sentis fondre en larmes. *Ce qui est curieux, c'est que l'aveu de cette dureté, sur lequel il est revenu et qu'il a préféré cacher, serait aujourd'hui beaucoup plus émouvant.*

C'est notre sensibilité, plus que notre esprit, qui réagit aux revers, et une véritable catastrophe la paralyse. C'est pourquoi nous semblons parfois supporter avec tant de calme un grand malheur, alors que nous sommes ridiculement agités par des vétilles.

Le passé est au diable, l'avenir est à Dieu, le présent est à toi. Ce n'est pas le moins difficile.

PIERRE REVERDY

DU COTÉ DE LA NUIT

Je me tenais dans la coursive du deuxième pont. Le toit m'abritait de la pluie, mais l'humidité était telle que j'avais froid. D'ailleurs l'endroit, sinistre à souhait, glaçait le cœur. La lanterne posée par terre n'éclairait que faiblement. Pourtant elle éclairait, et sa petite flamme jaune me tenait compagnie. A peine grosse comme l'ongle, cette flamme, et qu'on sentait précaire ; un souffle, et elle s'éteindrait. Mais par bonheur le vent avait disparu sur la mer. Sauf le lent dégoulinement des dalots, aucun bruit ne sortait du navire. Tout y était mort.

Je regardai autour de moi avec circonspection. C'était une mystérieuse chose que ce navire fantômalement éclairé par la lueur diffuse de la lune noyée dans les nuages et, près de moi, dans la coursive, par la flamme chétive de ma lanterne. Très mystérieuse d'abord par sa vieillesse qui évoquait d'autres temps et les eaux très lointaines où le vénérable navire avait dû voyager, au delà de Suez, d'Aden, de Djibouti, vers des ports

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES (septembre). — Méjean, traducteur de textes anciens et épigraphiste, habite une ville du Midi au bord de la mer. Il rencontre chaque semaine un groupe d'amis chez Labartelade, commissionnaire en marchandises et transporteur, dont la baraque est installée sur le port. Par un soir de pluie, se rendant chez Labartelade, il remarque l'allure étrange d'un de leurs familiers, un ancien capitaine au long cours surnommé Alleluia qui, après avoir rôdé sur les quais déserts, gagne, en canot, un vieux paquebot qui paraît à l'abandon au milieu d'un bassin. Méjean et Labartelade se lancent à sa poursuite.

aux noms exotiques, dont les vigies, pendant de patientes semaines, surveillaient l'horizon pour y voir se former sa mince fumée dans l'air pur, puis grandir sa coque élancée de long courrier des mers, gréé comme un voilier rapide. Une étrange puissance en émanait encore qui évoquait ces lentes années de voyage, et l'odeur phosphorée de ces mers tropicales qu'il tranchait jadis d'une étrave fine, le jour dans une réverbération incandescente, ou bien, la nuit, sous l'étincellement des astres traînant de l'Est jusqu'à l'Ouest du ciel leurs clartés innombrables. Peut-être y avait-il encore, imprégnant les cloisons de bois ou la peinture décrépite des cabines, quelque relent d'encens ou de vanille, quelque parcelle de santal que l'humidité réveillait et dont, en moi, le sortilège évoquait ces anciens voyages et de ce vieux vaisseau à bout de course, oublié sous la pluie, comme la jeunesse solaire.

Cependant je voyais sous la lueur blafarde de la nuit le grand corps fatigué et les hautes superstructures désuètes de ce qui jadis, sur ces mers lumineuses et chaudes, avait glissé comme une gloire. Peu à peu l'avant et le mât de misaine s'enfonçaient dans les vapeurs et y devenaient des êtres étranges. On en reconnaissait les formes affaiblies, mais, plutôt que d'y croire, on inclinait à n'y déceler que des signes issus d'un songe dans le brouillard. Non plus un mât ni une proue, qui avaient disparu du monde, mais leur souvenir dont l'image, déposée dans le fond d'une mystérieuse et lointaine mémoire, montait des régions du sommeil pour recomposer sous mes yeux les formes qui l'avaient créée et qui n'étaient plus dans la brume qu'une brume, elles-mêmes, prête à se dissiper au moindre souffle.

Pourtant si vague que fût la nature de ces signes et si fragile, il m'en venait cette inexplicable impression de mémoire naissante dont il me semblait que leurs formes floues fussent, dans la lueur blafarde où je baignais, les premières apparitions. Mémoire conservée dans ces profondeurs du navire qui, éveillées cette nuit-là, en avaient soulevé, du milieu de leurs ombres, les formes les plus proches de la vie réelle, en évoquant la proue et le mât disparus de ce vieux fantôme des mers. Mémoire qui sortait par tous les orifices, mémoire présente partout, sous mes yeux, devant moi, autour de moi, en moi peut-être, et qui était vraiment une mémoire, car elle flottait. Elle flottait comme flotte toute mémoire, étant naturellement un nuage d'ombres, de figures fuyantes, de pensées. Comme toute mémoire aussi, glissant ses souvenirs sous les réminiscences et fondant visages et formes dans une inféconde fluidité.

De ce nuage s'épandait une lueur qui, illuminant le navire, affluait aux confins de mon esprit et en effaçait le contour où ce monde irréel m'apparaissait. Phosphorescence qui se déroulait en volutes enveloppantes et impalpables et créait entre moi et ce monde visible une incertitude mentale où ce monde et moi nous nous confondions. Et de lui parfois, songe étrange, on eût dit qu'il me souvenait. Je n'aurais su dire de quoi

ni comment confluaient nos êtres, ou sur quel point d'une étendue sans doute imaginaire cette fiction prenait naissance et passait de l'état de rêve à la plus puissante hallucination. J'étais pris dans ce monde et telle en était la magie que par moments il m'incorporait à ses Ombres, comme si j'eusse été un de ses souvenirs un peu plus perceptible que les autres; et alors j'oubliais. Une nuée aux fuyantes fumées poussait à l'abolissement ce que j'étais — forme séparable des formes — pour m'insinuer sans secousse, à l'insu de moi-même, dans un de ces vieux souvenirs que l'âme obscure du navire émettait à travers les vapeurs de la pluie, au milieu du bassin des morts, cette nuit-là. Quel souvenir?... Un souvenir... A peine une poussée confuse, l'être anonyme ému de son sommeil, très loin, où pourtant il semblait que je me reconnusse, sans savoir sous quel nom je m'y reconnaissais, ni dans quelle nature. Mais j'étais cette chose, et cette chose errait. Nous ne formions qu'une mémoire, le navire et moi, par ce charme émané de la nuit, du ciel pluvieux, des eaux dormantes et de la vieillesse émouvante de cette grande bête inventée par les hommes et abandonnée à la mort, où déjà inclinait sa carène inutile, antique reine de la mer, immobilisée maintenant sur son dernier rivage.

Rien cependant ne m'échappait de ce que la nuit permettait de voir. Le contact des parois de planches contre lesquelles j'appuyais mon dos fatigué, sur ce pont humide, m'était humainement sensible. Je me tenais devant de grands hublots. Ils étaient cerclés de cuivre. Vraisemblablement ils donnaient sur un salon ou un fumoir, celui des premières sans doute, où de temps en temps je regardais. Tout y était sombre. Or je devinais bien que le lieu d'émission dont s'élevaient les figures de songe (où se mêlaient mes songes) et parmi lesquelles, en bas, quelqu'un en ce moment promenait une âme douloureuse, se situait dans les régions profondes et encore plus sombres du navire. Et ce point obscur m'attirait. Attirance indéterminable dont la nature m'échappait encore. Cependant son prestige fascinait en moi l'homme d'ombre que nous portons tous sous le voile de l'homme raisonnable. Et c'est vers l'ombre qu'il me poussait. Sur le navire, il fallait, ce soir-là, que les hommes qui le hantaient avec tant de mystère eussent fatalement la charge d'explorer ses retraites les plus ténébreuses. Il se passait, en bas (mais qui sait où?) un événement dont la puissance communicative s'imposait à ma volonté peu à peu, et déjà elle semblait irrésistible. A la fin, j'y cédai. Je ne sais comment il se fit; mais ce que j'ai fait alors je me le rappelle. J'ai d'abord retiré l'échelle, puis je l'ai cachée derrière le rouf, près des secondes. Ainsi, pensais-je, s'il revient, il ne pourra pas repartir. (D'ailleurs où se trouvait la barque?) Je me souviens que l'échelle était lourde; il m'a fallu toute ma force pour la traîner. Après quoi, ayant pris ma lanterne, j'ai poussé la porte du fumoir.

Et alors j'ai été vraiment dans l'autre monde.

Il me parut d'abord plus réel que celui du dehors, d'où je venais. Il ne se perdait pas dans la brume et la pluie ; car il était clos. La porte doucement s'était fermée derrière moi. Je me trouvais dans un salon assez vaste, mais bas, dont le plafond légèrement bombé portait quatre ventilateurs. Tout y était plein et bien défini. La lanterne accrochait sa flamme débile à des tables. Elle éclairait aussi un grand buffet à balustrades de nickel, puis un lustre de bronze. Le lustre, avec sa couronne de verre, datait d'un demi-siècle : il était laid. De tous les meubles, en acajou plein, sortaient des angles. Le bois ne luisait plus, mais leurs masses paraissaient denses, et tous ces corps solidement vissés enchaînaient la pensée à des images lourdes qui ne remuaient pas.

Sur la paroi, au fond, au-dessus du buffet, on avait laissé la pendule. Une pendule ronde qui marquait six heures. Elle paraissait bonne. Comme tout le reste d'ailleurs, qui aurait pu servir encore. Je me le disais, et je trouvais que ces pensées étaient dignes d'un inventaire. Aucune émotion ne les agitait ; mais j'étais triste. Tristesse pauvre, à la mesure des objets inefficaces que je regardais d'un œil sec, tant la banalité de leur présence glaçait mon imagination. Une vieille odeur de tabac, de café et de rhum flottait dans l'air et le rendait désagréable. Tout était concret, prosaïque. La seule chose, semblait-il, qui eût dû me paraître étrange, c'était sans doute que je fusse là. Dans ce salon abandonné, sur ce navire vide, mort, en pleine nuit, ma présence tenait du fantastique ; et c'était à n'y pas croire. J'y croyais cependant, et, dans cette pièce si morne, sans m'expliquer ce que j'y venais faire, j'étais tout à fait assuré que je ne rêvais pas. Il est vrai que mon assurance était peut-être un rêve .. Dans les rêves parfois l'on se dit que l'on rêve et moi, qui me disais que je ne rêvais pas, je formais peut-être en rêvant ces pensées d'apparence raisonnable. Pour qu'elles le fussent vraiment, sans qu'intervînt le songe, il ne me manquait plus que de me voir, ce que j'appréhendais et souhaitais à la fois, avec le sentiment ambigu de chercher une preuve, en principe inutile, à mon existence réelle dans ces lieux trop réels, où je me trouvais sans savoir pourquoi. Des yeux, je cherchais une glace. Il n'y en avait pas dans le fumoir. Mais entre les deux corps du buffet, au-dessous de la pendule, seule, se levait une vitre, celle probablement de la crédence, où la lueur de la lanterne faisait passer quelquefois un reflet.

Or, à n'en pas douter, derrière ce reflet, dans la plaque noire du fond, on voyait quelque chose. On le voyait mal. Cependant cela existait. Peut-être une blancheur ou plutôt, dans ce noir, une substance, celle d'un être, car c'en était un, indécis. Il hésitait à prendre consistance, soit qu'il eût des liens avec l'ombre qui le retinssent aux confins de l'invisible, soit qu'il fût impuissant à entrer dans ce monde où la matière avait pris forme avec une implacable exactitude. Son indécision ou son impuissance en faisaient une chose très lointaine et même séparée. Mais

elles lui donnaient — quelle qu'en fût la vraie valeur — une vie émouvante, et j'étais troublé de la voir.

Car déjà je la voyais mieux. Elle était pourtant toujours incertaine et comme incrédule devant mon regard, qui l'eût voulue un peu plus nette, un peu plus connaissable. Sa forme importait au désir qui me traversait lentement de tirer de cette paroi sensible à un peu de lumière une créature pareille à ce qu'était en moi ma propre créature. Et je dessinais un visage sur cet être sans nom qui ne pouvait sortir de son reflet. Visage trouble et à demi-imaginaire que des traits précis ne limitaient pas. L'âme dont ils tentaient de transmettre une image insuffisante tenait encore aux ombres. Ils n'en avaient dégagé qu'une ébauche par l'attrait d'une forme elle-même inachevée. Mais visage par là plus émouvant qu'un visage aisément définissable et dont, au moindre mouvement de la flamme chétive, autant que ses points lumineux, vivaient les franges d'ombres unies encore à l'ombre originelle. Cette vie me bouleversait. Elle seule, dans cette chambre close, offrait à mes regards un objet, peut-être illusoire, mais d'une dramatique puissance. Car entre elle et moi peu à peu se glissait le voile d'un drame, à mesure que son incapacité à m'atteindre se communiquait à mon cœur où montait le désir de la connaître. C'est vers moi que tendait sa fictive pensée, car cette image inaccessible et d'une incertaine existence prenait de plus en plus l'aspect d'une pensée, d'une seule pensée, celle dont je sentais en moi la présence latente et qui était encore insaisissable. Tout autour cependant les objets restaient lourds et inanimés. Ils continuaient à répondre exactement aux noms qui en signalaient l'existence utile. Il y avait toujours un buffet et des tables, la pendule et le lustre de verre et de bronze, laids. Mais on eût dit que dans leurs formes immuables, se fût, plus lourde encore, resserré leur substance. Ils étaient pleins, et à craquer.

Derrière ce que j'en voyais dans les imperfections de cette vitre où la lueur de la lanterne variait sans cesse, des êtres, plus troubles encore, essayaient eux aussi de tenter mon regard. A mon reflet, d'autres reflets ajoutaient leur vie vacillante et, venus de plus loin, ils étaient encore plus vagues, plus menacés. On y devinait cependant une grande forme, très noire, sur laquelle parfois s'allumaient fugitivement des feux atténués. Je les apercevais trembler puis se dissoudre dans la vitre, autour du visage précaire. Quand ils s'évanouissaient on voyait apparaître les ténèbres encadrées d'un peu de clarté, et c'était là le plus grand de ces êtres dont ce faible miroir révélait la présence silencieuse derrière moi.

Je me retournai, à contre-cœur. On voyait simplement une grande verrière, celle qui donnait du fumoir sur l'escalier à balustrade des premières classes. Encore intacte, avec ses glaces biseautées. Par là on descendait ; on pouvait pénétrer dans le corps même du vieux paquebot. Il suffisait de repousser ce mur de verre pour circuler parmi les âmes. J'avais soulevé ma lanterne et je voyais les marches de cet escalier. On

en avait enlevé le tapis, mais il y restait quelques tringles de cuivre. Les marches, larges et tranquilles, s'enfonçaient, une à une, dans le vide sombre. Je poussai la porte de la verrière et je commençai à descendre sur la pointe des pieds. Le linoléum étouffait mes pas. Pas un bruit ne sortait du navire... Que faisaient les autres en bas, où étaient-ils ? Depuis combien de temps ?... A chaque marche je reprenais souffle, j'écoutais. Maintenant je voyais une coursive. Elle s'ouvrait, étroite, noire, sur une file de cabines, et une tablette de cuivre portait le numéro 84, que je lisais bien. Sur ma tête glissaient d'énormes tuyauteries grises dont la peinture s'était écaillée. J'étais sur un palier aussi large que le bateau. Au-dessus d'une porte on lisait : *Subrécargue*. Je l'ouvris. Contre le mur, il y avait encore deux casiers ; mais on avait enlevé les meubles, le cadre, arraché les fils. Plus loin, une autre porte avait gardé le nom du dernier officier mécanicien : *Monsieur Leduno*. Une triste et pauvre pensée semblait inscrite sur la porte où ce nom sourd était resté par hasard et ne signifiait plus rien. Mais elle me touchait. Elle me touchait humblement, n'ayant pas, pour bouleverser, un nom puissant à me jeter au cœur. Cependant cette humilité avait une vertu attendrissante et j'étais disposé à suivre cet attendrissement jusqu'au fond de mon âme. De la coursive cependant m'arrivait une odeur de crin végétal et de toile humide. On avait dû y oublier quelque paillasse inutilisable. Très long, très étroit, ce couloir s'en allait, à perte de vue, de l'avant où j'étais jusqu'à l'arrière. J'hésitais à m'y engager, car au fond un autre escalier, qui descendait plus bas, ouvrait sa bouche noire et j'en craignais, de loin, la mystérieuse tentation. Mais un couloir, surtout s'il est long, nous attire. Ce couloir m'attirait. Son étroitesse, sa longueur et l'alignement des cabines exerçaient sur moi comme un charme sombre. Confusément il me semblait qu'il fallait le suivre, et sans bruit, de peur d'éveiller les dormeurs qui reposaient sur leurs couchettes invisibles. Pour pénétrer plus loin dans la connaissance secrète du navire, pour avoir accès à ce monde où sans doute, à cette heure, Alleluia accomplissait quelque rite étrange, ma route passait par la coursive des premières. C'était une idée raisonnable ; mais elle entrait dans la pensée en bouleversant la raison. Car elle touchait violemment à l'âme entière. Dès lors il ne s'agissait plus de retrouver un homme, un vieil ami, Alleluia, égaré par un coup de folie dans quelque recoin ignoré de ce bateau voué à la démolition, où Dieu sait qui l'avait appelé douloureusement, cette nuit-là ; il fallait accomplir le parcours suivi par cette âme en quête d'un regret, d'un songe, et sans doute aussi d'elle-même. A tâtons il fallait refaire son voyage, chercher en soi la figure, la voix, l'inflexion propre de son être et là même où son corps avait passé, passer soi-même, avec tout autant de mystère — car il avait dû marcher gravement et en silence. Comme un double de sa démence inconnaissable, il fallait mimer sa pensée et avec son cœur souffrir son désir, sa vieille peine d'homme, enfin, du souvenir qui l'animait dans son égarement supposer en soi une image,

une image fictive, certes, mais nécessaire à ce voyage ; descendre avec elle aux enfers, atteindre les ténèbres, et là, peut-être, plein d'angoisse, le voir apparaître soudain portant une faible lumière devant son visage...

***

C'est vingt ans plus tard que j'écris et que je trouve des raisons à ma démarche. Mais alors je sombrais dans la fascination que mon âme exerçait sur elle-même. S'il me souvient encore de ce que je fis, ce souvenir a l'air d'un songe. Mais n'était-ce pas comme en songe que je parcourais ce navire, où la moindre porte, la plus banale échelle évoquaient en moi aussitôt (par quelle magie, je l'ignore) d'autres portes, d'autres échelles suspendues sur le vide des ténèbres...

Je me rappelle que l'air, à mesure que j'enfonçais dans le navire, devenait plus tiède. Il m'écœurait un peu ; mais dehors j'avais eu si froid que cette tiédeur me plaisait. J'errais dans un monde inconnu. Il y avait partout des chiffres, souvent des lettres, quelquefois des flèches peintes en noir. Ces signes de reconnaissance indiquaient le sens d'une porte, d'un écrou, d'une lampe. Les uns classaient une cabine, les autres montraient un chemin. On ne voyait partout que des symboles ; ils m'hallucinaient. Je lisais des nombres, des nombres désormais hors d'usage, muets, dont la mort était proche. Cependant ils posaient toujours leurs vaines certitudes, immuablement, devant moi. J'aurais voulu les effacer. Tant de précisions inutiles poussaient à la démence. Il est vrai que je poursuivais une démence, mais je la souhaitais indéfinissable, tandis que tout me précisait les Ombres. Par un long calcul, d'autres hommes — disparus eux aussi — leur avaient préparé sur ce bateau funèbre les mêmes chiffres du sommeil qui avaient servi aux vivants et tracé des flèches indicatrices pour trouver, en cas de naufrage, le chemin des canots-fantômes qui sauvent les morts de la mort...

Pensées bizarres, vues absurdes qui passaient par ma tête, et cependant j'errais. Je fuyais les nombres...

Où suis-je allé alors ? Par quelle descente aux abîmes ai-je atteint les machines ? J'entends encore l'escalier de fer qui sonne sous mes pas. Il était raide, et les marches étroites. Je glissais, cramponné à la rampe, et je descendais ainsi au milieu des monstres. Confusément je les revois, comme alors je les vis, à la clarté de ma petite lanterne. C'étaient des corps. Cela vous frappait tout de suite. Des corps. Rien que des corps, mystérieux sans doute, mais seulement des corps. Là résidait leur monstruosité. Lisses et pleins, des corps d'acier où quelquefois glissait une veine de cuivre ; cylindres qui luisaient aux culasses énormes ; bielles géantes qui plongeaient dans des trous noirs. Colosses morts. Ils surgissaient, à la lueur de la lanterne, d'un enchevêtrement inextricable. Tuyaux épais, tiges, chaînes, fils, poutres, poutrelles, manches à vent, leviers, commandes composaient, tout autour de ces créatures étranges,

comme des racines de fer qui les garrotaient. La chaufferie étant ouverte, on entrevoyait d'autres monstres alignés dans l'ombre. Très âcre, il en venait un vieux relent de mâchefer qui se mêlait à l'odeur encore écœurante de la graisse. Et cela seul vivait. Il y avait eu là une bête puissante, une bête lourde et docile, qui avait appuyé sa tête d'aveugle, avec force, monstrueusement, sans pensée, contre de hautes murailles de fer. Et ces murailles, ébranlées, avaient refoulé l'eau, au souffle régulier et impersonnel de ce monstre, sur des milles marins interminables. Inanimé, le monstre gisait maintenant dans le fond du navire. Il n'en restait que du métal. Rien n'en remuait plus. Et en moi tout le sang était saisi. Je dis bien : le sang ; je ne dis point l'âme. Il ne pouvait évidemment s'agir d'une âme dans cette accumulation de métal. On y devenait corps ; on était pris. La pensée tombait comme un plomb, puis s'arrêtait.

Je dus (mais ce souvenir reste assez confus) traverser les chambres de chauffe. Je me rappelle cependant avoir buté contre un ringard. On l'avait oublié devant une porte. J'ai retrouvé ensuite un escalier et abouti plus haut dans une autre coursive. J'éprouvais une grande lassitude ; j'avais envie de regagner le pont ; mais, maladroit à me guider, j'errai assez longtemps sans découvrir d'issue. Je commençais à m'énerver. Il devait être tard. Depuis un moment cette idée bizarre de l'heure me tourmentait ; j'avais oublié ma montre. Cet oubli accroissait mon malaise. Je ne sais trop pourquoi : l'impression me venait d'avoir commis une grave imprudence, et ainsi d'être seul, perdu. J'avais le sentiment d'un abandon inexplicable et j'étais anxieux de sortir le plus tôt possible du navire. M'y trouver me semblait absurde, et l'absurdité m'est insupportable. J'étais rentré dans mon bon sens. De m'y revoir soudain, avec ma lanterne à la main, au milieu de ce long couloir qui sentait le moisi et la rouille, m'emplissait de frayeur et d'étonnement. Qu'étais-je venu faire là et comment m'en échapper ?... J'avais saisi la poignée d'une porte et je la secouais avec violence. Elle résistait solidement. C'était une porte vitrée. A travers la vitre on voyait un escalier de bois. Il montait très probablement vers le pont des premières. C'est là que je voulais aller. L'obstination de cette porte, sa résistance à mes efforts m'exaspéraient ; je soulevai le pied pour briser la vitre...

C'est alors que l'événement se produisit. Il m'arrêta net. Vraiment je ne le cherchais plus. Pourtant il arriva. D'abord je n'y attachai pas une grande importance. Il vint du fond de la coursive. Par hasard mes yeux s'y portèrent au moment de frapper la vitre. Ce que je vis, c'était une petite raie, une raie verticale. Pas grosse, cette raie, à peine l'épaisseur d'un doigt, tout le long de la porte. Une raie qui allait de haut en bas, contre le chambranle ; mais quoi, je n'aurais su le dire. Cela apparaissait sur une cloison grise et, quoique vague, restait droit. Probablement une chose très simple. Je m'approchai. En avançant je reconnus la nature de cette chose : c'était de la lumière. Elle filtrait par la fente d'une porte. Je soulevai ma lanterne et je lus : *Infirmerie.*

La porte étant fermée, j'attendis un moment ; mais rien ne remuait derrière le panneau. En moi, pas davantage. Une singulière froideur, une lucidité impersonnelle m'habitaient. Toute émotion semblait évanouie et ce calme seul m'étonnait un peu. Nulle crainte, mais un détachement inattendu ; à peine un souffle de curiosité, et pas même une image. J'écoutais ce silence, la paix réelle qui régnait derrière cette porte. Une paix qu'on sentait présente et qui reposait simplement. Elle donnait au cœur et au corps une envie grave et pénétrante d'immobilité et de repos.

Très doucement je poussai la porte et entrai dans la pièce.

Elle était basse comme le fumoir, mais beaucoup moins grande. Au plus de quoi coucher quatre ou cinq malades. On avait déjà retiré les lits, mais il restait encore deux armoires, une table pliante, dans un coin, et un cadre de bois.

Le cadre était posé par terre, face à la porte, au milieu de la pièce. Deux bougies brûlaient au chevet. On les avait collées au sol en faisant couler la cire. Elles brûlaient petitement, sans doute à cause de l'humidité qui alourdissait l'air. Au pied du cadre, il y avait un gros bouquet de chrysantèmes. La pièce sentait encore le phénol, l'iode, et on y respirait mal. Mais elle était très douce.

Pourtant les parois maculées, la mesquinerie des vieux meubles abandonnés là, l'odeur phénolée de la pharmacie en faisaient une pièce vraiment misérable. Sa douceur n'en était pas moins une douceur réelle ; elle flottait à mi-chemin entre l'âme et les sens qui certainement la percevaient ; car l'attendrissement qui m'en venait au cœur portait, mais très légèrement, la marque des sens, qui est bien reconnaissable. Quoiqu'il me semblât que rien de visible qui fût doux n'eût la puissance de les émouvoir dans cette pièce vide, ils donnaient pourtant à cette douceur le charme d'une chose presque humaine, qui me bouleversait. Je ne m'y trompais pas. Là où mes yeux ne voyaient rien on eût dit que cette douceur occupait la place d'un être, d'un être tendre encore et communicatif, que l'absence, ou la mort, n'avaient pu séparer complètement de ce qui avait fait son charme, et qui était sans doute le contour d'un visage ou même d'un corps. Tout y respirait l'innocence, la fraîcheur et comme une jeunesse encore intacte ou à peine dépliée. Impression pure que rien de visible ne justifiait, mais telle cependant qu'en peut communiquer la seule présence d'une créature humaine. Elle suffisait au désir, je veux dire au désir de la connaître. Il n'en venait aucun besoin d'imaginer une figure, à la place d'un si émouvant sortilège. Ce que je voyais était simple : deux bougies, un bouquet, un cadre de bois. C'était le tracé de la mort autour d'une absente à jamais inconnue. Le cadre de bois marquait la limite du corps invisible, les bougies indiquaient la position de l'âme, le chevet du dernier sommeil, et le bouquet, à l'odeur fade et forte, évoquait la place de l'homme, sa douleur et sans doute aussi quelque prière violente, passionnée.

De la morte il ne restait plus que cette mise en scène commémorative : deux flammes qui tremblaient, un bouquet funèbre et un lit à demi imaginaire. Appareil magique construit avec des vieux bois, de la cire, des fleurs, dans la chambre si triste des malades, et qui suffisait à créer l'anonyme douceur qui m'était mystérieusement perceptible.

Pour en tirer cette vertu il y avait fallu de grandes mains déraisonnables et une foi, peut-être sauvage, dans la puissance de l'offrande. Peu à peu, à travers cette douceur incorporelle, ces grandes mains apparaissaient, et elles me semblaient sortir de la démence, douloureusement, pour se tendre dans le vide où leur approche lente me terrifiait. Terreur abstraite en quelque sorte, car le battement de mon cœur restait simple, rassurant ; seule l'acuité de mes sens, la netteté de mon esprit me semblaient anormalement vives. Aucun désordre ne les offusquait, mais j'avais l'impression de voir, de sentir, d'entendre avec une extraordinaire intensité. Elle me laissait très calme, et ce calme était étrange. Je regardais méticuleusement autour de moi. Dans un renfoncement, que d'abord je n'avais pas vu, il y avait un placard grand ouvert, avec des étagères et quelques tiroirs. On lisait, çà et là, sur des étiquettes sales : *Quinine, Huile camphrée, Arnica, Baume du Pérou.* Et une boîte de fer-blanc contenait encore de la gaze propre, que je retirai, pour la voir et la toucher. Elle me parut de neige. Comme les bougies charbonnaient, je les mouchai avec le plus grand soin et aussitôt leur petite lumière monta. Je constatai que le bouquet se fanait vite. On s'en avisait à l'odeur. Cette odeur était molle, humide et probablement provenait d'une sourde fermentation. Dans le châssis quelques lames d'acier tenaient encore et un bout de toile rayée, comme on en coud aux matelas, restait accrochée à des clous tordus. Pour infimes qu'ils fussent, je notai tous ces détails. Je ne sais pas — aujourd'hui même — pourquoi je le fis. Peut-être se détachaient-ils d'une subtile et inconsciente hallucination. Peut-être aussi, menacé de visions troublantes ou même de délire, mon esprit se défendait-il en accordant une attention désespérée à ces objets futiles. Ils me semblaient déjà singulièrement familiers. Je trouvais presque naturel d'être dans cette pièce, en présence de ces symboles de la mort, qui, en me fascinant, m'entraînaient dans le jeu d'une fiction funèbre issue d'une démence longuement mûrie. Or cette démence rôdait dans le navire...

Du vent avait dû se lever et, sur ses ancres, faire doucement remuer la carène du navire. Par moments elle craquait. Le long de ses membrures, ce craquement se propageait d'un bout à l'autre de la coque qui cédait au vent. Une chaîne — celle sans doute du corps mort — grinçait un peu, à chaque mouvement de la longue carène, et un grand soupir s'élevait de la coursive, dont les cloisons de planches étaient vieilles, et se plaignaient. Le balancement régulier du navire ne m'était sensible qu'au bruit. Mais rien ne bougeait autour de moi. Et j'écoutais toujours. J'attendais ; j'attendais nerveusement. Dans toute attente passionnée,

une tension resserre l'âme. Elle y crée un champ magnétique où la moindre variation des présences connues trouble aussitôt, d'un signe, cette étendue naturellement frémissante. Rien ne bouge ni ne respire, fût-ce d'un soupir, qui ne vibre dans les fils invisibles de ce réseau. Pour qui sait prendre cette écoute basse, que ne peut capter aucun sens, il y a des signaux qui annoncent l'approche, le passage et même l'imminence de l'événement. Il suffit de savoir entendre la singulière vibration d'un état lointain du silence. Je ne le savais pas alors et cependant je l'entendais, puisque sans raison, peu à peu, grandissait en moi une crainte, vague d'abord, mais angoissante, cependant que toujours tout se taisait, sauf le gémissement régulier du navire balancé par le vent. Je sortis de l'infirmerie où il m'était devenu trop pénible de rester davantage, et je me réfugiai dans une cabine qui s'ouvrait à côté. De là je voyais la coursive et, derrière de grandes glaces, le hall central, avec deux fortes épontilles qui soutenaient l'escalier noble du navire, dont la balustrade de bois s'enfonçait dans l'ombre.

Il émanait une solennité indéfinissable de ce hall. L'escalier y ouvrait une bouche silencieuse. On la sentait redoutable et secrète, car c'était d'elle qu'on pouvait attendre, si elle devait se produire, la forme peut-être spectrale de l'apparition. J'essayai, avec ma lanterne, d'y voir un peu clair, à travers la glace, dans ce trou sombre. Mais sans succès. L'obscurité y était immobile ; l'ombre s'était drapée, eût-on dit, à partir de la troisième marche et elle retombait sans un seul pli devant la figure muette que j'attendais. Car cette figure était là...

A la vibration de mes nerfs je la devinais déjà imminente, et, quand parut une lueur au fond de l'escalier, je ne fus pas surpris mais je me mis à trembler. Cette lueur semblait floue et flottante ; elle avait de la peine à se soulever de ce fond. Et d'abord elle s'arrêta. Je vis alors qu'elle était jaune et qu'elle se dégageait mal de la flamme probablement faible qui la produisait. Je ne pouvais voir cette flamme, mais son reflet colorait un ou deux balustres de la rampe, dont les formes saillantes se détachaient à chaque tremblement de la lueur. Puis cette lueur remua. Elle montait. A mesure qu'elle s'élevait les grands panneaux de bois de l'escalier s'épanouissaient en murailles, où luisaient le vieil or d'une corniche et les armes du vaisseau.

C'est sur ce mur qu'apparut d'abord l'ombre d'une tête. Une ombre déformée, au crâne pointu, au nez long, au menton sec. Non pas celle que j'attendais. Elle se présentait de biais à mon regard ; mais bientôt elle s'écarta pour céder la place à une autre, plus puissante, que je reconnus. Celle-ci s'élevait avec une gravité solennelle en projetant une plus vaste silhouette, et son ascension annonçait par sa lenteur la présence attendue de ce cœur assombri dont je redoutais le dessein. Et puis les formes s'effacèrent dans un angle et, l'une après l'autre, les têtes vivantes apparurent. Elles étaient plus fantastiques que leurs ombres.

La première qui se montra, méfiante, au-dessus de la balustrade, était

éclairée par la flamme d'une bougie. Un crâne luisant, de vieux os. Dans ces vieux os, cruellement, vivait la flamme. Elle remuait à chaque pas et creusait des trous. L'homme était très âgé. Ses yeux mi-clos semblaient dormir sous ses paupières. Quand il eut dégagé son corps, malingre et flexible, je vis qu'il portait un flambeau de cuivre. En remuant, la flamme le prenait de bas en haut. Alors tous les traits du visage remontaient, et il avait l'air de rire ou de ricaner en silence. Arrêté tout près de la vitre, il semblait réfléchir ; je le voyais bien. Sans doute attendait-il l'autre figure, qui s'était arrêtée dans l'escalier. J'entendis qu'on toussait vigoureusement. Puis à son tour s'éleva hors de l'ombre la tête grave et colossale d'Alleluia. Avec ses poils drus taillés net et le carré de neige de sa barbe immobile le long du visage bronzé, elle recevait, elle aussi, de la flamme tremblante, une vie quasiment surnaturelle. Mais la face restait intacte et, à travers le mouvement des clartés et des ombres, son impassibilité saisissait le cœur. Lui montait solennellement. Quand il fut entré tout entier dans la lumière du flambeau, je vis qu'il était vêtu d'un grand pardessus noir et qu'il tenait à la main un chapeau melon. Il fit un signe de la tête ; l'autre ouvrit avec précaution la porte qui donnait sur la coursive. Mais ils ne pouvaient m'apercevoir : un panneau me cachait. Marchant toujours avec lenteur, ils se dirigèrent vers l'infirmerie. Le vieux y pénétra d'abord, Alleluia ensuite. (Je pensai que le vieux était le gardien du navire.) De ma cabine mitoyenne je pouvais bien voir, bien entendre.

Les bougies brûlaient encore, une surtout, à droite. L'autre baissait. Le vieux posa le flambeau au chevet, entre les deux bougies, puis il alla se mettre dans un coin.

Alleluia fit gravement le tour du lit et se plaça derrière le flambeau. Il se trouvait ainsi juste en face de moi, et bien éclairé par trois flammes. Corps et âme, de lui rien ne bougeait.

Le corps énorme se dressait entre le lit et la cloison et il y mettait toute sa puissance. Mais cette puissance restait immobile.

L'âme ne disait rien. On ne la voyait pas. Le visage impassible la couvrait. Le front n'avait pas de pensée ; les yeux mi-clos pas de regard ; la bouche pas de souffle. Rien d'intelligent, rien de douloureux, rien même de vivant n'animait cette face large dont les traits ne remuaient pas. De grands traits gravement descendus dans le calme et devenus impersonnels. Des traits de bronze ; un front massif, un nez autoritaire, des pommettes osseuses. De ce masque brun et figé descendait, à son tour, patriarcalement en volutes lourdes, la barbe. Il y coulait des veines d'or qui semblaient prises dans un bloc de neige et immobilisées. Tout l'être était taillé dans une matière insensible. Corps et âme y étaient fondus d'une seule coulée, dans laquelle, d'un ciseau dur, une volonté de puissance avait dégagé ces traits inébranlables et inexpressifs.

Et cependant cet être exprimait quelque chose. Mais je n'aurais su dire quoi (et comment la nommer ?) Cela n'était pas vague. Bien au

contraire, cela était plein, cohérent, ramassé avec force et d'un grain serré. Peut-être était-ce seulement inexprimable, comme l'est quelquefois une présence, mais une présence totale : l'âme entière, le corps entier, sans un mouvement, sans un rêve, dans un état de plénitude inimaginable à l'esprit et perceptible seulement à un être tendu, lui aussi, tout entier, vers cette plénitude. Or je la percevais. Quoiqu'elle fût d'une nature inconnaissable, j'en touchais presque la matière dense, le métal dur ; et, ne pouvant donner un nom, un nom connu, à cette sensation de réalité sourde, de contact secret, j'éprouvais comme une crainte religieuse, celle qu'inspire un excès de silence et d'immobilité. Il arrive un moment où la paix est une menace ; et le calme de ce visage inaltérable ne me présageait plus que la tempête.

Pourtant rien ne semblait capable d'en déranger l'ordre. Il y avait en lui comme une impersonnalité définitive. Quelque trouble qui dût s'y marquer tout à coup, cette présence de la perfection restait acquise et ce visage était entré dans l'éternel.

Une parole l'en tira, mais à voix si basse que je ne pus pas la comprendre. Je ne vis remuer aucune des deux bouches. Le seul son des mots m'atteignit et il altéra la simplicité du silence. Il émut le visage d'une imperceptible émotion, mais qui suffit à y faire lever l'ombre de la tristesse et, derrière cette ombre, l'imprécise figure d'un présage. Sans doute était-ce un souvenir qui remontait ramenant le regret de quelque image devenue lointaine. Et cette image, déjà douloureuse, éveillait une pensée. Car les traits se faisaient plus durs, s'enfonçaient dans la face qui manifestait par son trouble les premiers mouvements de l'âme encore lourde, mais d'une puissante accession à la douleur. Cependant d'autres mots formaient maintenant un murmure monotone et sourd qui, mélancoliquement étouffé par les puissances de la peine, ne me communiquait qu'une confuse vibration ; mais cette basse et lente litanie me laissait supposer qu'on disait, dans l'infirmerie, à bouche close, la prière des morts, sur le lit d'un fantôme, avec une piété troublante, et peut-être sacrilège.

Car ces rites, je le devinais bien, inspirés par quelque douleur d'une ténacité indestructible, tenaient de la démence, et il est des démences sacrilèges. Ils substituaient au sens pur des prières sacrées l'usage impur d'une magie verbale, non plus pour le bonheur d'une âme aimée, mais aux fins de troubler la Nuit et d'en tirer ce qu'on appelle une Ombre. Or, pour Alleluia, cette Ombre était venue. Il la voyait. Elle avait son visage d'Ombre, son corps ; et cependant c'était une Ombre morte, étendue à ses pieds entre les bougies, dans ce cadre de bois, à l'endroit même où peut-être jadis avait expiré la vivante dont il ne restait plus que ce corps irréel et cette inquiétante fiction évocatrice. Mais Alleluia lui parlait par mots de songe et de prière ; et, à mesure qu'il l'enveloppait de ces paroles de puissance incantatoire, il s'enfonçait profondément dans sa fiction ; il mettait le pied au creux des

ténèbres ; il se séparait du monde visible et bientôt de lui-même, insensible à tout autre vie qu'à la présence de cette Ombre qui pourtant, même imaginaire, ne remuait plus.

Qu'il en fût ainsi, son large visage, par le durcissement qui le crispait, en manifestait quelque chose. Dans les évocations il y a des moments terribles, où l'image évoquée redevient, de présente qu'elle était encore, purement imaginaire. Il n'est nul besoin de l'étreindre pour constater sa nature de nuage. D'elle-même elle manifeste ce qu'elle a de précaire et ainsi d'illusoire. C'est alors qu'il convient de la quitter. Si, par désir de l'illusion, effort de volonté sauvage, on en ressaisit la pensée et on en reforme le corps plus durement, ce corps à son tour nous fascine et, tout à lui, nous descendons, derrière son image, dans cette Nuit d'où nous l'avons tiré, qui est, pour nous, dès cette terre, celle des Ombres éternelles.

Alleluia y entrait sous mes yeux. Pourtant, sauf ce durcissement des lignes de la face, il paraissait toujours attaché au silence, et il ne sortait pas de l'immobilité...

Apparence trompeuse.

L'être colossal et massif d'Alleluia y descendait aussi. Chaque moment de sa descente l'isolait davantage et faisait pénétrer son âme plus profondément dans sa propre hantise. Tout y devenait fixe et on pressentait qu'à la fin l'unique idée, anéantissant l'âme entière, n'inspirerait qu'un acte, mais d'une dramatique démesure...

L'acte, je le vis se former. Il me sembla d'abord futile et presque dérisoire. Alleluia s'agenouilla pesamment, posa son chapeau rond à côté de la bougie, et tira de son pardessus un petit carton qu'il fixa, avec une épingle, au chevet du lit. Il eut quelque peine à enfoncer l'épingle dans le bois. Quand il eut réussi à l'y planter, il fit mine de se relever sur sa jambe droite, puis tout à coup frappé par quelque objet que je ne voyais pas, il pencha la tête en avant, pour regarder. Son regard m'échappait toujours, mais je comprenais bien qu'il fixait le plancher clôturé par le cadre, et tout son visage, rendu maintenant à la vie, exprimait la curiosité la plus intense. Sans aucun doute Alleluia avait vu quelque chose. Or il fallait que ce fût chose bien étrange pour attirer ainsi son attention et provoquer un si vif étonnement. Car il paraissait étonné et même saisi tout à coup d'inquiétude. Que voyait-il ? A la stupéfaction qui se peignait sur son visage, on eût dit que se fût formée, dans ce petit monde irréel qu'il avait inventé pour lui, une figure inattendue. Toute fictive qu'elle fût, elle devait lui sembler plus réelle que l'hallucinante fiction qu'il avait enfantée et ainsi la troubler, en menacer les plus chères, les plus vulnérables images. Sur le même corps invisible qu'il avait évoqué dans ce lit funèbre et sur lequel il se penchait encore, quelqu'un, visible de lui seul, en se penchant aussi, avait dû projeter son Ombre. Ombre redoutable sans doute pour la pureté de l'évocation.

Aussi le grand visage du vieil homme s'assombrissait-il. Il y naissait une expression d'animosité lourde, de colère pensive. Deux plis creusaient le front, et les ailes du nez se serraient sur le souffle. Soudain il leva la main droite et gronda :

— Ah! vraiment tu reviens! Mais cette fois!...

Il se redressa brusquement et fit signe au vieux.

Tous deux sortirent vivement de l'infirmerie.

Aussitôt dehors Alleluia repoussa la porte et y appuya son grand dos. L'autre péniblement essaya de tourner la clef, mais sans succès. Alleluia lui dit :

— Laisse-moi faire, va, et appuie de toutes tes forces contre le panneau.

L'énorme main se posa sur la clef qui tourna en grinçant.

— A part les hublots, dit Alleluia, pas de salut pour lui!

— Ils sont bloqués, fit remarquer le vieux.

— Alors vite, ordonna Alleluia.

Ils s'éloignèrent vers le fond de la coursive. Là je les vis qui s'enfonçaient dans un petit escalier, qui (m'avait-il semblé) conduisait dans la chaufferie et, plus loin, descendait dans les cales.

Quand je fus bien certain qu'ils étaient loin de moi, je sortis de la cabine. « Ils ont mis sous clef un autre fantôme », pensais-je. Et j'ajoutai mentalement, à cette pensée raisonnable, une pensée absurde : « Il faut le voir ». Mais cette absurdité n'attira pas mon attention. Pourtant, si je me souviens bien, je la pensai à peu près à haute voix, ce qui rendait l'idée plus admissible; mais d'ailleurs tout l'était depuis longtemps... Certes, je ne m'attendais pas à trouver derrière la porte de l'infirmerie ce que le seul Alleluia pouvait y voir; mais je sentais l'obscur désir — et cela sans aucune appréhension — de me placer, moi-même, au beau milieu de l'invisible pour lui donner une substance, pour lui prêter l'appui matériel de mon corps, qui ne tremble pas facilement.

J'eus assez de peine à tourner la clef, et je dus y mettre les deux mains. Cet effort m'assura dans le sentiment d'être parfaitement calme et lucide; et je crois bien que je l'étais. J'affrontais l'invisible avec le plus étrange naturel, jouant son jeu, qui est de tous le plus perfide, car il se joue dans l'âme où rien n'est vain, et surtout l'invisible. Singulière disposition. Loin d'étouffer la vigueur de mes sens, elle les exaltait. Aussi quand j'entrai dans le pièce, je vis tout de suite, contre le placard, une barre de fer. Que faisait-elle là? Dans leur précipitation, ils avaient dû l'y oublier. Rien de changé ailleurs. Le flambeau, ils l'avaient emporté avec eux. Une des deux bougies avait coulé et maintenant menaçait tout à fait de s'éteindre. Heureusement l'autre brûlait encore. Le petit

carton épinglé au cadre s'était racorni. Je me baissai. On y avait écrit quelques mots, à l'encre rouge, et en lettres majuscules. On lisait :

MARIE-JOSEPHA DE JÉSUS
IMMERGÉE EN MER
LE 4 DÉCEMBRE

Puis une année, une année déjà bien lointaine... En dessous, cette indication :

AU LARGE DES MALDIVES

et une croix.

Autour de la croix, quatre initiales. Elles ne correspondaient à aucune prière.

Mais elles me fascinaient.

Le nom, le lieu, la date me dévoilaient l'origine de ce songe dont je voyais la figuration matérielle. Sur ce bout de carton jauni, on avait fait le point de la mort au milieu des mers. Ces quelques mots attiraient de lointaines images. Je pouvais presque reformer par artifice un souvenir qui n'était pas mon souvenir et voir en moi ce que mes yeux n'avaient pas vu. Une figure véritablement humaine essayait de se dégager de ses brouillards, et déjà elle me parlait. Mais les quatre lettres obscures arrêtaient cette tendre et discrète confidence. Entre la morte maintenant nommée, mais nommée de son nom du ciel, et ma pitié naissante, elles interposaient une pensée indéchiffrable qui scellait les paroles de l'âme. C'étaient quatre témoins muets, quatre gardiens d'un mot vraisemblablement efficace. A chaque pointe de la croix ces témoins inscrivaient un son et dressaient un silence. Ils semblaient indiquer les quatre portes de la pure entrée, mais en rendaient le seuil infranchissable. Cette puissance initiale suggérait la prière et une silencieuse présence, mais elle dérobait le sens de l'oraison et voilait l'immortel visage du Consolateur. J'aurais voulu les écarter et découvrir dans sa profondeur le mot fort dont je pressentais la vertu évocatrice. Mais leur poids les rendait inébranlables. C'étaient des lettres de séparation, des signes d'accomplissement abrégeant la douleur, éliminant la plainte, tournées du côté des vivants qui souffrent et gémissent sur les morts aimés. Mais, du côté des morts, qui appellent peut-être les vivants, ces quatre lettres devaient reposer sur le mot tout entier de l'éternelle Connaissance et ouvrir quelque phrase simple dans l'âme revenue à la simplicité de l'être, d'où nos souvenirs, nos regrets, nos appels partis de la terre, aussi longtemps que nous vivons, cherchent à la reprendre. Pensées cruelles, persistantes et qu'alors certes je n'ai pas formulées, car une sorte de stupeur m'attachait à ces quatre lettres et rien ne remuait dans mon esprit. Mais que j'y songe maintenant et aussitôt elles me viennent. Ce que cette fascination m'empêchait alors de comprendre et de me dire, je le découvre après tant d'années d'obsession et d'ineffaçable souvenir. On ne se parle

qu'à distance, et j'étais si près de moi-même que je ne pouvais pas m'entendre. Le monde évoqué devant moi, où j'avais pénétré indiscrètement, se taisait. Il n'existait que par la vertu du silence ; c'est au silence qu'il invitait l'âme ; et c'est dans le silence qu'il m'enveloppait. Il n'est pas de plus fort enchantement, de charme qui mieux nous sépare, et il suffit de peu (une allusion parfois) pour que ce sortilège nous isole dans une pensée exclusive, dans une émotion qui tient toute l'âme. Ma pensée n'était qu'émotion, mais cette émotion restait immobile. Elle n'avait de contenu que sa force émotive ; et comme le poids du silence en étouffait l'exaltation, elle se concentrait en moi, qui n'étais plus qu'elle. Je l'étais inclusivement. Il ne m'en venait ni joie ni douleur ; car elle me rendait sourd et aveugle à tout ; mais qu'eussé-je fait de ma vue, de mon ouïe, dans l'immobilité et le silence ? Il me suffisait de me taire et de ne plus bouger pour être présent à ce drame, présent par ma seule émotion, hors du lieu où je me trouvais et hors du temps, ailleurs et jadis, dans ce monde, cependant que le lent mouvement du navire, craquant de toutes ses membrures, seul signe du dehors qui me fût perceptible, facilitait en moi l'éclosion de la mer et des îles lointaines, où la morte inconnue, munie de ses pensées et de son nom céleste, était descendue dans l'abîme des eaux.

Or je la voyais descendre...

Elle avait les jambes liées. On les avait étroitement serrées dans un filin, et un boulet de fer pendait à ses pieds morts. Ses bras, saisis par une corde, se croisaient simplement sur la poitrine. Sous un réseau de bandelettes une longue chemise de toile l'enveloppait ; et ainsi, entraînée par le poids du boulet, elle descendait perpendiculairement dans les profondeurs. Je la voyais bien. D'abord elle glissa dans une eau glauque où circulaient de fluentes et lumineuses lactescences. Puis un courant survint qui inclina son corps, et quand il reprit l'équilibre, les cheveux, tout à coup, se dénouèrent. Ils étaient vastes et aussi vivants qu'une bête sous-marine. Ils s'épandirent dans les eaux, puis, ayant flotté un moment tout autour des épaules, plus légers que le corps qui continuait à descendre, ils s'élevèrent tout droit sur la tête, où lentement ils remuaient. Parfois une nappe d'eau bleue, croisée au passage, éclairait la morte, puis sa pâle lumière s'éloignait dans l'ombre et les eaux massives l'ensevelissaient. A mesure qu'il s'enfonçait avec lenteur dans des eaux plus profondes, le corps devenait plus étrange et déjà l'on voyait pointer, plus loin et plus bas, des signaux de feu. Ils erraient, encore incertains ; cependant parfois on croyait découvrir, dans leurs formes fluides et phosphorescentes, les premières créatures abyssales. Mais ces formes fondaient en traînées de lumière, et le corps descendait toujours. Il atteignit bientôt des eaux nocturnes ; elles étaient tantôt bleuâtres, tantôt noires, selon le mouvement qui les animait de ses ondes qu'insensiblement le corps traversait dans sa chute lente. Toujours enveloppé de

cordes, intact, étroit, il coupait de hautes murailles liquides, qui se superposaient comme des couches minérales et, parfois, il passait, tout blanc dans son linceul de toile, devant des falaises de ténèbres. Il descendait, il descendait. A mesure que la poussée des profondeurs, la pression ascendante l'allégeaient, un poids mystérieux, plus lourd que cette force, croissait en lui pour le faire descendre ; il s'enfonçait régulièrement, les cheveux dénoués, dans les eaux tranquilles. Car rien, pas même le remous qu'aurait dû soulever ce corps, n'altérait les abîmes de la mer. Parfois, d'une nappe plus sombre, émergeaient les yeux lumineux d'un monstre inconnu, en croisière, et sa carapace épineuse hérissée d'argent, moirée d'or, éclairait des algues immenses ; mais soudain il se détournait et toute la forêt flottante partait à la dérive, en laissant derrière elle une coulée laiteuse, où pendant un moment, le corps disparaissait comme dans un nuage. Par une trouée je le voyais encore, plus loin, plus bas, et quand enfin je le perdis de vue, les profondeurs de l'abîme commençaient à s'étoiler...

Mais l'abîme aussi s'enfonça et j'abandonnai la vision cependant que m'envahissait un malaise sourd. Dans mon rêve déjà j'éprouvais une gêne, qui pesait sur mon cœur et ralentissait ma respiration. Un poids m'oppressait. Avec peine je soulevais la poitrine et reprenais souffle. Il y fallait un effort volontaire, qui peu à peu me retirait du monde hallucinatoire ; mais je remontais dans la somnolence, et derrière cet éveil lent, mal dégagé de la torpeur, se traînait comme un brouillard. Cependant non moins lentement s'avançaient et se rassemblaient les éléments matériels de la veille : un panneau, le placard ouvert, et surtout les ombres créées par la flamme tremblante des bougies que je ne voyais pas encore bien distinctement, mais dont la lueur entrait dans mes yeux. Lueur basse, petite clarté de veilleuse faite pour le dernier sommeil, qui remuait au ras du sol et enfantait des formes équivoques sur le plafond blanchâtre. Ces formes m'inquiétaient, mais je les suivais du regard, parce qu'une crainte plus grande me sollicitait ailleurs et que je n'osais y porter les yeux. Une crainte immobile. Je la situais à ma gauche. C'était une chose réelle, et non point une illusion. Mais réelle comme l'angoisse, quand l'angoisse est plus forte que le corps et, l'anéantissant, reste seule, serrée contre elle-même. Pas de recul possible. Par derrière le mur, la paroi inflexible de métal. Cette paroi, où je n'osais tourner les yeux, la cloison où s'ouvrait la porte qui donnait dans la coursive. Un rectangle de ténèbres. Et là, cette épouvante. Épouvante muette, horreur. Horreur qui arrivait sur moi et m'épouvantait à mon tour. Je n'y tins plus, je regardai... C'était bien un fantôme : un corps maigre, plaqué sur la cloison, les bras écartés, l'un tendu vers la barre de fer, l'autre tenant encore le chambranle de la porte. Un crâne pointu, de vieux os. Les yeux, des trous ; et tout le corps saisi, brisé dans son mouvement par la peur, cloué à la cloison ; mais je le voyais respirer douloureusement. Pas plus que lui je ne bougeais. Je le reconnaissais

bien maintenant : c'était le matelot d'Alleluia, l'homme au flambeau. Il était venu reprendre la barre, Dieu sait pourquoi. Et, au comble de l'épouvante, il me prenait pour un fantôme. Un son rauque sortait de sa poitrine. On eût dit qu'il râlait. Ses petits yeux noirs, fascinés par ma vue, se rivaient à moi. On lisait sur son visage : il avait peur, et d'une peur horrible, d'une peur qui crispait ses doigts sur la barre de fer, d'une peur où luisait l'envie de m'assommer, de frapper à deux bras à travers le fantôme agenouillé au chevet de la morte ; ce fantôme que j'incarnais et dont la présence palpable hérissait sa chair, soulevait sa violence. Pourtant il ne remuait pas. Le sang était figé en lui. Le désir fou de tuer restait clos. Il manquait de chaleur ; et je le voyais qui, sournois, d'un mouvement presque invisible, frottant de son maigre dos la cloison, la main sur la barre de fer, essayait de glisser, de se rapprocher de la porte, sans me quitter des yeux. Moi, je ne bougeais pas ; je craignais la ruée, car alors il eût fait son geste de dément. Mais je le regardais. Mon regard seul le retenait de soulever la barre, de crier d'horreur, de s'enfuir d'un coup, de tuer. Regard lourd, difficile à soutenir, et si fixe que par moments je me fascinais moi-même et croyais rêver devant ce corps. Car ce n'était plus que cela : un grand corps maigre, qui, pouce par pouce, gagnait la porte, cherchait le salut ; un corps uniquement mû par une animale épouvante, et qui cependant se déplaçait avec la lenteur de la ruse, comme s'il méditait un mauvais coup.

Soudain, d'un bond il atteignit la porte. Je me jetai sur lui. Il souleva la barre, la lança. Je baissai la tête, esquivai le coup, mais la barre me frappa l'épaule ; je tombai. Il repoussa violemment le panneau. La serrure grinça. J'entendis un gémissement, puis des pas, des pas affolés. Et je perdis connaissance.

***

Il y a là un trou, le vide. Tout est noir. Ni rêve, ni douleur, pas même un vertige. J'ai su après, longtemps après... Mon évanouissement, à ce que je crois, n'a pas été long ; mais tout s'est écroulé, d'un coup, après ce cri, ce bruit de pas rapides. J'ai été retiré, mis hors du temps, rejeté de l'espace, aboli. Cette abolition est allée très loin. Lorsque j'ai repris conscience, je n'ai su où j'étais que morceau par morceau, difficilement, et comme en souvenir... J'ai eu froid d'abord ; froid aux chevilles... Un froid humide. Ce froid coulait avec lenteur. Il coulait le long des jambes. J'avais aussi la sensation que le monde donnait fortement de la bande, peut-être vers ma droite. Mais où était ma droite ? Rien ne m'orientait. Il y avait pourtant quelque part une chose. Et c'était une chose fixe, une chose vivante : une douleur ; une douleur confuse, lourde, et quelquefois brièvement lancinante ; une souffrance suspendue, une blessure en l'air, occupant, hors de moi, un point singulier de l'espace avec lequel j'étais en communication, comme on l'est avec un signal qui s'allume et s'éteint dans le brouillard, mais dont le message

inquiétant reste encore indéchiffrable. Cependant ce point douloureux indiquait un sens ; sa fixité pouvait orienter l'étendue de ma conscience qui flottait encore dans les ténèbres. Entre le froid humide qui me glaçait les jambes et ce feu, séparé de moi mais qui me lançait des appels, une faible ligne brisée se formait, frêle comme un fil, et les deux côtés de mon être, de part et d'autre de cette lueur tremblante, se recomposaient, en se remémorant de vagues formes, où l'âme encore indécise prenait corps, et où le corps recherchait son âme. Or à mesure que se rassemblaient ces éléments épars de l'être, le point de feu de la douleur se rapprochait. Il prenait plus de précision ; moins lourd, plus net, il descendait vers moi de ce lieu de l'espace où d'abord je l'avais perçu ; et quand enfin il m'atteignit, toute ma chair fut déchirée et j'ouvris les yeux...

La sensation qui d'abord me frappa, lorsque j'eus senti le déchirement de la douleur, ce fut celle d'une petite clarté. Dans ce lieu encore inconnu où je revenais à la vie, on y voyait. Clarté basse, traînante. Clarté jaunâtre qui me rappelait des images mal définies, mais non point dans le sens de la réminiscence, car sous le vague de ces silhouettes, un corps réel se faisait pressentir. Je me souvenais simplement de ce que j'avais sous les yeux et que seuls percevaient ces yeux encore vides de pensée. Si déjà ils en retrouvaient quelque forme plus précise, c'était, presque mentalement, sur les confins de ma mémoire... Ainsi je me rappelais bien qu'il y avait une bougie ; et la bougie en effet était là. Elle avait baissé. Il n'en restait qu'un bout de cire, presque liquéfié par la chaleur et qui achevait de fondre. La mèche se recroquevillait. On pouvait prévoir qu'elle allait s'éteindre. Elle éclairait pourtant, et sa flamme se reflétait sur le plancher qui me parut d'une étrange nature : il remuait. On y voyait onduler le reflet de la flamme et un bouquet de fleurs blanches et molles. Que la lueur de la bougie épandît un reflet tremblant sur le plancher, ne m'étonna pas ; mais ces fleurs détachées du sol, sur une surface luisante et noire qui les balançait, m'emplissaient d'une méfiance telle que peu à peu mon esprit s'éclaira : je compris que ces fleurs flottaient ; sur le plancher il y avait de l'eau. Mes jambes y baignaient à peu près jusqu'aux genoux. Je fis un effort pour me relever. La douleur fut si vive à mon épaule que je retombai sur le genou droit. Avec plus de précaution j'essayai encore. Je réussis enfin à me dresser et à me tenir debout. Comme le plancher inclinait fortement du côté des hublots, je m'appuyai à la paroi. Par là l'eau était déjà haute. Elle devait arriver à mi-cuisse et il me sembla qu'elle montait. C'était une eau brune, gluante, qui sentait la vase. Elle arrivait par la coursive, en glissant sous la porte. Comme elle allait atteindre la bougie, je plaçai celle-ci sur une étagère. Chaque mouvement me faisait souffrir, mais je voulais y voir. Il n'y avait plus guère de bougie, à peine quelques minutes de lumière, et l'eau montait visiblement. Il ne restait de sec qu'un bout de plancher devant le placard.

Je m'y réfugiai. Maintenant un peu de pensée remuait dans ma pauvre tête encore vacante, et petit à petit je comprenais que nous coulions. Car ce fait ne s'imposa pas dès que je vis l'eau. Je revenais de loin, je souffrais, je voyais sans comprendre encore. Ce qui me mit sur le chemin, ce fut cette inclinaison grandissante du plancher. L'eau touchait déjà le bas des hublots et la pente était devenue si raide que je me cramponnais pour ne pas glisser de ce côté-là. Le châssis de bois soulevé par l'eau flottait dans ce coin de l'infirmerie et la poussée d'un courant invisible l'éloignait insensiblement vers la muraille de la coque. La bougie maintenant touchait à sa fin. En pataugeant j'allai jusqu'à la porte. Je la secouai. Elle était fermée solidement. J'appuyai, je tirai. Efforts horriblement cruels : mon épaule saignait, me semblait-il. J'avais de l'eau jusqu'à la hanche ; j'étais glacé, transi. La bougie brasilla. Elle s'éteignit brusquement et tout fut noir. Il y eut une odeur de fumée et de suif ; et comme je cherchais à tâtons la paroi, ma main rencontra l'eau. Alors la frayeur me saisit et je poussai un cri désespéré, mais sans force. J'avais peur de m'entendre. Cette absurde peur me serrait la gorge et il n'en sortait qu'une voix étouffée. Dans l'obscurité humide elle s'amortit, l'appel expira. Je voulus reculer mais je glissai maladroitement. L'eau rejaillit et je perdis pied. Un remous ramena vers moi un objet lourd. Je le saisis : le lit funèbre!... D'horreur ma chair se hérissa. Des pas résonnaient sur ma tête et je voulus crier, mais l'eau m'emplit la bouche et je m'évanouis...

***

C'est peu à peu que j'ai appris...

Généralement, mes convalescences sont lentes et tout à fait douces. Elles ressemblent à ces réveils calmes, le soir, après un assoupissement et un long repos. La fatigue du corps n'y est qu'une lassitude apaisante et sensible au moindre plaisir, à la plus légère vapeur d'herbe médicinale. Ce qui me reste de douleur n'est plus malaise, mais indice de vie. J'évite de bouger. D'un rien je tiens encore à cette nuit béante où ma conscience a fondu pendant les jours de maladie, ces jours qui ont passé sur moi sans même m'effleurer de la frange futile de leurs heures, qui ne gravitent qu'autour de pensées...

Mais c'est toujours le soir que je m'éveille, une heure avant la nuit. Il n'y a pas de moment où le corps accueille plus paisiblement l'air et la lumière. Car à cet accueil, le premier au sortir de l'abîme, il faut des figures de paix qui rassurent l'être encore hésitant. Si c'est parfum de plante, odeur de sel marin qui passe dans l'air, il est bon qu'il chemine avec prudence à travers les sens encore fragiles, avant d'arriver jusqu'au cœur. Pour ce qui est de la lumière, tout d'abord on ne la voit pas, car les yeux très longtemps restent fermés ; mais on l'entend. Elle est précédée par des sons ; et quant à moi il suffit que je les perçoive pour entrer en convalescence. Ils annoncent déjà la guérison prochaine ;

mais ce n'est pas le soir, quand je reviens à moi, qu'ils me donnent ce signe. C'est plus tard, le matin. Le soir, je n'ouvre pas les yeux ; je jouis seulement de retrouver mon être ; le soir, je respire, j'écoute mon cœur.

... J'aime mon cœur. Or je ne connais pas de temps qui soit plus propice à l'écoute de notre cœur que les premiers jours de la convalescence. Ils apaisent toute chose et il s'y fait un singulier silence qui permet d'entendre l'être mystérieux qui nous habite...

Pendant les quinze jours où j'ai repris l'usage de ce souffle, j'ai très bien entendu mon cœur. Il battait déjà raisonnablement. C'était le cœur le plus calme du monde, un cœur sensé. Rien du cœur machinal, mais tout d'un cœur intelligent, sensible autant aux faiblesses de l'âme qu'aux insuffisances du corps, et qui poussait en rameaux frais l'arbre du sang jusqu'aux pointes de l'être avec une fraternelle bienveillance.

Ainsi je revenais doucement à la vie et je sentais bien que nous nous aimions, mon cœur et moi.

D'ailleurs ne nous semble-t-il pas que tout nous aime pendant les jours de la convalescence. Si, vers le soir, quand je ressortis de ma nuit, ceux qui veillaient sur moi ne me furent que des fantômes (car on avait atténué les lampes), ces fantômes, penchés ou évoluant à travers la chambre, me parurent aussi bienveillants que mon cœur et j'en admirais la puissance amicale qui me protégeait en silence, sans doute par ces gestes lents où je suivais des yeux le dessein de leurs incompréhensibles sortilèges.

C'est à cette amitié que j'ai dû de ne point m'égarer en délires ni même de rêver tout simplement, quand j'eus repris assez de conscience pour le faire. Après mon éveil, je passai une bonne nuit. Elle me reposa bien. Il me fallut encore un jour pour me retrouver et pour me comprendre. Ce que je vis d'abord me parut clair. Il y avait de la lumière, et c'était une matinée où il faisait beau. On devait toucher à novembre. Cependant il est en novembre de beaux jours, et celui-là en était un. Par la fenêtre m'arrivait de l'air qui sentait l'algue et le roc mouillé. Le lit blanc, où je reposais, tournait justement vers cette fenêtre et, malgré les rideaux de mousseline, on voyait la mer, la côte bleuâtre, un groupe d'îles. Le vent devait souffler du Sud, nous venir de l'Afrique, si bien qu'il faisait chaud, et il me semblait que cet air, par moments, sentait le citron et l'orange. Un voilier, sans doute un trois-mâts, suspendu immobile dans l'espace, donnait à l'étendue des eaux la plus simple pensée, celle du matin qui se lève en vue du rivage. Et c'est une pensée d'amitié pour la terre. Tout me réconciliait avec elle et j'attendais avec confiance l'entrée, dans cette chambre si bien protégée, de la première créature humaine.

Elle vint. Mais j'en fus surpris, car ce n'était qu'une petite fille. Les yeux mi-clos, je l'observais. Elle avait une couette rousse, le nez drôle, un peu retroussé, les yeux gris, et elle portait un bouquet, un tout petit bouquet d'épine-vinette. Elle me regarda pour voir si je dormais réel-

lement. J'en avais l'air. Alors elle chercha un verre, y versa de l'eau fraîche et posa l'épine-vinette à mon chevet. Puis, d'un air important, sur la pointe des pieds, un doigt en signe de silence sur la bouche, elle regagna la porte, et se faufila dans l'ouverture.

Je ne la vis plus, mais j'étais heureux. Je venais de comprendre... Je me trouvais chez les Jumerand.

***

Jumerand, qui est à son aise, habite une maison spacieuse, un peu en retrait de la mer, à une bonne heure de la ville. Il circule en voiture entre son laboratoire, qu'il aime, et sa maison, qu'il aime aussi. D'ailleurs il aime tout ; c'est une âme blanche.

Sa maison lui ressemble : claire, bien aérée, meublée simplement, avec un assez beau jardin planté d'arbres de nos pays : des chênes-verts, des pins d'Alep et quelques platanes. Les fleurs y poussent bien ; il y a une serre et une charmille ; et on voit la mer. Rien n'est plus calme que cette maison. On y guérit avec le plus grand naturel et on y connaît la douceur de la convalescence le plus tranquillement du monde. Car tant les choses que les gens y respirent la paix, cette paix des vies simples si nécessaire à la santé du corps, au rétablissement de l'âme.

C'est là qu'on m'a soigné, que j'ai guéri, que j'ai été convalescent.

Après l'apparition de la petite fille une bonne journée a passé sans que j'aie pu voir d'autres êtres qu'une femme inconnue, — probablement une infirmière — et un monsieur d'âge à lunettes d'or qui sentait le tabac blond. Il parlait d'un ton calme et avec assurance. Ce qu'il a dit m'a rassuré. Vers le soir j'ai pu reconnaître Gilberte Jumerand ; elle m'a tâté le pouls ; j'ai feint de dormir. Alors elle a dit, à quelqu'un que je ne voyais pas : « Soixante-sept, et hier il n'a pas eu de cauchemars. C'est l'essentiel ».

Puis elle est sortie. Je me suis endormi de bonne heure, et, pas plus que la veille, je n'ai rêvé.

Vers minuit on m'a visité discrètement. Mon épaule me faisait un peu souffrir. Mais, le lendemain matin, j'allais mieux.

Jumerand est venu à onze heures. Il s'est assis à mon chevet, et nous nous sommes regardés avec prudence. J'ai parlé le premier.

Je lui ai dit :

— Combien de jours, André, que je suis là ?

Il m'a répondu :

— Quinze, exactement. Nous sommes le 9.

J'ai dit alors :

— J'aurais cru davantage. Un mois, au moins.

C'est en faisant cette réponse que je me suis tout à coup rendu compte

que je ne savais pas pourquoi je me trouvais, couché et encore malade, dans la maison de Jumerand.

Il m'a répondu :

— Non, c'est quinze, quinze jours pleins. Je vous ai ramené le 26.

J'ai pensé : ramené? ramené d'où? Mais je n'ai rien demandé à Jumerand; j'ai attendu.

La mer était tranquille; on la voyait en pleine fenêtre, et, au large, un fil de fumée tendu vers l'Ouest annonçait la présence d'un navire et la direction du vent. Il n'y avait que ce fil brun sur toute la mer.

— C'est l' « Everest », me dit Jumerand tout à coup.

Je tressaillis.

Lui aussi, l'avait vu. Il ajouta :

— Il est parti ce matin, à huit heures. Le voilà déjà loin.

Il s'est tû un moment, puis a repris :

— Dans trois semaines, il sera aux Indes. C'est le long-courrier. Il va jusqu'en Chine... un beau voyage...

J'ai fermé les yeux. Quelque chose de sombre s'est levé en moi et j'ai entendu remuer comme un être obscur dans ma tête, remuer avec peine et avec lenteur, ainsi que l'on remue à la fin du sommeil quand on a trop dormi.

Dans l'esprit il me restait encore des masses trop pesantes d'ombre que je n'arrivais pas à déplacer. Je sentais bien que la plus lourde c'était celle, encore immobile, de ma mémoire. Je me rendais compte que j'avais oublié, oublié à tel point que, le sachant, aucun signe ne me venait pourtant de cet oubli enveloppé lui-même sous un voile; et, pour bizarre que cela paraisse, quand j'essayais de situer ce trou noir, je n'arrivais à le placer ni dans le temps ni dans l'espace; je ne savais ni où ni quand j'avais vécu ces événements disparus de ma mémoire. J'avais perdu, en quelque sorte, le sens du passé...

***

René Hautard ne tarda pas à apparaître et non pas en médecin, en ami. Du moins je pouvais le croire.

Il parla de pêche au palangre, où il excelle, et il se plaignit du poisson qui se faisait rare.

— Trop de pêcheurs, dit Jumerand. Il faudrait pêcher au large.

— Je n'aime pas le large, répondit René Hautard; on ne s'y reconnaît plus. Il me faut la calanque et les pensées précises. On mouille où l'on connaît les fonds, la qualité de l'eau, le roc. Au large, voyons, on ne pêche pas. On voyage...

Il s'arrêta pour réfléchir et ajouta, ironiquement, mais d'une voix douce :

— Et alors on pêche en rêve...

Il sourit. Je connaissais bien ce malicieux sourire. Fermant les yeux, il murmura presque pour lui seul, mais distinctement tout de même :

— C'est la grande pêche, la pêche des monstres... Mais il faut aimer ça...

Il se retourna vers mon lit et me jeta un rapide coup d'œil ; je le saisis ; il s'en aperçut et très vivement regarda ailleurs. Comme tout le monde se taisait, je dis — pour dire quelque chose, sans doute :

— Au fond tout le monde aime ça, René, mais on ne le sait pas, ou bien on a peur...

Je m'aperçus aussitôt que ces paroles tombaient mal, car tout le monde fut plongé dans le silence, ce silence particulier qui manifeste, avec une extraordinaire évidence, la gêne, l'embarras. Pas un regard. Tous les yeux contemplaient distraitement le vide. Il devait y avoir dans ces paroles, énoncées machinalement pour nourrir la conversation, des mots dangereux, une allusion cachée. Du moins paraissaient-ils le croire, tant ils avaient l'air graves, soucieux. Ils s'en tirèrent assez maladroitement :

J'entendis Jumerand qui disait à Hautard :

— Le baromètre monte encore. Ça n'est pas de jeu.

Comme tout le monde approuva cette intéressante remarque, je fus confirmé dans l'idée qu'elle n'était qu'une modeste diversion. Mais elle permit de lever la séance. Hautard, qui sortait le dernier, se retourna soudain et me dit :

— A propos, vos yeux? Je n'ai pas vu vos yeux...

Et il revint. On nous laissa seuls. Il avait sa trousse et il m'examina avec cette précision qu'il apporte en toute affaire. L'examen fut long et silencieux.

— Une belle rétine, conclut-il. C'est tout ce qu'il y a de sain, de net.

Il replaça méthodiquement ses petits miroirs et sa lampe de cyclope dans la trousse de cuir. Il avait l'air assez pensif pour me donner le sentiment qu'il hésitait à me dire quelque chose. J'eus le soupçon qu'il n'était revenu que pour cela. S'il hésitait, la chose devait être d'importance. Elle l'était, mais d'abord je ne le compris pas tout à fait bien. Il me dit simplement :

— Labartelade vous envoie ses amitiés. Il viendra demain...

***

Labartelade ne vint que vers le soir. Je l'attendis avec une certaine impatience. Il arriva, flanqué de Hautard et de Jumerand, vers cinq heures, et il portait, bien enveloppée dans du papier fin, une bouteille de vin vieux, du Tavel. Il sait que je l'aime. J'en fus tout ému. Il posa sa bouteille sur la cheminée, et s'assit, en tournant le dos à la mer. Ainsi je voyais mal son visage, placé à contre-jour. Son entrée, ses gestes, sa

façon de s'asseoir me parurent un peu trop lents ; il y avait en lui une sorte de solennité. Quoique de caractère calme, d'habitude il était beaucoup plus vif. Sans doute aussi était-il gêné. Il parla peu. S'adressant à Hautard il lui dit seulement :

— Alors, il est guéri, en somme?

— Dans huit jours, répondit Hautard, nous le relâcherons.

Il fit :

— Ah! bon! huit jours. Bon! Ça ira. Je le dirai à Drot.

J'avais oublié Drot.

Je répondis avec vivacité :

— Mais Drot pourrait venir me voir. Tout le monde est venu.

Brusquement un choc m'arrêta : un coup au cœur. Et un voile noir descendit devant mes yeux. J'entendis Hautard qui disait :

— Pourquoi pas, après tout? un peu plus tôt, un peu plus tard!... D'ailleurs nous sommes là.

Je devais être très pâle, car il se leva et me prit la main.

— Peut-être plus tard, tout de même, ajouta-t-il.

J'y voyais à travers le voile noir. Il y avait là toute ma mémoire abolie. On en distinguait mal les contours confus, et le voile qui ondulait lentement sur mes yeux m'empêchait de bien reconnaître les figures qui évoluaient mystérieusement dans ce monde mental évoqué de l'oubli. De ces figures la plus grande s'approcha, un moment, du voile et j'eus le sentiment qu'elle essayait, en vain, elle aussi, de me voir. Elle était sombre à faire peur et je dus, pour la repousser, lever les mains, car je sentis qu'on ramenait très doucement mes bras sur la couverture. Ce secours m'apaisa. Je pensai :

— Et Alleluia? Il n'est pas venu...

Je dus penser à haute voix, car il tomba un tel silence dans la chambre que d'émotion je rouvris les yeux. Tous restaient immobiles sur leurs chaises.

— Il est mort, dit tout simplement Labartelade.

Il regarda Jumerand et Hautard, puis haussa les épaules.

Je les regardai à mon tour ; j'étais parfaitement calme.

Gilberte Jumerand entra et alluma la lampe, car la nuit tombait...

***

Ma convalescence avançait rapidement et je descendis au jardin, trois jours après la visite de Hautard. Comme celui-ci me l'avait prédit, à mesure que je reprenais des forces, ma curiosité devenait plus vive et j'osais m'attarder, quand j'étais seul, sur le souvenir, maintenant plus net, de cette nuit qui avait failli m'être fatale. J'appris par Jumerand que Labartelade et Travellini m'avaient tiré d'affaire : je m'en doutais bien.

— Il y a cependant quelque chose d'étrange, fis-je noter à Jumerand, c'est le temps qu'ils ont mis à reparaître. Où sont-ils allés ? et comment n'ont-ils pas rencontré Alleluia ?

Jumerand n'en savait pas plus long que moi à ce sujet. Labartelade et Travellini avaient déjà de l'eau jusqu'à la taille quand ils étaient entrés par la coursive dans l'infirmerie. Le vieux avait ouvert les vannes dans la chambre des machines. Il s'y était barricadé en compagnie de son matelot. Pas moyen d'enfoncer la porte... Quand ils ont vu arriver l'eau, Labartelade et Travellini ont pensé à moi et ils se sont mis à ma recherche. Il paraît que je gémissais... Il était temps...

— Le bateau est coulé jusqu'au pont-promenade, m'apprit Jumerand, et il penche... Je suis allé le voir. Travellini y a attrapé un bon rhume ; l'eau était froide. Mais, vous le connaissez, ça ne l'a pas empêché de retourner au port le lendemain...

Je pensais :

— Et Alleluia ?

Jumerand coupa court.

— Songez donc à ceci, Méjean, onze mètres de fond dans le bassin, six mètres sous la quille... C'est presque un naufrage...

On avait enquêté et conclu au mauvais état de la coque, ou des vannes : le navire était vieux !... On allait tout de même le renflouer, pour le démolir ; et puis, il encombrait le bassin aux ferrailles.

— Il a l'air de souffrir, dit Jumerand.

Cette phrase me bouleversa. Mais je crois bien que je n'en fis rien voir, car Jumerand continua :

— Un beau navire, de son temps. On en parlait.

— Et qu'en disait-on ?

— Qu'il aimait la mer.

Ces quatre mots, qu'il avait prononcés d'un ton discrètement admiratif, rendirent tout à coup Jumerand rêveur.

— Et vous, lui dis-je, Jumerand, vous l'aimeriez ?

Il haussa les épaules, mais ne répondit pas. La conversation n'alla pas plus loin. Pourtant avant de me quitter, il m'apprit le nom de ce vieux bateau, qui avait connu et aimé la mer. Je sus que c'était l'*Altaïr* des Messageries Maritimes.

***

On me rendit la liberté huit jours plus tard ; j'allais tout à fait bien. On avait enterré Alleluia la veille. Je ne le sus qu'une semaine après. On entrait en décembre. J'étais retourné chez moi sans plaisir, et, malgré tous les soins dont, même séparé des Jumerand, ils m'entouraient encore, je me sentais seul et découragé. Il faisait assez beau. En somme on allait à l'hiver par un temps doux ; mais je n'en jouissais pas ; moralement du moins, je me portais plus mal que pendant ma convalescence.

Mon travail languissait. Je ne pouvais plus rester à ma table. Mon appartement m'était étranger ; j'étouffais dedans. Souvent je sortais pour le fuir et dehors j'errais sans but. Par Drot j'avais appris comment on avait retrouvé Alleluia dans la chambre des machines. Lui, et le matelot. Étrange affaire : on avait étouffé... Il y avait un testament. Labartelade et Drot, exécuteurs testamentaires...

J'écoutais sans rien dire. Peut-être existait-il quelque arrière-pensée dans ce que me racontait Drot, un peu chaque jour, par bribes, d'un drôle d'air. Il savait quelque chose, mais moi aussi, et qu'il ne savait pas, qu'il voulait savoir probablement. Il me regardait quelquefois à la dérobée. C'était un homme mince, au visage maigre, aux yeux gris. Il portait, sur un nez très long, mais posées bien exactement à la racine, des lunettes d'or. Minutieux, un peu tatillon, mais discret et assez serviable, il ne disait rien qui ne fût pensé, et il le faisait avec une délicate précision, dont il se délectait. Mais il se délectait modestement. Il racontait bien ; sa mémoire était très peuplée ; et sa connaissance des hommes très sûre, plus sûre qu'on n'eût pu l'attendre d'une intelligence si désabusée. Mais il avait du cœur. Peu ou prou, je ne sais ; cependant, qu'il en eût, je n'en doutais pas ; et en amitié il était fidèle, mais il le laissait voir difficilement. Il avait navigué avec Alleluia, et le connaissait très bien. Il était quelque peu son confident et même, pour ses intérêts, quoiqu'ils fussent modestes, son conseil. Maintenant, le dépositaire de tout ce qu'avait pu laisser le vieux marin ; et si c'était peu — ce que je pensais — du moins, pour Drot, y avait-il sans doute en ce dépôt des vœux à accomplir, des volontés, peut-être étranges, à communiquer à quelques vivants, ou simplement à méditer avec indulgence.

— On n'a pas trouvé d'héritiers, pour le moment, me dit-il, un jour. Ce qui fait que je gère...

Il plaisantait, et un peu tristement, car c'était là son humeur.

— Gérer, ajouta-t-il, c'est avoir la clef de l'appartement et aérer deux fois par semaine. Je n'y manque point.

Il m'avoua qu'il n'y allait pas du tout à contre-cœur.

— Évidemment c'est un peu douloureux, mais l'appartement est très calme, isolé, on s'y trouve bien. J'y vais l'après-midi, souvent tôt, et j'y reste quelquefois assez tard, ce qui fait que j'allume la lampe. Rue Paradis, au bout...

Je l'écoutais. Sa voix précise posait les mots, l'un après l'autre, exactement sur ce qu'il voulait dire ; mais ce qu'il ne voulait pas dire — pour mieux le suggérer peut-être — n'en était pas moins sensible. Et je le devinais... A la fin il parla. Il parla un soir qu'il était chez moi, quelque temps avant la Noël.

— Vous devriez bien, un jour, m'accompagner... Je sais, je sais... mais que voulez-vous ? Et puis là-bas, vous comprendrez sans doute...

Il fit un signe vague, de la main, un signe d'indulgence, comme pour désigner un témoin invisible, du côté de ma table de travail.

Et je promis... Il parut satisfait. Mis en confiance, sans doute par mon acceptation, il me regarda et murmura entre ses dents :

— C'est bien curieux quand même... Et pourtant vous ne lui ressemblez pas, physiquement du moins...

Il s'arrêta, cligna des yeux.

— Comme ceci, peut-être...

Je demandai :

— Que voulez-vous dire?

Il avait l'air tout à fait intrigué.

— ... Et c'est quand je ferme les yeux complètement que j'ai l'impression qu'il est là. Il y a quelque chose...

Impatienté, je répétai :

— Mais quoi?

Il s'excusa avec vivacité :

— Oh! une ressemblance! une ressemblance bizarre. Vous me rappelez quelqu'un. Et vous n'avez pas avec lui un seul trait commun, un seul; mais l'air, et, plus que l'air encore, un je ne sais quoi, la présence... Peut-être bien... oui, la présence... le même sentiment... c'est cela... Rien de net, mais une façon d'être là que je n'ai connue à personne... Comment dire?... D'y être un peu à côté de soi-même, dédoublé...

— Mais de qui parlez-vous, à la fin, Drot?

— D'un homme, rien de plus. Connu là-bas... Là-bas, on en connaît, des hommes!... Il avait ce don, ou peut-être même cette nature. Un homme qui partait toujours, je veux dire qui se quittait... Vous m'avez compris, je suppose?... Et on le saisissait fatalement, au moment où il essayait d'abandonner ce qu'on pourrait, faute de mieux, appeler son âme.

Drot commençait à m'irriter avec ses bizarres propos. Je lui demandai un peu sèchement :

— Et qu'est-il devenu, ce personnage?

Il tapota nerveusement la table.

— Il a dû en mourir, je crois... De ça, ou peut-être d'autre chose... Car il y a toujours autre chose... Mais plutôt de ça. On en meurt. Notre âme ne pardonne pas, Méjean. Voyez ce pauvre Alleluia. S'évader, c'est facile à dire... On est bien enfermé, vous pouvez m'en croire...

Il réfléchit.

— Je me souviens parfaitement de lui, je le vois encore. Il s'appelait Bernard... pas très grand, mais bien pris, robuste... Bernard de Lutrey... un nom qu'on retient... Pauvre Alleluia!... Mais venez avec moi, rue Paradis... Venez, par exemple, demain... Je vous prendrai ici, en passant, et on ira à pied, s'il fait encore beau, ce que j'espère... Le baromètre monte...

***

Il partit. Je restai seul. Il en avait assez dit pour me troubler. Je passai une nuit désagréable, à réfléchir. Mais, la nuit, on réfléchit mal : on voit tout et ce qu'on voit se dérobe vite pour se perdre fatalement dans la confusion de l'esprit en proie au désordre. Un fait pourtant me parut certain : c'est que Drot, la prudence même, n'avait pas rappelé sans intention ces souvenirs dont il savait bien que l'évocation me troublerait. La preuve m'en venait de ce qu'il me pressait de l'accompagner chez Alleluia. Il avait un dessein, qui n'était pas forcément amical; mais, curiosité mise à part — et je l'excluais — peut-être lui étais-je indispensable pour éclairer quelque secret dont Alleluia l'avait fait le dépositaire et qu'il n'arrivait pas à bien éclaircir. Par caractère, je n'aime pas trop ce genre de pensées, ces manœuvres un peu sournoises... Tout ce qui est incertain ou fuyant m'inquiète et même appelle à mon esprit comme une odeur d'abomination, qui hérisse mon âme rétive au sacrilège. Et il y a sacrilège à se risquer au fond de ces régions de l'être où rôdent mollement les sensations vagues, les sentiments louches et mal définis, les pensées douteuses...

Le rendez-vous du lendemain fut renvoyé au samedi suivant. J'en profitai pour travailler un peu, mais sans grand courage. J'attendais Drot. Il vint, cette fois, vers quatre heures de l'après-midi. C'était une bonne journée; il faisait soleil. Nous remontâmes la rue Paradis en devisant. Elle est très longue. Alleluia habitait tout à fait au bout, entre la rue Fargés et le boulevard Périer, dans un vieil immeuble fort bien tenu. L'appartement était perché, sous les toits, au cinquième étage. Pas mansardé, mais assez bas de plafond. La porte cirée avec soin; les cuivres brillants. Comme il arrive généralement dans ces vieilles maisons, elle avait un judas. Sur le seuil un beau paillasson. Alleluia, très grand, devait toucher le linteau de la tête. A l'intérieur, sur un long couloir transversal, s'ouvraient trois portes. Drot me fit visiter l'appartement. Une petite cuisine, à gauche. D'une merveilleuse propreté : toute peinte, ripolinée; le fourneau à gaz en émail, des placards rangés; sur chaque porte et sur chaque tiroir, une étiquette. Bien au fond du couloir un débarras, mais où malles, valises, sacs de cuir, vêtements, souliers et cantines étaient disposés méthodiquement en vue d'un usage commode. La pièce du milieu, celle où vivait Alleluia, la plus grande, donnait par deux fenêtres sur les toits des maisons environnantes. Un balcon étroit permettait, quand il faisait chaud, d'aller prendre l'air. Plantés dans des caisses de zinc, deux rosiers chétifs portaient encore leurs étiquettes de bois jaune. La chambre avait un air d'intimité qui me toucha tout de suite. Contre les vitres pendaient des rideaux de mousseline blanche. Ils étaient remplis de lumière. Il y avait quelques vieux meubles; un grand secrétaire, le lit. Un lit étroit, et, lui aussi,

vieux d'un bon siècle : on y avait sculpté, au chevet et au pied, deux volutes en col de cygne, dans un noyer dur. Une couverture de laine brune, étendue sans un pli et bordée avec soin, le couvrait tout entier. Contre le mur, accroché à trois clous et étalé très largement, un grand chapelet d'ambre entourait une minuscule miniature que surmontait une branche de buis. Par-dessous, s'ouvrait, en coquille, un bénitier de porcelaine blanche fleuri d'or. La croix massive du chapelet d'ambre descendait jusqu'à la coquille, où pendait un petit cœur d'argent.

Drot, qui avait ouvert le secrétaire, s'était assis devant la tablette et il me tournait le dos. J'étais debout. Il examinait des papiers tirés d'une enveloppe bleue. Et il disait :

— Vous le voyez, Méjean, comme elle est simple, calme, sensée cette pièce. C'est l'habitation d'un vieil homme tout à fait raisonnable, d'un vieil homme qui certes a ses manies et qui y tient, mais qui se contente de peu : quelques idées pratiques, trois ou quatre sentiments forts, bien faits pour lui, largement éprouvés par l'usage et des souvenirs classés méthodiquement. Car ils le sont, si j'en crois le « Journal de bord », les paquets de lettres datés, les reliques modestes posées dans des boîtes, où l'année, le nom, l'origine sont inscrits avec une extraordinaire souci de l'exactitude... C'est le scrupule même. Tenez, voilà un dossier sur l'*Altaïr*... Regardez... Quel ordre!...

Je tressaillis.

Il me passa cette enveloppe bleue :

— Ouvrez, voyez de près... chaque feuillet a son numéro, ou un signe ; même les photographies.

Des photographies, il y en avait trois : celle de l'*Altaïr* d'abord, bien reconnaissable. Ensuite, Alleluia en uniforme : un Alleluia jeune, au regard planté avec conviction dans l'objectif, mais malgré tout si clair, si enfantin ; et un air d'intrépidité naturelle qui attendrissait. La troisième était celle d'une jeune fille, ou d'une jeune femme.

— Vous avez là les éléments du drame, me dit d'une voix sourde Drot. Tous, sauf un.

Il tenait les yeux baissés, mais j'aurais juré qu'il pensait à moi...

— La fille d'abord...

Il leva les yeux et me regarda :

— Oui, sa fille. Il avait une fille... Morte en mer...

Je me taisais. La moindre parole eût rompu les confidences.

— ... Née là-bas, élevée là-bas, à Haïphong... La mère, je ne sais ; morte, je crois... Je ne l'ai pas connue. La fille, si.

Comme je me taisais toujours, il me demanda avec brusquerie :

— Vous savez son nom, n'est-ce pas ?

Je fis signe que je le savais.

Il murmura :

— Je m'en doutais bien.

Il retomba dans le silence. Sa figure sèche était pathétiquement convulsée ; mais il lui imposa un peu de calme. Et il se remit à parler, d'une voix blanche, monotone :

— Drame banal : amour, abandon, et refuge en Dieu. Cela s'est déjà vu. Le reste aussi : le désespoir, la maladie, une maladie de langueur naturellement. Trop malade pour Dieu. L'Église est raisonnable... Des vœux qu'elle avait désirés, il ne lui est resté que son nom pour le Ciel... C'était tout de même quelque chose...

Il paraissait accablé de tristesse, mais à travers cet abandon, transpirait l'ombre d'une hantise encore inexprimée.

J'attendais, j'écoutais.

— Il la ramenait en Europe, dans un climat plus sain... L'espérance a la vie dure...

Il réfléchit :

— Le désespoir aussi. Plus ou moins, qui le sait ?...

Maintenant, on eût dit qu'il psalmodiait une litanie, très doucement :

— Descendue à la mer, à cinquante milles, plein Sud, du groupe des Maldives, au soleil couchant... C'est moi qui ai dit les prières... Lui, n'a pas pu.

Il secoua la tête avec indulgence et bougonna :

— Un sentimental, un sentimental... Il y avait d'ailleurs de quoi faire rêver : quatre mille mètres de fond, au moins, l'abîme...

Sa voix se perdait dans ce rêve à travers lequel revenait sans doute le souvenir de cette mer lointaine où on avait enseveli Marie-Joséphа de Jésus...

Dans la chambre d'Alleluia il faisait déjà sombre. Il était à peu près six heures. Un peu de jour traînait sur les vieilles tuiles des toits, d'où montaient quelques fumées dans un air très calme. Le ciel était pur. On voyait arriver la nuit, du côté de Saint-Loup, par-dessus la chaîne bleuâtre de Saint-Cyr.

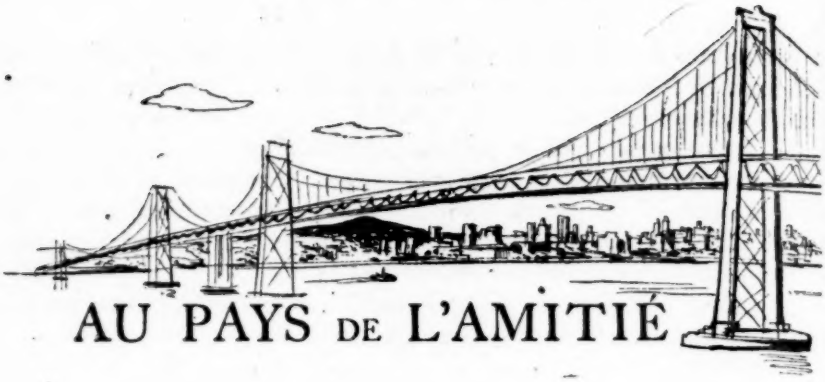
Je dis à Drot :

— Et l'homme ?

Il rangeait les papiers dans l'enveloppe. Il me répondit :

— Il vous ressemblait.

HENRI BOSCO



AU PAYS DE L'AMITIÉ

Pour une Française qui vient de quitter, il y a dix-neuf heures, son appartement de Paris, l'arrivée sur la terre américaine prodigue les surprises. Tout l'étonne! La lumière, d'abord. Cette lumière transparente, pure et comme pailletée d'or. Cet air vif, pétillant comme du champagne, qui, tour à tour, vous stimule ou vous brise ; ces brusques changements de température qui font que vous vous assoupissez aux chants printaniers d'un mocking-bird pour vous réveiller au matin sous un paysage de neige. La France, elle, attend le rythme lent des saisons, sans rupture et sans heurts.

Il y a pour nous dans ce mouvement perpétuel, ce rythme rapide, cette intensité de vie quelque chose de grisant. « Qu'est-ce qui vous frappe le plus en arrivant à New-York? » m'a demandé un driver. « La jeunesse physique de votre pays », lui ai-je répondu. « Ah! il est vrai, m'a-t-il dit, que nous ne prenons pas le temps de vieillir. »

Pour nous, Européens, l'Amérique paraît vivre à une cadence frénétique. Elle brûle la vie. Spectacles des rues de New-York? Des gens vont et viennent, affairés. Une file d'autos ininterrompue s'arrête aux lumières rouges avec le même automatisme qu'un régiment en marche. Des cafeterias, des drug-stores regorgent de nourriture pour tout un peuple qui consacre, à peine, dix minutes à son déjeuner. « Je quitte l'Amérique, me dit mon coiffeur français. — Pourquoi? Vous gagnez bien votre vie? — Oh! oui. — Le pays est splendide ; les gens sont charmants. — Oh! pour cela oui. Mais, voyez-vous, j'aime « déguster » et non me nourrir. Ici, je ne peux pas me reposer en mangeant, comme on fait en France. Je ne retrouve jamais les mêmes amis pour parler. On mange à toutes les heures et si rapidement! »

J'aperçois de la chambre de mon hôtel, dans un immeuble voisin, un jeune homme tout nu, coiffé d'un chapeau mou. Il paraît si pressé que l'on se demande s'il va prendre le temps de se vêtir! Ma baignoire déborde en deux minutes ; à peine le temps d'éviter une inondation! Un ascenseur me projette en soixante-cinq secondes à un trente-septième étage. En France, j'ai lu l'essentiel d'un journal avant d'atteindre le cinquième.

Ici tout est mouvement! Tout est jeunesse! Et tout, d'ailleurs, se tourne vers l'enfant. Il est l'avenir et les regards se posent sur lui avec joie. Il arrêterait un train au gré de sa fantaisie. Il peut voyager, seul, avec un grand écriteau sur le cœur. Parcourir son monde (car c'est véritablement « son monde ») avec désinvolture, le sourire aux lèvres et 5 cents dans sa poche ; toutes les portes lui seront ouvertes. « Où vas-tu ainsi, ai-je dit à un petit Américain de neuf ans, rose et frais. — A Stratford, 80 milles. Je vais pour le week-end, chez ma girl-friend. »

***

Le dynamisme américain engendre une grande mobilité de goûts. On se lasse vite des choses ici. D'un vêtement, d'une maison, d'un métier. Tout paraît devoir être changé, modifié, déplacé. Aux devantures des magasins, les mannequins de bois eux-mêmes se meuvent en tous sens. Rien n'est statique. « Regardez bien nos sky-scrapers, me dit, en souriant, un piéton, car, après tout, vous retrouverez peut-être autre chose la prochaine fois! Avec la bombe atomique, on ne sait jamais! Il va falloir peut-être trouver un nouveau mode d'architecture. » Et j'apprends, en effet, que le grand architecte américain Frank Lloyd Wright est précisément à la recherche d'un nouvel urbanisme. Rien ne doit durer : « Vous avez bien fait de venir me voir aujourd'hui, me dit une amie, car demain mes meubles partent (ils sont tous loués) et il faudra les remplacer. » Je songe, malgré moi, aux vieux bahuts de famille qui, dans nos provinces, ont patiemment, depuis des siècles, creusé, dans les parquets, la marque de leurs pieds.

Tout dans ce pays est jeunesse et mouvement. J'allais m'en rendre compte pendant les quatre-vingts jours où j'ai visité une grande partie de cet immense continent. « Voici votre itinéraire, m'explique l'agent de mes conférences. Vous ferez environ 40 conférences, suivies d'enregistrements de disques, etc... Votre circuit vous mènera à travers la Pensylvanie, la Floride, l'Alabama, le Tennessee, la Louisiane, le Texas, l'Arizona, la Californie, l'Etat de Washington, l'Ohio, l'Indiana, le Kentucky. Vous ferez tout ce parcours en avion. Quelquefois avec quatre heures d'avion par jour, d'autres fois douze heures. Il vous faudra plus de temps pour aller de San-Francisco à Chicago que pour traverser l'Océan de Shannon à Newfoundland! La température variera de 80° (Fahrenheit) à moins zéro parfois en quelques heures. Vous irez d'une seule traite à Richmond (Floride), Lynchbourg (Virginie), Washington (D.C.), Long-Island (New-York-City), Palm-Beach (Floride), Akron (Toledo), Cleveland (Ohio), Memphis (Tennessee), Covington (Kentucky), Cincinnati (Ohio), Montgomery, Birmingham, Marion, Gadsden, Huntington (Alabama), Saint-Pétersbourg (New-Mexico), Nouvelle-Orléans (Louisiane), Houston-Dallas (Texas), Phœnix, Tuscon (Arizona), Pasadena, Los Angeles, Santa-Rosa, San-Francisco (Californie), Seattle

(État de Washington), Chicago, Zanesville, New-Concord (Ohio), Michigan-City (Indiana) et dites-vous bien qu'après un tel parcours — cent quarante-huit heures d'avion, — vous n'aurez pris pied que sur treize États d'Amérique. » En mesure européenne, j'allais en moyenne parcourir chaque jour la distance de Calais à Marseille!

Je ne puis évoquer en détail le circuit fantastique que j'ai parcouru pendant ces quatre-vingts jours. Après un voyage d'avion de neuf heures pour aller de Palm-Beach à Cleveland, puis de deux heures de Cleveland à Toledo, j'arrive à Toledo les yeux fatigués de tant de spectacles divers, la gorge en feu, les pieds enflés pour m'entendre dire : « Il est six heures du soir. Reposez-vous quelques instants. Dans un quart d'heure, premier interview. Demain, 9 heures, autre interview. Puis à 11 heures, votre conférence. Vous répondrez ensuite aux questions du public. Déjeuner offert en votre honneur. Vous parlez à la fin du repas, puis pendant un quart d'heure, radio. Vous répondez, là encore, aux questions qui vous seront posées. Vos bagages faits, je pense que vous aimerez à visiter notre magnifique musée? Je vous emmène ensuite dans une charmante maison : thé donné par des amies qui veulent vous rencontrer. Vous pourrez ensuite reprendre votre avion pour Memphis. »

« D'où venez-vous, me dit un driver de Houston (Texas). — De Paris, France. — Et qu'est-ce que vous faites ici? — Des conférences à travers l'Amérique, mais ce que je veux surtout c'est mieux connaître votre beau pays. — Pas la peine. Vous êtes à Houston (Texas). Eh! bien! vous n'avez pas besoin d'aller plus loin; vous connaissez l'Amérique. Vous pouvez rentrer chez vous! »

De fait, le Texas est un monde en soi! Il est plusieurs fois grand comme la France; compte vingt-sept espèces de blés différents. Nourrit 24 p. 100 de toute la population américaine. Richesses incalculables. « Nous possédons la terre et le ciel », m'a dit fièrement un habitant qui croit ainsi exalter la puissance agricole aussi bien qu'industrielle de sa région. Et il est bien vrai que, de nuit, on ne peut survoler tout cet interminable défilé de puits de pétrole dont les lumières à l'horizon se confondent avec les plus basses étoiles du ciel, sans éprouver une étrange admiration, non seulement pour la beauté quasi biblique de ce spectacle, mais aussi pour la puissance moderne qu'il révèle. « Vous voyez, me dit la stewardess de l'avion, ces derniers puits de pétrole très loin, très loin, là-bas à l'infini. Eh bien! il y avait par là un ranch qui a été acheté, il y a deux ans à peine. Les propriétaires y avaient découvert une telle abondance de pétrole qu'ils ne savaient plus où donner de la tête », et elle ajoute : « Je suis de Saint-Antonio (Texas), quand j'aurai assez d'argent, j'irai visiter tout notre grand État. »

Pays d'agriculture et d'industrie, ai-je dit; d'élevage aussi. On y mange les meilleurs steaks du monde. « Moi, me dit un garçon de restaurant d'une ville du Texas, j'irai visiter Paris-France lorsque j'aurai la certitude

de manger de la viande trois fois par jour comme ici. » Cette extraordinaire richesse agricole, elle me frappe partout, au long de mon voyage. Avant même d'arriver en Arizona ou en Californie, où un véritable éden de fruits, de fleurs et de légumes s'ouvre à moi (75 cents pour vingt lb d'oranges alors qu'en France il faudrait payer la même somme pour quatre oranges). Il y a là une telle surabondance de fruits, qu'on foule véritablement les oranges aux pieds. Au Farmer-Market, de Los Angeles, ce sont des kilomètres de viandes, de fruits, de fleurs et de légumes qu'il vous faut parcourir, et l'on trouve des compartiments entiers de gâteaux et de fleurs, ou d'excellents repas servis à chaque comptoir. Étonnante et incroyable richesse de pâtés en croûte[1], de langoustes, de cocoanuts, puis d'ice-cream aux parfums divers, etc.

***

En quelques heures me voici transportée à l'extrême nord de l'Amérique, à Seattle (Washington), le plus grand port du Pacifique. Seattle qui ouvre les portes vers l'Alaska et vers l'Orient! Seattle dont les pionniers ont voulu faire un nouveau New-York. Le New-York du Pacifique. Cette ville puissante croît à vue d'œil (500 000 habitants il y a deux ans et plus d'un million aujourd'hui). « Regardez ce terrain, me dit le guide, on n'y voyait pas une seule maison il y a quatre ans. Maintenant 3 000 familles y logent et bientôt les quarante-neuf collines de la ville seront couvertes d'habitations semblables... » C'est bien ce que me confirme une Américaine : « Je suis née à Seattle, me dit-elle, il y a soixante ans. A ce moment-là, nous allions à la pêche, entre voisins, et connaissions chaque habitant ; toutes les maisons nous étaient familières. Maintenant, que de temps il me faudrait seulement pour compter les cheminées d'usines construites sur une seule de nos collines! »

***

Ce qui m'a le plus touchée au cours de cette tournée, c'est l'extrême bonté du peuple américain. La femme américaine, plus particulièrement, m'a conquise par sa bienveillance. Elle semble toujours deviner ce qui peut vous être agréable. « Venez vous reposer chez moi, me dit très simplement une charmante femme. Ma maison est à vous. Ma fille est absente ; vous occuperez sa chambre. » Et l'étrangère est choyée comme une amie. A Akron, pour ma « conférence », on avait aménagé une table « à la française » avec des mannequins de cire habillés par nos couturiers, et, sur les murs, des gravures de la *Vie Parisienne*. Dans ce « Business Club » où je parlais, j'ai su que toutes les filles, à leurs moments perdus, avaient tour à tour travaillé à la préparation d'un si charmant accueil.

1. Le marché, dans certaines de ses parties, tient du comptoir de dégustation

Pendant huit jours, par toute l'Amérique, je me suis trouvée mêlée aux rites du *Valentines day* [1]. Je volais de ville en ville, à travers tous ces cœurs de papier. Ici ou là, on m'offrait quelque cœur divisé en deux. Sur l'un des côtés on avait écrit le mot France, sur l'autre U.S.A. Le cœur se refermait sur une rose de France. « Et si nous envoyions un paquet de cœurs chargé d'objets pour des enfants de France ; est-ce que cela leur ferait plaisir ? », m'a demandé une petite fille de dix ans.

J'ai trouvé, en Amérique, de vrais dévouements, de ces dévouements qui ne s'oublient pas. J'arrivais dans une ville, une femme se présentait à moi, discrète, serviable : « J'aime votre pays... » Elle s'ingéniait à découvrir ce qui pourrait me plaire ou m'être utile. Cette bonté était si fraîche et naissait d'un si joli mouvement du cœur que j'acceptais, sans réticences, de partager sa vie de famille. « Vous avez maintenant de nombreuses sœurs américaines », me disait gentiment une jeune femme rencontrée à Cleveland.

Le rôle des femmes en Amérique est surprenant. Dans une ville de 25 000 habitants il existe plus de cent clubs de femmes. Il n'y a pas une seule question dont les femmes acceptent de se désintéresser. Qu'il s'agisse de la gestion de la fortune nationale ou de la protection des végétaux. N'ai-je pas entendu âprement discuter une proposition qui tendait à obtenir que chaque maîtresse de maison plantât un dog-wood dans son jardin, pour éviter, dans certains villages, la disparition de ce précieux arbuste ? Ligue civique, ligue religieuse, club progressiste, club de femmes d'affaires, de sportives, de vieilles filles ou de retraitées. Toutes ces femmes font souvent partie de plusieurs clubs. « Quand vous voyez deux femmes ensemble, me disait récemment une femme d'esprit, dites-vous que déjà elles forment un club. »

Dès lors, comment s'étonner que ces merveilleuses organisations aient pris tant d'initiatives vis-à-vis de l'Europe ! « J'avais deux manteaux, m'explique une brave femme, j'ai voulu en donner un pour le Friendship Train. Dans mon association, il n'y a personne qui ne se soit privé de quelque chose pour venir en aide à nos amis malheureux d'Europe. » Chacun, d'ailleurs, choisit la forme de son don. Je connais un homme de Memphis qui s'intéresse aux peintres pauvres de France. Il leur envoie deux paquets de vivres par mois. « J'ai déjà soixante-sept noms, m'a-t-il dit, mais je voudrais en posséder davantage. » Ce même bienfaiteur a conçu l'idée originale d'intéresser, chez lui, les orphelins à la musique. Il passait devant une cour où s'assemblaient sans gaieté quelques enfants de la ville. « Pourquoi ne pas les distraire intelligemment ? » Aussitôt il organise, de ses propres deniers, des concerts où les meilleurs artistes se font entendre devant les enfants. Pour piquer leur émulation, les

1. A l'origine, le *Valentines day* était la fête des fiancés. Aujourd'hui, tout le monde célèbre le *Valentines day* comme une fête de l'amitié et de l'amour... Ce jour-là on décore les maisons de cœurs de carton et de papier.

enfants sont promus à la dignité de critiques. Chacun prend parti pour son musicien et prône « ses auteurs ».

En passant à Cleveland, un journaliste m'a demandé si la France avait besoin de graines potagères. « Parce que, voyez-vous, nous cherchons ce qui pourrait être vraiment utile aux Français. » Dans les collèges on s'efforce de réunir sans cesse des noms de jeunes filles pauvres que l'on pourrait aider soit à l'école, ou au collège, soit dans les familles.

« Je voudrais tant adopter un petit Français brun, m'a déclaré une dame de Pasadena. J'ai déjà trois enfants adoptifs et deux enfants à moi. Mais la maison me semblera vide bientôt car ils ont déjà près de 15 ans et je veux un garçon de 4 ou 5 ans. Demandez pour moi, je vous prie, un petit garçon brun ; j'en ai vu de si beaux en Provence. »

Pendant ce tour d'Amérique en quatre-vingts jours la bonté américaine à l'égard de l'étranger m'est apparue partout. Mais j'ai pu apprécier aussi la cordialité des Américains entre eux. Elle se manifeste, comme un instinct, à l'improviste, dans les plus humbles circonstances. Ce ne sont parfois que des gestes très simples et en apparence même insignifiants. Vous manque-t-il 15 cents pour l'achat d'un timbre-poste, il y a toujours quelqu'un pour vous prêter cette somme. « Vous avez soif, me dit un jour un garçon d'ascenseur, tenez je vais vous chercher un Koka-Kola. » Impossible de le rembourser. Dans l'avion, entre New-York et Palm-Beach, exactement à Jacksonville, le stewart s'approche de moi. « Ce que je suis malade, me dit-il, c'est incroyable! Cela me tient dans la tête. » Je lui propose un cachet d'aspirine. Mais non, il descend. Il est trop souffrant pour continuer le trajet. Alors le pilote sort de sa cabine et s'adresse aux voyageurs : « Y a-t-il parmi vous un volontaire pour remplacer le stewart malade? » Un garçon d'une trentaine d'années se propose aussitôt. Il aide de bonne grâce au service ; prépare les plateaux pour le déjeuner ; répond aux sonneries, etc. « L'ennuyeux, dit-il, c'est que j'ai un peu mal au cœur moi aussi. » Il laisse tomber le *french-dressing* (sorte de mayonnaise) sur la robe rose d'une jeune fille : « Ne vous en faites pas, honey, je cherchais à marier les tons. »

L'Américain cherche toujours à aider autrui. Est-ce un souvenir du temps des pionniers où l'on devait organiser durement sa vie au milieu de mille difficultés naturelles. Le goût du travail est atavique chez l'Américain. Il aime à s'occuper. Il ignore le loisir et il est de nature si sociable que la solitude lui est insupportable. « Je me promène toujours avec une petite radio, me disait un gentleman rencontré dans le train ; ce n'est pas pour les nouvelles ni pour la musique, c'est pour ne pas me sentir seul. » Dans un hôtel de Cincinnati, je ne pouvais pas arrêter la radio de ma chambre. En vain je tournais tous les boutons, le bruit continuait, implacable. Finalement j'appelle le valet. « Moi qui croyais vous faire plaisir, me dit-il. N'êtes-vous pas seule dans votre chambre? » Et dans un hôtel de Montgomery, on m'a confié aimablement : « Cette chambre

est plus gaie que les autres ; on entend les klaxons pendant toute la nuit : le garage est au-dessous. »

De cet instinct de sociabilité, de ce besoin d'entraide et de solidarité qui s'accommode d'un grand individualisme sont nés dans l'épreuve et l'effort une unité morale réelle et un sentiment profond de patriotisme, sentiment légèrement nuancé d'orgueil. L'Américain aime toujours sa ville et par optimisme naturel tend à considérer l'endroit où il habite comme le plus beau du monde. « Que pensez-vous de Birmingham, me demande une femme de cette ville. N'est-ce pas la plus magnifique cité des États-Unis ? » J'observais son visage, noir de suie, les fumées des usines qui obscurcissaient l'atmosphère et le temps gris qui achevait d'attrister un paysage déjà désolé. « Mon Dieu, lui dis-je, c'est une belle ville industrielle. — Mais, me répondit-elle, c'est infiniment mieux que cela. Vous allez voir. » En fait, les carrefours et les rues qu'elle me montra ressemblaient étrangement à ceux que j'avais vus ailleurs. Mais mon interlocutrice ne s'en doutait pas. « Avouez, me répétait-elle, que Birmingham est une ville magnifique ! »

J'ai parlé du driver de Houston. » A Chicago, le taxi-driver tient à me montrer sa ville mais il ignore les noms des monuments : « C'est beau ça, n'est-ce pas... et ça s'appelle (il se gratte la nuque)... Ah ! si seulement j'avais plus de mémoire ! » Puis il m'amène devant le Wrigley's Building[1]. Cette fois encore le nom lui échappe. « Mais vous comprenez, n'est-ce pas », et en me montrant sa mâchoire, il fait semblant de mâcher du chewing-gum. « Maintenant vous allez voir nos boulevards extérieurs. On peut y filer à plus de 50 milles à l'heure... Nous sommes la seule ville d'Amérique qui se permette une pareille vitesse. — Vous êtes du Middle-West ? — De Chicago même et j'ai vu poser la première pierre de notre grande Université. Nous nous agrandissons tous les jours et, voyez-vous, nous dépasserons bientôt New-York ! »

Dans toutes les villes j'ai trouvé le « best guy » pour me guider. Quand il n'y a vraiment rien à admirer officiellement dans une localité, on trouve quelque beauté secrète à nous révéler. Dans un petit village du Kentucky, une vieille femme m'a amenée devant un splendide live-oak[2] : « Voyez-vous, m'a-t-elle dit avec orgueil, il n'y a pas un habitant du village qui ne reçoive la visite d'une de ses feuilles. Et il a plus de trois siècles ».

***

Dans un régime où tous les citoyens sont réellement égaux, courent les mêmes chances et sont entraînés par la même émulation, il n'y a pas de place pour l'envie ni pour la jalousie. « Nous sommes tous ins-

1. Le chewing-gum Wrigley est un des plus répandus aux U.S.A.
2. Variété de chêne américain.

truits, en Amérique, me disait avec une gentille gravité une manucure de Chicago, et c'est pourquoi, lorsque je voterai pour l'élection du Président, je ne me préoccuperai pas de voter « républicain » ou « démocrate » mais de savoir qui peut être, à mes yeux, le plus qualifié pour nous assurer une paix durable et le respect de nos droits. » L'enfant, comme l'adulte, nourri du meilleur lait, du meilleur grain et des meilleures viandes, se développe dans l'impatience et la confiance. Les musées sont gratuits, leur présentation les rend instructifs, comme de grands livres d'Histoire où chaque citoyen peut étudier l'évolution de son pays. A Chicago, le Musée Industriel regorge de monde et toutes les classes s'y coudoient, avides de connaissance. J'ai surpris la conversation de deux enfants qu'intéressait l'évolution de la roue : « Tu vois, il s'agit de construire des roues de plus en plus légères... Si, toi ou moi, découvrons un jour quelque chose de mieux, my Gosh, nous aurons notre building dans la ville, tout comme Mr Wrigley. »

***

Ce pays, où chaque individu tente sa chance, voit se succéder des échecs retentissants et des réussites sans précédent. Les noms de « Ford » ou de « Wrigley » sont connus de tous, mais il existe certaines personnalités plus discrètes, moins friandes de publicité, et qui ont cependant réussi au delà de toute espérance. Parmi ces dernières je voudrais mentionner Witt Wallace, le fondateur du *Reader's Digest*.

Sa carrière mérite de retenir l'attention. Witt Wallace fait ses études au collège de Saint-Paul (Minnesota), dont son père est président. Comme tous les étudiants de son âge, il cherche à s'instruire en s'amusant et il passe de longues heures à lire tout ce qui lui passe entre les mains. Mais il est découragé devant le nombre incalculable de publications américaines. Et un jour il se demande : « Pourquoi ne donnerait-on pas au public la substance de tous ces écrits en une seule publication hedbomadaire ? » Cette question devait déterminer le cours de sa vie. Il quitte Saint-Paul, va à l'Université de Californie où il fait la connaissance de Lila Bell Acheson qui deviendra bientôt sa plus fidèle collaboratrice et sa femme. A titre d'essai il publie un « condensé » de revues agricoles. Il y laisse 700 dollars, sa seule fortune. Puis la guerre de 1914 éclate. Wallace fait brillamment son devoir dans l'infanterie américaine. Nous le retrouverons, après la guerre, chez Westinghouse. Mais, après la crise de 1921, Westinghouse le congédie. Wallace se retrouve sans argent, mais plus confiant que jamais dans son projet et c'est alors qu'il décide de ne plus travailler comme salarié, mais à son propre compte.

Il emprunte 300 dollars à son père et autant à son frère. Il loue une sorte d'atelier à « Greenwich », le Montmartre de New-York. Pendant trois mois Wallace et Lila Bell travaillent jour et nuit à la confection du premier *Reader's Digest*. Ils font des annonces publicitaires, incitent

les premiers abonnés à souscrire à un abonnement d'un an. Puis ils ferment l'atelier, se marient et partent en voyage de noces.

1 500 lettres d'abonnement les attendaient à leur retour, soit 4 500 dollars. Le 1er février 1922 paraissait le premier *Reader's Digest* tiré à 5 000 exemplaires. Le 1er février 1948 plus de 24 millions de *Reader's Digest* étaient lus dans le monde entier.

Pour nous Européens, la formule employée par Wallace n'est pas sans soulever des objections. Réduire, en comprimés homéopathiques, une littérature qui doit aux nuances le meilleur de son prix est une entreprise plutôt déconcertante. Que resterait-il du charme de *Dominique* si nous n'en lisions qu'un résumé? Mais Wallace ne cherche nullement à faire œuvre littéraire. Il se préoccupe avant tout de résumer les textes susceptibles de donner au lecteur confiance dans l'avenir ou des raisons d' « espérer ». Si, par exemple, j'ouvre *Sélection* (le *Reader's Digest* français dirigé par Paul Desnoyers), je constate que presque tous les articles présentent un cas psychologique comportant une conclusion réconfortante.

Wallace, avec son équipe de travailleurs, se fait, pour ainsi dire, le médecin-chef d'un immense laboratoire où chacun est occupé à choisir, à résumer, à condenser tout ce qui est susceptible de restituer à l'homme sa « santé morale ». Un aussi vaste programme nécessite, paraît-il, 5 670 heures de travail pour la rédaction d'un seul numéro (vous voyez que dans cette maison les précisions ne manquent pas!).

Dans chaque numéro l'étudiant, le commerçant, la jeune fermière ou le garçon d'ascenseur doivent pouvoir trouver (ou s'imaginer qu'ils trouvent) *leur* formule de bonheur.

Pour ma part, il m'a semblé un instant la découvrir à « Pleasantville » (la ville plaisante), ce ravissant petit village de 4 000 habitants, animé par la présence du siège central du *Readers' Digest*. Ici, j'ai eu l'impression rare, presque unique en Amérique, de me retrouver en Europe. Quand je pénétrai dans les bâtiments du journal, je crus entrer dans une abbaye bénédictine moderne. Silence feutré des couloirs, douceur des voix, amabilité des sourires dans une ambiance de travail... Le docteur Barclay Acheson, beau-frère de Wallace, et qui est maintenant directeur des éditions internationales, me convie à sa table avec sa famille, c'est-à-dire avec ses huit principaux rédacteurs et sa charmante fille. La conversation est générale et ce jour-là Barclay Acheson interroge chacun sur ce qu'il pense de l'avenir du *Reader's Digest*. Ce qu'il en pense lui-même doit être rassurant. On sent que la paix habite son âme. Quelle que puisse être ailleurs l'efficacité des formules de bonheur préconisées par le *Reader's Digest*, il est clair que dans le sanctuaire elles ont atteint leur but. A Pleasantville, le bonheur qu'on goûte ne paraît pas un bonheur d'occasion.

***

Partout on fait effort pour développer la culture du peuple. Dans certaines villes, comme à Memphis, chacun a le droit d'emporter chez

soi, moyennant un dollar par mois, des peintures *originales* choisies dans le Musée d'Art Moderne du lieu. Ce système met l'art à la portée de toutes les bourses. Et jamais aucune œuvre ainsi prêtée n'a disparu. Car le sentiment de l'honneur est inculqué dès l'école avec celui de la justice.

Quant au sentiment de la liberté, il s'entretient lui-même à l'épreuve de la vie démocratique. Tout jeune Américain doit apprendre tôt à se débrouiller. J'ai vu un jeune fils de milliardaire, un enfant de dix ans, qui venait de s'offrir, comme salarié, à un modeste voisin pour tondre chaque samedi son gazon : « Cela me fera un peu d'extra-money. »

Ce sentiment foncier d'égalité empêche toute espèce d'obséquiosité. Il existe entre citoyens américains une charmante cordialité. Au reste, les étrangers eux-mêmes en bénéficient. « Voyez-vous, me dit familièrement le guide d'un musée, je vous trouve sympathique ; vous êtes bien habillée, mais vos souliers ne vous vont pas. (Et de fait, j'avais de vilains souliers, très fatigués.) Si je puis vous donner un conseil, je vous dirai : mettez quelque chose de mieux. » Ainsi j'ai appris, au cours de ce voyage en Amérique, à ne plus être choquée lorsque, plusieurs fois par jour, je m'entendais appeler : « Honey » ou lorsque je découvrais qu'en mon absence la négresse, avec tant de plaisir et d'enjouement, essayait mes robes.

Aussi bien tout est-il accessible à l'Américain moyen. Il prend le bus « Greyhound » pour voyager pendant que le milliardaire roule dans sa Cadillac, mais le milliardaire d'aujourd'hui prenait peut-être hier le « Greyhound ». Toutes les possibilités sont offertes à tous. Lorsque, dans une ville, j'arpentais l'éternelle « Main Street » avec ses drug-stores, ses restaurants, ses banques, ses « Five and ten cents stores », ses « Antics » et que je découvrais au loin, sur quelque petite colline, l'habitation du personnage le plus important de l'endroit, je me disais qu'à chaque instant, dans la foule en marche, je côtoyais celui qui, le lendemain peut-être, aurait la possibilité de se construire une semblable demeure. A Hollywood j'ai rencontré une ravissante fille, « liftière » chez Saaks : « Je pourrais être star, me dit-elle avec une très légère nuance de regret. Mais il faut tâter de tout et je vais rester encore quelque temps dans ce métier. »

Réussir! Faire son chemin, tout comme le premier pionnier débarquant au Nouveau-Monde... Tel est bien le « motto » de chaque Américain dès l'adolescence. Et j'ai songé souvent à ce mot d'un père de famille montrant à son fils la statue d'Abe' Lincoln : « Si tu veux, mon petit, tu pourras devenir cet homme-là un jour. »

MARTHE DE FELS

VICTOIRE DANS LA MONTAGNE

PAR la fenêtre de la cabane, les cinq personnes regardaient la cavalcade gravir péniblement le sentier bourbeux et s'arrêter à la porte. En tête venait un homme à pied conduisant un cheval. Il avait un large chapeau rabattu sur la figure et le corps fagoté dans une capote grise déteinte, d'où émergeait sa main gauche qui tenait la bride cloutée d'argent. Le cheval, un bai de pur sang, efflanqué et couvert de boue, portait en guise de selle une couverture bleu marine sanglée avec un bout de corde. Le second cheval était un bidet alezan au corps ramassé, à la longue tête, également couvert de boue, avec une bride de corde et de fil de fer et une selle militaire sur laquelle, haut perché au-dessus des étriers brimbalants, était recroquevillé un être informe, plus grand qu'un enfant, qui à cette distance semblait ne porter aucun vêtement, tout au moins de vêtements connus de l'espèce humaine.

Un des trois hommes qui étaient à la fenêtre de la cabane se retira brusquement. Les autres, sans se retourner, l'entendirent traverser rapidement la pièce et revenir avec un fusil de guerre.

— Non, pas ça, dit le plus âgé.

— Tu ne vois donc pas cette capote? fit le plus jeune. C'est celle des rebelles.

— Je te le défends, dit l'autre. Ils se sont rendus. Ils ont reconnu qu'ils étaient battus à plate couture.

Par la fenêtre, ils regardèrent les chevaux s'arrêter à la porte, une porte cintrée en hickory encastrée dans une clôture en blocs de rochers, sinueuse et peu élevée, qui se profilait sur la vallée et sur une chaîne de montagnes plus lointaines s'estompant dans le ciel bas et brumeux.

Ils regardèrent l'être étrange, grimpé sur le second cheval, descendre de sa monture et remettre sa bride dans la main gauche de l'homme en gris, qui tenait déjà les rênes du pur sang. Ils le regardèrent franchir

l'entrée, gravir le sentier et disparaître de leur champ visuel. Puis ils l'entendirent traverser le perron et frapper à la porte. Ils ne bougèrent pas. On l'entendit frapper de nouveau.

— Va voir, dit le plus âgé au bout d'un instant, sans tourner la tête.

L'une des deux femmes, la vieille, quitta la fenêtre. Elle marcha sans bruit, pieds nus, sur le plancher, se dirigea vers la porte de devant et l'ouvrit. La lumière froide et humide de cette fin d'après-midi d'avril tomba sur elle : une petite femme à la figure ratatinée et inexpressive vêtue d'une informe robe grise. En face d'elle, de l'autre côté du seuil, se tenait un être un peu plus grand qu'un grand singe, affublé d'une immense capote bleue de simple soldat de l'armée fédérale et coiffé d'un morceau de toile cirée, qu'on aurait dit coupé dans la bâche d'une voiture de cantinier, noué par-dessus la tête comme une tente, et lui retombant sur les épaules. Dans l'ouverture de ce capuchon, la femme entrevit seulement le blanc de deux yeux mobiles et fugaces ; mais, d'un seul regard, le nègre embrassa la silhouette de la femme aux pieds nus avec sa robe de calicot toute passée, ainsi que le morne et primitif intérieur de la cabane.

— Missié le major Soshay Weddel il vous envoie ses compliments et il vous fait dire lui désirer une chamb' à coucher pou' lui et son domestique dans deux mâsons séparées, dit-il cérémonieusement d'un ton de perroquet. La femme le regarda, la figure comme un masque impassible. Nous étions là-bas à nous battre contre ces Yanquis, dit le nègre. C'est fini à présent. Nous rentrons chez nous.

La femme sembla parler on ne savait d'où, de derrière sa figure, comme de derrière un portrait ou un écran peint :

— J'vas lui demander.

— On vous payera, fit le nègre.

— Nous payer ? Elle s'arrêta, le regardant d'un air surpris. Ça ressemb' pas à une auberge de montagne.

Le nègre fit un grand geste.

— Ça fait rien. On a passé la nuit dans des endroits pires que çui-ci. Vous avez qu'à leur dire que c'est missié Soshay Weddel.

A ce moment, il se rendit compte que la femme regardait par-dessus lui. Il se retourna et aperçut l'homme au manteau gris usé déjà à mi-chemin du sentier qui montait de l'entrée. Celui-ci s'avança, gravit le perron, enlevant de la main gauche son large chapeau portant le bandeau terni d'officier supérieur de l'armée confédérale. Il avait le teint basané, des yeux sombres, des cheveux noirs, un visage à la fois épais, décharné, arrogant. Il n'était pas grand, mais il avait cinq ou six pouces de plus que le nègre. Son manteau était usé, déteint sur les épaules, là où le soleil avait tapé le plus fort. Les pans en étaient crottés, élimés, souillés de boue ; le vêtement avait été si souvent raccommodé et nettoyé que le poil en avait complètement disparu.

— Bonjour, madame, dit-il. Auriez-vous une écurie pour mes chevaux et un abri cette nuit pour moi-même et mon domestique?

La femme le regarda avec la même expression placide et méditative que si elle avait contemplé sans effroi l'apparition d'un fantôme.

— Faudra voir, dit-elle.

— Je paierai, fit l'homme. Je connais les usages.

— Va falloir que je lui demande, dit la femme. Elle tourna les talons puis s'arrêta court. L'homme le plus âgé pénétra dans le corridor derrière elle. Un gros homme en vêtement de coutil avec une toison de cheveux grisonnants et des yeux clairs.

— Je m'appelle Saucier Weddel, dit l'homme au manteau gris. Je suis en route pour rentrer du Mississippi en Virginie où je demeure. Suis-je actuellement dans le Tennessee?

— Oui, dit l'autre. Entrez.

Weddel se tourna vers le nègre.

— Va mettre les chevaux à l'écurie, ordonna-t-il.

Le nègre revint vers l'entrée, informe sous son capuchon de toile cirée et sa capote trop grande, avec cet air faraud et insolent qu'il avait pris dès qu'il avait vu les pieds nus de la femme et le minable intérieur de la cabane. Il saisit les deux brides et se mit à crier à l'adresse des chevaux d'inutiles et importunes invectives auxquelles ils ne firent nulle attention, tant ils semblaient accoutumés à lui depuis longtemps.

II

A travers la cloison de la cuisine, la jeune fille entendit les voix des hommes dans la pièce dont son père l'avait chassée quand l'étranger s'était approché de la maison. C'était une grande fille d'une vingtaine d'années, aux cheveux soyeux et sans apprêt, aux grandes mains souples, nu-pieds, vêtue d'une simple robe taillée dans des sacs à farine. Elle se tint tout contre le mur, immobile, la tête légèrement inclinée, les yeux écarquillés, calmes, vides d'expression comme ceux d'une somnambule, écoutant son père et l'étranger entrer dans la pièce de l'autre côté.

La cuisine était un appentis en planches élevé contre la paroi de troncs d'arbres de la cabane même. Entre les troncs, à côté d'elle, l'argile crevassée, que la chaleur du fourneau avait rendue pulvérulente comme de la craie, était tombée par place. Se penchant d'un mouvement aussi lent, souple et silencieux que le frôlement de ses pieds nus sur le sol, elle appliqua un œil à l'une de ces fentes. Elle pouvait apercevoir une table rudimentaire sur laquelle étaient une cruche et une boîte de cartouches pour fusil d'infanterie marquée au pochoir : « U.S.-Army ». Devant la table, ses deux frères étaient assis sur des chaises de bois, mais le plus jeune, le gamin, était le seul qui regardât du côté de la porte, bien qu'elle se rendît compte, qu'elle entendît à présent, que l'étranger avait pénétré dans la pièce. Le frère aîné, tourné vers la porte où il savait

que se tenait alors l'étranger, prenait les cartouches une par une dans la boîte, les roulait entre ses doigts, les alignait toutes droites dans sa main comme des soldats qui défilent. Elle murmura tout bas : « Vatch aurait voulu lui tirer dessus, dit-elle pour elle-même, dans un souffle. Probable qu'il le veut encore. »

Puis elle entendit de nouveau un bruit de pas, et sa mère se dirigea vers la porte de la cuisine, dont elle franchit et obstrua un instant l'entrée. Toutefois, elle ne bougea pas, pas même lorsque sa mère pénétra dans la cuisine. Elle resta penchée vers la fente, la respiration régulière et calme, écoutant derrière elle sa mère remuer à grand bruit les couvercles du fourneau. Puis, pour la première fois, elle aperçut l'étranger, et elle retint posément sa respiration, sans même s'apercevoir qu'elle avait cessé de respirer. Elle l'aperçut debout près de la table dans son manteau râpé, son chapeau dans la main gauche. Vatch ne leva pas les yeux.

— Je m'appelle Saucier Weddel, dit l'étranger.

« Soshay Weddel », chuchota la jeune fille dans la fente desséchée du mur ruineux et pulvérulent. Elle pouvait le voir du haut en bas, dans son manteau couvert de taches, rapiécé et élimé, la tête légèrement levée, le visage las, presque décharné, empreint d'une invincible fatigue mais toujours plein de morgue, comme un être d'un autre monde, respirant une autre atmosphère, les veines réchauffées par une autre espèce de sang. « Soshay Weddel », murmura-t-elle.

— Buvez un coup de whisky, fit Vatch sans bouger.

Alors, soudain, de même qu'au moment où elle avait cessé de respirer, elle n'écouta plus du tout les paroles, comme s'il n'était plus nécessaire pour elle de les entendre, qu'il n'y eût plus de place pour de la curiosité dans l'atmosphère où était présent l'étranger, où elle-même, pour l'instant, était en train d'observer cet étranger, qui, debout près de la table, regardait Vatch, tandis que celui-ci, tourné maintenant sur sa chaise, levait les yeux vers lui. Elle respirait avec calme, l'œil collé à la fissure à travers laquelle, en ce moment, lui parvenaient, dépouillées de colère et d'importance, les paroles émanées de cette obscure et latente violence, de cette puérile vanité des hommes.

— M'est avis que vous connaissez ça de vue, hein ?

— Pourquoi pas ? Nous nous en servions nous aussi. Il arrivait souvent que nous n'avions ni le temps ni la poudre pour en fabriquer nous-mêmes. Nous étions donc obligés de nous servir des vôtres, surtout à la fin.

— Peut-être que vous les reconnaîtriez mieux si on vous en faisait péter une dans le nez.

— Vatch ! A ce moment elle regarda son père, car c'était lui qui avait parlé. Son plus jeune frère s'était soulevé sur sa chaise, légèrement penché en avant, la bouche entr'ouverte. Il avait dix-sept ans. Mais l'étranger n'avait pas bougé ; il regardait Vatch avec calme, son chapeau

serré contre son manteau usé, le visage empreint de cette même expression hautaine, lasse et quelque peu ironique.

— Vous pouvez faire voir aussi votre autre main, dit Vatch. N'ayez pas peur de lâcher votre pistolet.

— Non, fit l'étranger. Je n'ai pas peur de la montrer.

— Prenez donc du whisky, dit Vatch en poussant la cruche vers lui avec un geste de mépris.

— Merci mille fois, dit l'étranger. C'est mon estomac. Pendant trois ans de guerre, j'ai dû m'excuser à cause de mon estomac ; maintenant que c'est la paix je suis obligé de continuer. Mais puis-je en avoir un verre pour mon domestique ? Même au bout de quatre ans, il ne peut pas supporter le froid.

« Soshay Weddel », murmura la jeune fille dans la fente poussiéreuse, à travers laquelle lui parvenaient les voix, pas encore irritées, mais à jamais irréconciliables et déjà prédestinées : celle de la victime virtuelle et celle du bourreau virtuel.

— Ou peut-être que, dans le dos, vous la reconnaîtriez mieux.

— Toi, Vatch!

— Laissez, monsieur. S'il a été dans l'armée ne fût-ce qu'un an, il a fui, lui aussi, au moins une fois. Peut-être plus souvent, s'il s'est trouvé aux prises avec l'armée de la Virginie du Nord.

« Soshay Weddel » murmura la jeune fille en se penchant. Elle put alors apercevoir Weddel, qui avait l'air de marcher droit vers elle, un verre épais dans sa main gauche, son chapeau serré sous le bras du même côté.

— Pas par là, dit Vatch. L'étranger s'arrêta et jeta un regard en arrière vers Vatch. « Où avez-vous l'intention d'aller ? »

— Porter ceci à mon domestique, dit l'étranger. Dans l'écurie. Je croyais que peut-être cette porte... Elle apercevait à présent son profil las, hautain, ravagé, les sourcils levés d'un air d'interrogation sarcastique et arrogante. Sans quitter sa chaise, Vatch fit un brusque mouvement de tête en arrière et de côté. « Écartez-vous de cette porte. » Mais l'étranger ne broncha pas. Il se contenta de bouger légèrement la tête, comme pour changer la direction de son regard.

« Il regarde papa, chuchota la jeune fille. Il attend que papa lui parle. Il n'a pas peur de Vatch. Je le savais bien. »

— Écartez-vous de cette porte, dit Vatch. Sacré nègre que vous êtes.

— Alors, c'est ma figure et non mon uniforme, dit l'étranger. Et vous avez combattu pendant quatre ans pour nous libérer, si j'ai bien compris.

Puis elle entendit son père lui adresser de nouveau la parole :

— Sortez par la porte de devant et faites le tour de la maison, monsieur, dit-il.

« Soshay Weddel », dit la jeune fille. Derrière elle, sa mère fourgonnait à grand bruit dans le fourneau. « Soshay Weddel », répéta-t-elle. Elle dit cela tout bas. Puis elle respira encore, profondément, avec calme, sans hâte. « C'est comme une musique. C'est comme une chanson. »

III

Le nègre était accroupi dans l'entrée de la grange ; sauf celles où étaient les deux chevaux, les stalles délabrées étaient vides. Auprès de lui était un havresac usé, grand ouvert. Muni d'un morceau d'étoffe et d'une boîte de cirage qui ne contenait plus qu'une mince couche de pâte autour de ses bords, il était occupé à faire reluire une paire de souliers de bal avachis. Non loin de lui, sur un bout de planche, était posée la chaussure qu'il venait de terminer. L'empeigne en était crevassée ; une semelle grossière y avait été récemment et rudimentairement fixée par une main malhabile.

— Dieu merci, les gens ne peuvent pas voir le dessous de vos pieds, dit le nègre. Dieu merci, ça n'est que ces moins que rien de montagnards. J'aimerais pas beaucoup que des Yanquis voyent vos pieds dans ces affaires-là.

Il frotta le soulier, l'examina d'un œil réprobateur, souffla dessus et, toujours accroupi, le frotta de nouveau contre sa cuisse.

— Tiens, dit Weddel en lui tendant le verre. Il contenait un liquide aussi incolore que de l'eau.

Le nègre s'arrêta, le soulier et le chiffon en suspens.

— Quoi, fit-il. Qué qu'c'est que ça?

— Bois, dit Weddel.

— C'est d'l'eau. Pourquoi que vous m'apportez d'l'eau?

— Prends, dit Weddel. Ce n'est pas de l'eau.

Le nègre prit le verre avec précaution. Il le tint comme s'il contenait de la nitroglycérine. Il le regarda en clignant des yeux, tout en le portant lentement à son nez. Il cligna de l'œil.

— Où c'est que vous avez trouvé ça?

Weddel ne répondit pas. Il avait pris le soulier ciré et l'examinait. Le nègre tenait le verre sous son nez.

— Ça sent un peu comme ça devrait, dit-il. Mais du diab' si ça ressemble à quéqu' chose. Ces gens-là veulent nous empoisonner.

— Je n'en ai pas bu, fit Weddel en reposant le soulier.

— Vous avez mieux fait, dit le nègre. Surtout que d'puis des années j'essaye de vous soigner et d'vous ramener à la maison comme madame m'a dit d'le faire, et v'là que vous couchez la nuit dans les granges des gens comme un chemineau ou un prédicateur nègre ambulant.

Il porta le verre à ses lèvres, et, du même geste, l'inclina en renversant brusquement la tête en arrière. Il abaissa le verre, vide. Il avait fermé les yeux.

— Ouf! fit-il en secouant violemment la tête d'un geste convulsif. Ça a juste l'odeur et le goût. Mais l'diab' m'emporte si ça y ressemble. M'est avis qu'vous ferez mieux de point y toucher, comme vous avez commencé. Quand ils essayeront d'vous faire boire, vous avez qu'à me

les envoyer. J'en ai déjà tant supporté que j'peux ben en supporter encore un brin pour faire plaisir à madame.

Il reprit la chaussure et le chiffon. Weddel se baissa vers le havresac.

— Je voudrais mon revolver, dit-il.

Le nègre s'arrêta de nouveau, le soulier et le chiffon en suspens.

— Pour quoi faire? Il se pencha pour jeter un coup d'œil sur la pente boueuse qui menait à la cabane.

— C'est-y des Yanquis? murmura-t-il.

— Non, dit Weddel en fouillant de la main gauche dans le sac.

Le nègre n'eut pas l'air de l'entendre.

— Dans le Tennessee? Vous m'avez dit qu'on était dans le Tennessee où qu'est Memphis, mais vous m'aviez pas prévenu que dans l'pays d'Memphis y avait toutes ces montées-là. J'sais ben qu'j'en avais pas vu c'te fois que j'suis allé à Memphis avec vot' papa. Mais vous m'prévenez. Et maintenant est-ce que vous me dites que ces gens d'Memphis sont des Yanquis?

— Où est le revolver? demanda Weddel.

— J'vous l'disais, fit le nègre. Agir comme vous le faites. Laisser ces gens-là vous voir grimper la route en conduisant César par la bride pour pas le fatiguer; m'faire monter à cheval pendant qu'vous allez à pied, moi qui ai toujours pu marcher plus longtemps que vous, et vous le savez bien, quoique j'aie quarante ans et vous vingt-huit. J'vas tout dire à vot' maman. Oui, j'vas y dire.

Weddel se redressa, ayant à la main un gros revolver à broche. Il le brandit de son unique main relevant le chien en arrière et le laissant retomber. Le nègre l'observait, ratatiné comme un singe dans la capote bleue de l'armée confédérée.

— Rentrez-donc ça, dit-il. La guerre est finie maintenant. On nous l'a dit là-bas en Virginie. Vous n'avez plus besoin de pistolet maintenant. Rentrez ça, vous m'entendez.

— Je vais aller prendre un bain, dit Weddel. Est-ce que ma chemise?...

— Un bain, où ça? Dans quoi? Ces gens-là savent pas ce que c'est qu'une baignoire.

— Au puits. Est-ce que ma chemise est prête?

— Ce qu'il en reste... Rentrez ce pistolet, missié Soshay. J'le dirai à vot' maman. J'y dirai. Si s'ment l'maître était là.

— Va à la cuisine, dit Weddel. Dis-leur que je désire me baigner dans le pavillon du puits. Demande-leur de tirer le rideau de cette fenêtre là-bas.

Le revolver avait disparu sous le manteau gris. Il entra dans le box où était le pur sang. Le cheval frotta ses naseaux contre lui en roulant des yeux apeurés et doux. De sa main gauche il lui tapota le museau; la bête poussa un léger hennissement. Son haleine était douce et chaude.

IV

Le nègre entra dans la cuisine par la porte de derrière. Il avait enlevé son capuchon de toile cirée et portait maintenant un bonnet de police bleu, comme la capote, beaucoup trop grand pour lui, perché sur le haut de sa tête de telle sorte que les bords, que rien ne soutenait, battaient légèrement à chaque mouvement qu'il faisait, comme s'ils eussent été doués d'une vie propre. On n'apercevait de lui, entre le bonnet et le col de la capote, que sa figure semblable à un trophée Dayak desséché, presque aussi petit, et que le froid poudrait d'une légère pâleur couleur de cendres de bois. La vieille, devant le fourneau, faisait frire quelque chose qui crépitait en grésillant ; lorsque le nègre entra, elle ne leva pas même les yeux. La jeune fille, debout au milieu de la pièce, ne faisait absolument rien. Elle regarda le nègre, le suivant d'un coup d'œil lent, grave, furtif et vigilant, tandis qu'il traversait la cuisine avec son air d'assurance fanfaronne et caricaturale, et posait à côté du fourneau un bloc de bois sur lequel il s'assit.

— S'il fait toujours par ici un temps comme çui d'aujourd'hui, dit-il, j'm'en fous que les Yanquis gardent ce pays-ci.

Il déboutonna sa capote, laissant voir ses jambes et ses pieds informes, monstrueux, comme enrobés dans une matière innommable et boueuse ressemblant à de la fourrure, qui leur donnait l'air de deux bêtes crottées, de la grosseur d'un chiot à mi-croissance, couchées sur le plancher. En s'approchant un peu, la jeune fille se dit tout bas : « *C'est d'la fourrure. Il a découpé un manteau de fourrure pour s'envelopper les pieds dedans.* » « Oui, missié, poursuivit le nègre, qu'on m'laisse seulement rentrer chez moi et les Yanquis peuvent bien garder tout le reste. »

— Où c'est que vous habitez vous aut' ? demanda la jeune fille.

Le nègre la regarda.

— Dans l'Miss'ipi. Sus l'domaine. Avez-vous jamais entendu parler de Countymaison ?

— Countymaison ?

— Oui-da. Son grand-papa l'a appelé Countymaison pasque c'est plus grand à traverser qu'un comté. Vous pouvez pas le traverser sur un mulet du lever au coucher du soleil. C'est comme ça.

Il frotta lentement ses mains sur ses cuisses. Il avait maintenant la figure tournée du côté du poêle ; il renifla bruyamment. Déjà la pâleur cendreuse de sa peau avait disparu, abandonnant sa figure d'un noir foncé, toute ridée, avec sa mâchoire légèrement tombante, comme si les muscles s'étaient relâchés à force de servir, ainsi que des bandes de caoutchouc, non pas les muscles de la mastication, mais ceux de la parole.

— J'crois tout d'même qu'on est pas bien loin de chez nous. En tous cas c'te viande de cochon sent comme dans l'pays là-bas où habitent nos gens.

— Countymaison, dit la jeune fille d'un ton ravi et rêveur en regardant

le nègre de ses yeux graves et attentifs. Puis elle tourna la tête et regarda le mur, le visage empreint d'une sérénité parfaite et totalement impénétrable, sans hâte, avec un air de calme et profonde réflexion.

— Oui-da, dit le nègre. Même les Yanquis ont entendu parler de Countymaison et de missié François Weddel. P'têt' que vous l'avez vu passer en voiture la fois qu'il est allé à Washn'ton pour dire à vot' président qu'il n'aimait pas la façon dont vot' président traitait le peuple.

Il continua de bavarder avec volubilité, d'un ton monotone et endormant ; sa figure commençait à devenir reluisante, à briller légèrement sous la bienfaisante chaleur, tandis que la mère se penchait sur le fourneau et que la jeune fille, immobile et droite, ses pieds nus et lisses serrés l'un contre l'autre, fortement plantés sur les planches raboteuses, son jeune corps robuste et souple et la courbe généreuse de ses seins moulés dans la rude étoffe de sa robe, regardait le nègre de son regard indiciblement attentif, la bouche légèrement entr'ouverte.

Jusqu'à ce que la vieille eût achevé de préparer le repas et fût sortie de la cuisine en fermant la porte derrière elle, le nègre continua de parler, les yeux clos, interminablement, d'un ton vantard, l'air désinvolte et péremptoire comme s'il eût été encore chez lui, qu'il n'y eût eu ni la guerre ni les rumeurs inquiétantes d'affranchissement et de bouleversement, et que lui (un garçon d'écurie, palefrenier dans la hiérarchie domestique) fût en train de passer la soirée dans le quartier des nègres parmi les travailleurs des champs. Au bruit qu'elle fit, il ouvrit les yeux, jeta un coup d'œil vers la porte, puis vers la jeune fille. Elle était en train de regarder le mur, la porte fermée par où sa mère venait de disparaître.

— On ne vous permet pas de manger à table avec eux ? dit-il.

La jeune fille regarda fixement le nègre.

— Countymaison, dit-elle. Vatch dit qu'il est nègre lui aussi.

— Qui ça ? Lui ? Un nègre ? Missié Soshay Weddel ? Qui c'est Vatch ? La jeune fille le regardait. « C'est que vous autres vous n'avez jamais été nulle part. Vous n'avez jamais rien vu. Vous habitez ici sur une colline toute nue où vous ne pouvez pas même apercevoir de la fumée. Lui un nègre ? J'voudrais que sa maman vous entende dire ça. » Il jeta un coup d'œil autour de la cuisine, tout ridé, roulant incessamment ses yeux blancs de tous côtés. La jeune fille l'observait.

— Est-ce que là-bas les femmes portent tout le temps des souliers ? dit-elle.

Le nègre continuait son inspection.

— Où est-ce que votre mère met cette eau de source du Tennessee ? Quelque part par là ?

— De l'eau de source ?

Le nègre cligna lentement des yeux.

— C'pétrole qui s'boit si facilement.

— Du pétrole ?

— Cette huile de lampe incolore que vous buvez. Vous n'en auriez pas un peu d'caché ici quéqu' part?

— Ah, dit la jeune fille. Vous voulez dire l'eau-de-vie de maïs.

Elle alla dans un coin et souleva une planche du plancher, suivie des yeux par le nègre, et en sortit une cruche de terre semblable à l'autre. Elle emplit un verre épais comme l'autre, le donna au nègre, le regarda se l'envoyer d'un seul coup au fond du gosier en fermant les yeux.

— Ouf! fit-il de nouveau en s'essuyant la bouche avec le revers de sa main.

— Qu'est-ce que vous me demandiez? dit-il.

— Si les filles, là-bas, à Countymaison, portent des souliers.

— Les dames oui. Si elles n'en avaient pas, missié Soshay n'aurait qu'à vendre une centaine de nègres pour leur en acheter... Qui c'est qui dit qu'missié Soshay est un nègre?

La fille le regarda attentivement.

— Est-ce qu'il est marié?

— Qui ça? Missié Soshay? La fille continuait de l'observer. « Comment aurait-il eu le temps de se marier, lui qui se bat contre les Yanquis depuis quatre ans? D'puis quatre ans, a-t-il été chez lui où y a des dames à marier? »

Il regarda la fille, le blanc de l'œil légèrement injecté de sang, quelques faibles touches de lumière çà et là sur sa peau luisante. En dégelant il paraissait avoir un peu grandi.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire qu'il soit marié ou pas?

V

Les quatre hommes, trois et le jeune garçon, étaient assis autour de la table en train de souper. Les restes du repas gisaient sur les épaisses assiettes. Les couteaux et les fourchettes étaient en fer. Sur la table était toujours la cruche. Weddel avait maintenant enlevé son manteau. Il était rasé de frais, ses cheveux, encore humides, étaient peignés et rejetés en arrière. Sur sa poitrine, le jabot de sa chemise moussait sous la lumière de la lampe, sa manche droite, vide, était fixée sur le devant de son vêtement par une mince épingle d'or. Sous la table, les escarpins de bal usés et rapiécés reposaient entre les gros souliers des deux hommes et les larges pieds nus du gamin.

— Vatch dit que vous êtes nègre, fit le père.

Weddel était légèrement penché en arrière sur sa chaise.

— Alors ça s'explique, fit-il. Je croyais qu'il avait de nature mauvais caractère. Ou bien, également, qu'il se croyait obligé de faire le vainqueur.

— Êtes-vous nègre? demanda le père.

— Non, dit Weddel. Il regardait le jeune garçon, le visage las, décharné, quelque peu ironique. Sur sa nuque ses longs cheveux étaient coupés sans art comme avec un couteau ou peut-être une baïonnette. Le garçon

le contemplait, complètement immobile et comme en extase. « *Comme si j'étais une apparition*, pensa-t-il. *Un revenant. Peut-être en suis-je un.* »

— Non, dit-il, je ne suis pas un nègre.

— Qui êtes-vous? demanda le père.

Weddel était assis légèrement de côté sur sa chaise, sa main posée sur la table.

— Est-ce la coutume au Tennessee de demander aux gens qui ils sont? fit-il.

Vatch était en train d'emplir un verre à la cruche. Il avait un air menaçant et de grosses mains brutales. Son visage était hostile. Weddel le regarda.

— Je crois connaître vos sentiments, dit-il. J'avais sans doute les mêmes autrefois. Mais il est difficile de conserver pendant quatre ans les mêmes sentiments. Et même d'en avoir.

Vatch prononça quelques mots brutaux et hargneux. Il posa rudement le verre sur la table, faisant rejaillir un peu de liquide. On aurait dit de l'eau, mais avec une odeur violente et capiteuse. Il semblait posséder une légèreté inhérente qui en projeta, d'un côté à l'autre de la table et jusque sur le jabot vaporeux et le linge usé, mais immaculé, sur la poitrine de Weddel, des gouttes produisant contre la peau, à travers l'étoffe, une brusque impression de froid.

— Vatch! s'écria le père.

Weddel ne fit pas un geste; son expression hautaine, ironique et lasse ne changea pas.

— Il ne l'a pas fait exprès, dit-il.

— Quand je le ferai exprès, dit Vatch, ça n'aura pas l'air d'un accident.

Weddel regardait Vatch.

— Je crois vous l'avoir déjà dit, fit-il. Je m'appelle Saucier Weddel. Je suis du Mississipi. J'habite une propriété nommée Contalmaison. C'est mon père qui l'a bâtie et nommée. C'était un chef Choctaw du nom de François Weddel, dont vous n'avez probablement jamais entendu parler. Il était le fils d'une femme Choctaw et d'un émigré français de la Nouvelle-Orléans, général de Napoléon et chevalier de la Légion d'honneur, nommé François Vidal. Mon père est allé une fois dans sa voiture jusqu'à Washington, pour protester auprès du président Jackson, contre la façon dont le gouvernement traitait les gens de sa race. Il envoyait devant lui une charrette chargée de fourrage et de cadeaux, ainsi que des chevaux de relais pour la voiture, sous la responsabilité de l'Homme, le surveillant indigène, Choctaw pur sang et cousin de mon père. Dans l'ancien temps, l'Homme était le titre héréditaire du chef de notre tribu; mais, lorsque nous avons été européanisés comme les blancs, nous avons perdu le titre de cette branche, qui a refusé de se laisser contaminer; toutefois nous avons gardé les esclaves et la terre. L'Homme habite présentement une maison un peu plus importante que les cases des nègres, il est un domestique d'un rang supérieur. C'est à

Washington que mon père a fait la connaissance de ma mère et qu'il l'a épousée. Il a été tué dans la guerre contre le Mexique. Ma mère est morte il y a deux ans, en 63, d'une pneumonie compliquée contractée alors qu'elle faisait enterrer son argenterie un soir de pluie, au moment où l'armée fédérale pénétra dans le comté, et aussi faute d'une nourriture à sa convenance ; mais mon domestique se refuse à croire qu'elle est morte. Il refuse de croire que le pays ait permis aux gens du Nord de la priver de café importé de la Martinique et des petits pains qu'elle mangeait chaque dimanche à midi et chaque mercredi soir. Il croit que le pays aurait pris les armes plutôt que de permettre cela. Mais après tout, ce n'est qu'un nègre, fils d'une race opprimée, maintenant accablée sous le fardeau de la liberté. Il tient une liste quotidienne de mes méfaits qu'il se propose de raconter à ma mère quand nous serons de retour chez nous. J'ai fait mes études en France, mais je ne travaillais pas beaucoup. Il y a quinze jours, j'étais encore major d'un régiment d'infanterie du Mississipi, dans la division d'un nommé Longstreet [1], dont vous avez peut-être entendu parler.

— Ainsi vous étiez major, dit Vatch.

— C'est évidemment une charge contre moi ; oui.

— J'ai déjà vu un major rebelle, dit Vatch. Voulez-vous que je vous dise où je l'ai vu ?

— Dites, fit Weddel.

— Il était étendu près d'un arbre. Nous avons dû nous arrêter à cet endroit pour nous reposer ; il gisait au pied de l'arbre et demandait de l'eau. « Avez-vous de l'eau, mon ami ? a-t-il dit. — Oui, ai-je répondu, j'ai de l'eau. Beaucoup d'eau. » Il a fallu que je me traîne à quatre pattes, je ne pouvais plus tenir debout. Je me suis traîné jusqu'à lui et je l'ai redressé, de façon que sa tête soit appuyée contre l'arbre. J'ai tourné sa figure vers moi.

— Vous n'aviez donc pas de baïonnette ? dit Weddel. Mais j'oubliais, vous ne pouviez pas vous tenir debout.

— Et puis, toujours à quatre pattes, je me suis éloigné. J'ai été obligé de me traîner pendant une centaine de mètres, à l'endroit...

— Vous vous êtes éloigné ?

— J'étais trop près. Qui pourrait fusiller convenablement quelqu'un à si petite distance ? J'ai dû reculer en me traînant, et alors le sacré flingot...

— Le sacré flingot ?

Weddel était assis sur le côté de sa chaise, la main sur la table, le visage empreint d'une expression railleuse, sarcastique et contenue.

— Du premier coup, je l'ai raté. J'avais appuyé sa tête et tourné sa figure de mon côté ; ses yeux me regardaient, tout grands ouverts, alors

1. *James Longstreet*, Lieutenant général de l'Armée confédérée (1821-1904). (T.).

je l'ai raté. Je l'ai touché à la gorge, il a fallu que je tire une seconde fois rapport à ce sacré flingot.

— Vatch, dit le père.

La main de Vatch était sur la table. De tête et de figure, il ressemblait à son père, mais sans la pondération de celui-ci. Il avait une physionomie farouche, figée, inquiétante.

— C'était ce sacré flingot. A fallu que je tire trois fois. Alors il a eu trois yeux en ligne dans sa figure appuyée contre l'arbre, tout trois grands ouverts, comme s'il me regardait avec trois yeux. Je lui avais fait cadeau d'un œil de plus pour qu'il voie mieux. Mais il a fallu que je m'y reprenne à deux coups à cause de ce sacré flingot.

— Allons Vatch, dit le père. Il était debout maintenant, les mains appuyées sur la table pour soutenir son maigre corps. « N'en veuillez pas à Vatch, notre hôte. La guerre est finie maintenant. »

— Je ne lui en veux pas, dit Weddel. Sa main se porta à sa poitrine, disparaissant sous son vaporeux jabot tandis qu'il observait Vatch, posément, de son regard aux aguets, railleur et sarcastique. « J'en ai trop vu de son espèce, pendant trop longtemps, pour faire cas d'un de plus. »

— Un peu de whisky? dit Vatch.

— Parlez-vous sérieusement?

— Au diable le pistolet, fit Vatch. Prenez donc du whisky.

Weddel posa de nouveau la main sur la table. Mais, au lieu de verser, Vatch tint la cruche en suspens au-dessus du verre. Il regardait par-dessus l'épaule de Weddel. Weddel se retourna. La jeune fille était dans la pièce, elle se tenait dans l'embrasure de la porte, avec sa mère juste derrière elle. La mère parla, comme si elle s'adressait au plancher qu'elle avait sous les pieds :

— J'ai essayé de la retenir, comme tu l'avais dit. J'ai essayé. Mais elle est aussi forte qu'un homme; têtue comme un homme.

— Retourne là-bas, dit le père.

— Moi? fit la mère en s'adressant au plancher.

Le père prononça un nom que Weddel ne saisit pas, sans même se rendre compte qu'il ne l'avait pas saisi.

— Retourne là-bas.

La jeune fille s'avança. Sans regarder aucun d'eux, elle alla vers la chaise sur laquelle était posé le manteau usé et raccommodé de Weddel; elle l'ouvrit, découvrant les quatre taillades déchiquetées à l'endroit où la doublure de zibeline avait été découpée comme avec un couteau. Elle regardait le manteau lorsque Vatch la saisit par l'épaule, mais ce fut vers Weddel que se porta son regard.

— Vous l'avez coupé et vous l'avez donné à ce nègre pour s'envelopper les pieds, dit-elle.

Puis, à son tour, le père empoigna Vatch. Weddel, la tête tournée pour regarder par-dessus son épaule, n'avait pas bougé. Auprès de lui, le frère

cadet s'appuyant sur les bras s'était à moitié soulevé de sa chaise, sa jeune et puérile figure tendue en avant sous la lumière de la lampe. Sauf la respiration de Vatch et de son père, on n'entendait aucun bruit dans la pièce.

— Je suis encore plus fort que toi, dit le père. Encore plus que toi, ou tout au moins autant.

— Tu ne le seras pas toujours, fit Vatch.

Le père regarda la jeune fille par-dessus son épaule. « Va-t'en », dit-il. Elle se retourna et se dirigea vers le corridor, ses pieds aussi silencieux que des semelles de caoutchouc. Le père prononça de nouveau le nom que Weddel n'avait pas saisi : et, de nouveau, il ne le saisit pas et ne se rendit pas compte qu'il ne le saisissait pas. Elle sortit. Le père regarda Weddel. L'attitude de celui-ci n'avait pas changé, sauf qu'encore une fois sa main était dissimulée sous son jabot. Ils se regardèrent mutuellement, le visage froid et nordique, et le visage moitié gaulois moitié mongol, émacié et las, semblable à un masque de bronze, les yeux comme ceux d'un mort, dont la perception seule était absente mais non la vue.

— Prenez vos chevaux et allez vous-en, dit le père.

VI

Dans le corridor, il faisait noir et froid, le froid noir de l'avril montagnard, qui montait du sol autour de ses jambes nues et de son corps vêtu d'une simple robe de grosse toile. « Il a coupé la doublure de son manteau pour en couvrir les pieds de ce nègre, dit-elle. Il a fait ça pour un nègre. » La porte s'ouvrit derrière elle. Sur la lueur de la lampe se profila la silhouette d'un homme, puis la porte se referma derrière lui. « Est-ce Vatch ou papa ? », dit-elle. Puis quelque chose s'abattit en travers de son dos, une courroie de cuir. « J'avais peur que ce ne soit Vatch », dit-elle. Elle reçut un deuxième coup.

— Va-t'en au lit, dit le père.

— Tu me fouettes, mais lui tu ne le fouettes pas, dit-elle.

Un troisième coup la frappa : un bruit sourd, mat, étouffé, sur la chair nue sous la rude toile à sacs.

VII

Dans la cuisine déserte, le nègre resta assis encore un instant sur la bille de bois auprès du fourneau, à regarder la porte. Puis il se leva précautionneusement, une main contre le mur.

— Ouf! dit-il. Si s'ment on avait chez nous au domaine une source où il coule de ça. Pour sûr que l'bétail en s'rait malade à crever.

Il regarda la porte avec des yeux clignotants, l'oreille tendue, puis il se mit en marche, longeant prudemment le mur, s'arrêtant de temps à autre pour regarder la porte et pour écouter, l'air rusé, instable et aux

aguets. Il atteignit le coin et souleva la planche mobile, se baissant avec précaution en s'appuyant contre le mur. Il sortit la cruche, et, là-dessus, perdit l'équilibre et s'étala à plat ventre avec une grotesque et anxieuse expression d'étonnement. Il se redressa et s'assit à même le plancher, prudemment, la cruche entre les jambes, puis il leva la cruche et but. Il but longtemps. « Ouf! », dit-il. Sur le domaine on donnerait ça aux cochons. Mais ces cocos d'montagnards qui n'savent rien... »

VIII

Ils étaient penchés au-dessus du nègre, se parlant à voix basse, Weddel avec sa chemise vaporeuse, le père et le fils cadet.

— Va falloir le porter, dit le père.

Ils soulevèrent le nègre. De sa main unique, Weddel lui releva brusquement la tête, le secoua. « Jubal », dit-il.

Le nègre, d'un bras, se débattit maladroitement. « Lâchez-moi », bredouilla-t-il. « Lâchez-moi. »

— Jubal! répéta Weddel.

Tout à coup, le nègre éclata violemment.

— Foutez-moi la paix, dit-il. J'le dirai à l'Homme. J'y dirai. Il s'arrêta en bafouillant. « Des travailleurs des champs. Des neg's des champs. »

— Va falloir qu'on le porte, reprit le père.

— Oui, fit Weddel. Je m'excuse de tout cela. J'aurais dû vous prévenir. Mais je ne croyais pas qu'il y avait une autre cruche à sa portée.

Il se baissa, glissant sa main unique sous les épaules du nègre.

— Laissez, dit le père. Hule et moi nous allons le faire.

Le jeune homme et lui soulevèrent le nègre. Weddel ouvrit la porte. Ils sortirent dans le froid vif et noir. Au-dessous d'eux apparaissait vaguement la silhouette de la grange. Ils portèrent le nègre jusqu'en bas de la montée.

— Va sortir les chevaux, Hule, ordonna le père.

— Les chevaux? fit Weddel. Il ne peut pas monter à cheval pour le moment. Il ne tiendrait pas sur un cheval.

Ils se regardèrent, chacun regardant dans la direction d'où venait la voix de l'autre, dans le froid silencieux et glacial.

— Vous n'allez pas partir tout de suite? demanda le père.

— Je suis désolé. Vous voyez bien que cela m'est impossible pour l'instant. Il va me falloir rester ici jusqu'à l'aube, jusqu'à ce qu'il soit dessoûlé. Alors nous partirons.

— Laissez-le ici. Laissez-lui un cheval et allez-vous-en. Ce n'est qu'un nègre.

— Je regrette. Pas après quatre ans. Sa voix était ironique, presque étrange, toujours empreinte de la même incoercible lassitude. « Je me

suis tracassé pour lui jusqu'à présent ; je pense que je dois le ramener avec moi à la maison. »

— Je vous ai prévenu, dit le père.

— Je vous en remercie. Nous partirons à l'aube. Si Hule veut bien avoir la bonté de m'aider à le porter dans le grenier à foin.

Le père s'éloigna.

— Lâche ce nègre, Hule, dit-il.

— Il va geler si on le laisse ici, fit Weddel. Il faut que je le monte dans le grenier.

Il mit le nègre debout, l'appuya contre le mur et se courba pour soulever le corps flasque sur son épaule. Il y parvint sans peine, mais ne comprit pourquoi que quand il entendit le père dire de nouveau :

— Sors de là, Hule.

— Oui, allez, dit tout bas Weddel. Je pourrai bien lui faire monter l'échelle. Il entendait la respiration du garçon, rapide, jeune, peut-être accélérée par l'émotion. Weddel ne s'attarda pas à épiloguer, ni à se demander la cause du ton légèrement agité avec lequel le garçon dit :

— Je vais vous aider.

Weddel ne s'y refusa plus. D'une tape, il réveilla le nègre ; ils posèrent ses pieds sur les barreaux de l'échelle, le poussant vers le haut. A mi-chemin, il s'arrêta, se débattit de nouveau contre eux. « J'vas leur dire. J'vas l'dire à l'Homme. J'vas l'dire à madame. »

IX

Ils s'étendirent côte à côte dans le grenier sous le manteau fourré et les deux couvertures de selles. Il n'y avait pas de foin. Le nègre ronflait, son haleine épaisse et rauque puait l'alcool. Au-dessous d'eux, dans sa stalle, le pur sang tapait du pied de temps en temps. Weddel était couché sur le dos, son bras croisé sur la poitrine, la main tenant le moignon de l'autre bras. Au-dessus d'eux, par les fentes du toit, on apercevait le ciel, un ciel nuageux, froid et noir, qui présageait la pluie pour le lendemain, pour tous les lendemains, jusqu'à ce qu'ils fussent sortis des montagnes. « Si jamais je sors des montagnes », murmura-t-il en regardant le ciel, immobile sur le dos près du nègre qui ronflait. « J'étais inquiet. J'avais cru que c'était bien fini, que j'avais perdu le privilège d'avoir peur. Mais non. Et j'en suis heureux. Très heureux. » Il resta étendu, tout raide, sur le dos, dans l'obscurité glacée, à penser à sa demeure. « Contalmaison. Il y a des mots qui résument nos existences et leur donnent un sens. Victoire. Défaite. Paix. Foyer. C'est pourquoi il est si difficile d'inventer un sens pour les mots, si diablement difficile. Surtout si l'on a l'infortune d'être victorieux : si diablement difficile. C'est charmant d'être vaincu ; c'est reposant d'être vaincu. D'être vaincu et de rester étendu sous un toit démoli à penser à son chez-soi. » Le nègre

ronflait. « Si diablement difficile. » Il avait l'impression de regarder les paroles prendre forme silencieusement dans les ténèbres en sortant de ses lèvres. « Ce qui arrivait, par exemple, quand quelqu'un éclatait de rire tout à coup dans le hall de l'hôtel Gayoso, à Memphis. Mais je suis enchanté... » Puis il entendit le bruit. Il resta étendu sans bouger, la main crispée sur la crosse chaude du revolver sous le moignon de son bras droit, écoutant le bruit imperceptible qui gravissait l'échelle. Mais il ne fit pas un geste jusqu'à ce qu'il aperçût une ombre dans l'ouverture obscure de la trappe.

— Halte-là, dit-il.

— C'est moi, dit la voix, la voix du jeune garçon, de ce même ton rapide et haletant dont, même à ce moment, Weddel n'eut pas le temps de discerner l'agitation ni, à vrai dire, de la remarquer le moins du monde. Le garçon rampa sur les mains et les genoux à travers les brins de paille secs et crissants qui jonchaient le plancher. « Allez-y, tirez sur moi », dit-il. Il apparut dans l'ombre, à quatre pattes au-dessus de Weddel, la respiration haletante.

— Je voudrais être mort. Je le voudrais. Je voudrais qu'on soit morts tous deux. C'est ce que souhaiterait Vatch. Pourquoi a-t-il fallu que vous vous arrêtiez ici?

Weddel n'avait pas bougé.

— Pourquoi Vatch veut-il me tuer?

— Parce qu'il vous entend tous gueuler, vous autres. Je couchais avec lui autrefois, mais il se réveille la nuit et, une fois, il a fallu que papa l'empêche de m'étrangler, avant qu'il ne se réveille tout en sueur, parce qu'il vous entend encore hurler. Sans autres armes que des fusils sans cartouches, hurler, que disait Vatch, en vous sauvant, comme des épouvantails à travers un champ de maïs.

Il pleurait tout bas maintenant.

— Au diable! Allez au diable!

— Oui, dit Weddel. Je les ai entendus, moi aussi. Mais pourquoi voulez-vous mourir?

— Parce qu'elle aussi a essayé de venir. Seulement il fallait...

— Qui elle? Votre sœur?

— ... Il fallait pour sortir qu'elle traverse la salle. Papa ne dormait pas. Il a dit : « Si tu franchis cette porte, tu ne rentreras jamais. » Et elle a répondu : « Je ne tiens pas à rentrer. » Vatch non plus ne dormait pas et il a dit : « Presse-toi de l'épouser, parce que, à l'aube, tu seras veuve. » Et elle est revenue me le raconter. Mais j'étais éveillé, moi aussi. Alors je suis venu vous le dire.

— Me dire quoi? demanda Weddel.

Le garçon pleurait silencieusement, avec une sorte de profond et opiniâtre désespoir.

— Je lui ai dit que si vous étiez un nègre, et si elle faisait ça... je lui ai dit que je...

— Quoi? Si elle faisait quoi? Qu'est-ce qu'elle veut que vous me disiez?

— Qu'il y a une fenêtre dans le grenier où nous couchons elle et moi. Il y a une échelle que j'ai fabriquée pour quand je rentre de la chasse la nuit; vous pouvez entrer par là. Mais je lui ai dit que si vous étiez un nègre et qu'elle fasse ça, je...

— Voyons, dit brusquement Weddel, calmez-vous à présent. Vous ne vous rappelez donc pas? Je ne l'ai vue que cette seule fois où elle est entrée dans la salle, lorsque votre père l'a renvoyée.

— Mais vous l'avez vue à ce moment-là. Et elle vous a vu.

— Non, dit Weddel.

Le garçon cessa de pleurer. Il se tenait sans bouger au-dessus de Weddel.

— Non quoi?

— Je ne ferai pas ça. Je ne monterai pas à votre échelle.

Pendant un instant, le garçon sembla réfléchir au-dessus de lui, immobile, respirant lentement et avec calme maintenant; il parlait à présent d'un ton pensif, presque rêveur : « Je pourrais vous tuer facilement. Bien que vous soyez plus âgé que moi, vous n'avez qu'un bras... » Tout à coup, il fit un geste, avec une rapidité presque invraisemblable. Weddel ne s'en aperçut que lorsque les mains énormes et rudes du garçon le saisirent à la gorge. Weddel ne broncha pas.

— Je pourrais facilement vous tuer. Et sans aucune hésitation.

— Chut, dit Weddel. Pas si haut.

— Sans aucun remords.

Il tenait la gorge de Weddel d'une étreinte ferme et maladroite. Weddel pouvait sentir l'étreinte destinée à l'étrangler s'exténuer dans les avant-bras du garçon avant de parvenir jusqu'aux mains, comme si la correspondance entre le cerveau et les mains eût été incomplète.

— Sans aucun regret. Sauf que Vatch serait furieux.

— J'ai un revolver, dit Weddel.

— Alors tuez-moi avec. Allez-y.

— Non.

— Non quoi?

— Ce que je vous ai dit tout à l'heure.

— Vous jurez que vous ne le ferez pas? Jurez-vous?

— Écoutez un instant, dit Weddel. Il parlait à présent avec une patience apaisante, comme s'il parlait par monosyllabes à un enfant : « Je ne demande qu'à rentrer chez moi. C'est tout. Voilà quatre ans que je suis loin de chez moi. Tout ce que je désire, c'est d'y rentrer. Comprenez-vous? Je veux revoir, après quatre ans, ce qui me reste là-bas. »

— Qu'est-ce que vous y faites? Les mains du garçon étaient desserrées et rudes autour du cou de Weddel, ses bras immobiles et rigides. « Est-ce que vous passez à la chasse toute la journée, et toute la nuit si ça vous

plaît, à cheval, avec des nègres pour vous servir, pour cirer vos bottes et seller votre cheval, pendant que vous restez assis à manger sous la véranda jusqu'à ce qu'il soit temps de repartir chasser? »

— Je l'espère bien. Voici quatre ans que je n'ai pas été chez moi, vous comprenez. Alors je ne sais plus.

— Emmenez-moi avec vous.

— Je ne sais pas ce qui reste là-bas, voyez-vous. Il est possible qu'il n'y ait plus rien : plus de chevaux à monter et plus rien à chasser. Les Yanquis ont passé par là, ma mère est morte tout de suite après, et, avant que je puisse aller y voir, je ne sais pas ce que nous y trouverions.

— Je travaillerai. Nous travaillerons tous deux. Vous pouvez vous marier à Mayesfield. Ce n'est pas loin.

— Me marier? Ah! Votre... Je comprends. Comment savez-vous que je ne suis pas déjà marié! A ce moment, les mains du garçon se desserrèrent autour de son cou, le secouèrent.

— Cessez! dit-il.

— Si vous dites que vous avez une femme, je vous tue, fit le garçon.

— Non, dit Weddel, je ne suis pas marié.

— Et vous refusez de monter par cette échelle?

— Je refuse. Je ne l'ai vue qu'une seule fois. Je ne pourrais même pas la reconnaître si je la revoyais.

— Ce n'est pas ce qu'elle dit. Je ne vous crois pas. Vous mentez.

— Non, dit Weddel.

— Est-ce parce que vous avez peur?

— Oui, c'est ça.

— De Vatch?

— Non, pas de Vatch. J'ai peur, simplement. Je pense que ma chance est épuisée. Je vois bien qu'elle a duré trop longtemps : j'ai peur de découvrir que j'ai oublié comment avoir peur. Alors je ne peux pas courir ce risque. Je ne peux pas risquer de découvrir que j'ai perdu contact avec la vérité. Pas comme Jubal ici présent. Il croit que je lui appartiens toujours ; il ne veut pas croire que j'ai été affranchi. Il ne veut même pas m'en entendre parler. Il n'a pas besoin de se tracasser de la vérité, voyez-vous.

— Nous travaillerions. Elle ne ressemblerait peut-être pas aux femmes du Miss'ipi qui portent des chaussures tout le temps. Mais nous apprendrions. Nous ne vous ferions pas honte devant elles.

— Non, dit Weddel. Cela m'est impossible.

— Alors allez-vous-en. Tout de suite.

— Comment le pourrais-je? Vous voyez bien qu'il ne peut pas monter à cheval, qu'il ne peut pas tenir sur un cheval.

Le garçon ne répondit pas immédiatement : au bout d'un moment, Weddel, bien qu'il n'eût lui-même entendu aucun bruit, put presque percevoir que l'autre s'était raidi dans une totale immobilité ; il se rendit

compte que le garçon, accroupi, retenant sa respiration, regardait du côté de l'échelle.

— Lequel est-ce? murmura Weddel.

— C'est papa.

— Je vais descendre. Vous, restez ici. Gardez-moi mon revolver.

X

Le ciel noir était profond, froid, glacial. Dans les ténèbres immenses, impénétrables, s'étendait la vallée; en face, la chaîne des montagnes invisibles et glacées était noire sur le ciel noir. Tenant croisé sur sa poitrine le moignon de son bras manquant, il frissonnait lentement et sans arrêt.

— Partez, dit le père.

— La guerre est finie, répondit Weddel. La victoire de Vatch ne me regarde pas.

— Emmenez vos chevaux et votre nègre et partez.

— Si c'est à cause de votre fille, je ne l'ai vue qu'une fois et je compte ne jamais la revoir.

— Partez, dit le père. Prenez ce qui vous appartient et partez.

— Impossible. Ils étaient face à face dans l'obscurité. « Au bout de quatre ans, j'ai acquis le droit de fuir en sécurité. »

— Vous avez jusqu'à l'aube.

— J'ai eu moins que cela en Virginie pendant quatre ans. Et je suis maintenant dans le Tennessee. Mais l'autre avait tourné les talons et avait disparu sur la pente obscure. Weddel entra dans l'écurie et gravit l'échelle. Le garçon immobile était accroupi auprès du nègre qui ronflait.

— Laissez-le ici, dit le garçon. Ce n'est qu'un nègre. Laissez-le et partez.

— Non, dit Weddel.

Le garçon était accroupi auprès du nègre qui ronflait. Il ne regardait pas Weddel, mais il y avait entre eux, paisibles et silencieux, le taillis, la détonation sèche et brutale, le fracas soudain et forcené du cheval cabré, la volute de fumée.

— Je peux vous indiquer un raccourci pour descendre dans la vallée. En deux heures vous serez hors des montagnes. Avant l'aube vous serez à dix milles d'ici.

— C'est impossible. Lui aussi désire rentrer chez lui. Je dois faire en sorte qu'il y rentre.

Il se baissa, de sa main unique, maladroitement, il arrangea le manteau pour mieux couvrir le nègre. Il entendit sans le voir le garçon s'éloigner en rampant. Au bout d'un instant, il secoua le nègre. « Jubal », dit-il. Le nègre poussa un gémissement, se tourna lourdement et se rendormit.

Weddel s'accroupit auprès de lui comme avait fait le garçon. « Je croyais l'avoir perdue pour de bon, dit-il. La paix, la tranquillité ; la faculté d'avoir encore peur. »

XI

La cabane était morne et désolée dans l'aube brumeuse et glacée, lorsque les deux chevaux franchirent l'entrée ruineuse et débouchèrent dans le chemin boueux, le nègre sur le pur sang, Weddel sur l'alezan. Le nègre grelottait. Il était ratatiné, haut perché, les genoux pliés sous lui, la figure presque invisible sous le capuchon de toile cirée.

— J'vous l'disais bien qu'ils essayaient d'nous poisonner avec c'te saloperie, dit-il. J'vous l'disais. Des jean-foutre de montagnards. Et c'est pas assez qu'ils me poisonnent, faut que m'apportiez du poison d'vot' propre main. O Seigneu' Seigneu'. Si jamais nous r'venons chez nous.

Weddel jeta un regard en arrière vers la cabane, vers la masure désolée, où l'on apercevait nul signe de vie, pas même de la fumée. « Elle doit avoir un garçon, un galant. » Il parlait tout haut, pensif et ironique. « Et ce gamin. Ce Hule. Il a dit de continuer jusqu'en vue d'un taillis de lauriers où disparaît le chemin, puis de prendre un sentier sur la gauche. Il a dit qu'il ne fallait pas passer par ce taillis. »

— Qui a dit quoi ? fit le nègre. Moi j'vas nulle part. J'vas r'tourner m'coucher dans c'grenier.

— Parfait, dit Weddel. Descends.

— Que j'descende ?

— J'ai besoin des deux chevaux. Tu n'auras qu'à aller à pied quand tu auras fini de dormir.

— J'le dirai à vot' maman, fit le nègre. J'y dirai. J'y dirai comment au bout de quatre ans vous n'avez pas seulement le bon sens de reconnaître un Yanqui à vue de nez. Comment vous passez la nuit chez des Yanquis et vous les laissez poisonner un des nègres de madame. J'y dirai.

— Je croyais que tu voulais rester ici, dit Weddel. Il grelottait, lui aussi. « Pourtant je n'ai pas froid, dit-il. Je n'ai pas froid. »

— Rester ici ? Moi ? Et comment diab' que vous arriveriez chez vous sans moi ? Qu'est-ce que je dirais à madame quand je rentrerais sans vous et qu'elle me demanderait où c'est que vous êtes ?

— Viens, dit Weddel. Il poussa l'alezan. Il jeta en arrière un regard tranquille vers la maison, puis il continua son chemin. Derrière lui, sur le pur sang, le nègre marmottait pour lui-même, en maugréant, une litanie lamentable. Le chemin, la longue pente qu'ils avaient gravie si péniblement la veille, descendait maintenant. Boueux, caillouteux, comme une balafre à travers le terrain rocheux et dénudé, sous le ciel

pluvieux, il descendait en serpentant jusqu'à l'endroit où commençaient les pins et les lauriers. Au bout d'un instant, la cabane avait disparu.

— C'est donc une fuite, dit Weddel. Quand je serai chez moi, je n'en serai pas fameusement fier. Mais si. Cela signifie que je suis encore en vie. Toujours en vie, puisque je sais encore ce que c'est que la peur et le désir. Puisque la vie est une affirmation du passé et une promesse d'avenir. Oui, je suis encore en vie... Ah!

C'était le taillis de lauriers. A trois cents pieds environ en avant d'eux, il semblait avoir surgi, immobile, sombre et mystérieux, dans l'air saturé d'eau. Il tira brusquement sur les rênes ; le nègre ratatiné, geignant, la figure complètement dissimulée, le dépassa sans s'en rendre compte, jusqu'au moment où le pur sang s'arrêta de lui-même.

— Mais je ne vois pas de sentier, dit Weddel.

Puis une silhouette sortit du bois et courut vers eux. Weddel, retirant la main qu'il avait sous son manteau, fourra les rênes sous sa cuisse. Puis il s'aperçut que c'était le jeune garçon. Celui-ci arriva en trottant. Il avait le visage pâle, contracté, les yeux profondément graves.

— C'est tout droit, là-bas, dit-il.

— Merci, fit Weddel. Ça a été gentil de votre part de venir nous le montrer, mais nous aurions pu sans doute le trouver.

— Oui, dit le garçon comme s'il n'avait pas entendu. Il avait déjà saisi la bride de l'alezan. « Juste de l'autre côté des broussailles. On ne peut le voir que quand on est dedans. »

— Dans quoi? demanda le nègre. J'y dirai. Après quatre ans vous n'avez pas plus de bons sens...

— Chut! dit Weddel. Puis il s'adressa au garçon : « Je vous suis très reconnaissant. Il va falloir, faute de mieux, que vous vous contentiez de cela. Et maintenant, retournez chez vous. Nous trouverons bien le sentier. Ça va aller tout seul maintenant. »

— Ils connaissent le sentier eux aussi, dit le garçon. Il tira l'alezan en avant. « Venez ».

— Doucement! fit Weddel en retenant son cheval. Le garçon continua de tirer sur la bride, regardant en avant du côté du taillis. « Alors, nous faisons une conjecture et eux également. Est-ce bien cela? »

— Venez donc, bon Dieu de bon Dieu! fit le garçon avec une sorte de frénésie contenue. « J'en ai assez, j'en ai assez. »

— Bien, dit Weddel. Il jeta à la ronde un regard railleur, ironique, le visage décharné, las, ravagé. « Mais il faut que je parte. Je ne puis rester ici, même si j'avais une maison, un toit pour m'abriter. Alors, je dois choisir entre trois choses. C'est ce qu'il y a de déconcertant, cette alternative sur laquelle on ne comptait pas. Au moment même où on réussit à se rendre compte que la vie consiste en un choix erroné entre deux alternatives, il faut choisir entre trois choses. Rentrez chez vous. »

Le garçon se retourna et leva son regard vers lui.

— Nous travaillerions. Nous pourrions retourner à la maison maintenant, puisque papa et Vatch sont... Nous pourrions descendre la montagne à cheval, deux sur un cheval et deux sur l'autre. Nous pourrions redescendre dans la vallée et vous marier à Mayesfield. Vous n'auriez pas à rougir de nous.

— Mais elle a un galant, n'est-ce pas? Quelqu'un qui l'attend le dimanche à la sortie de l'église, qui l'accompagne chez elle et partage le repas du dimanche, et qui se bat peut-être à cause d'elle avec les autres jeunes gens?

— Alors, vous ne voulez pas nous emmener?

— Non. Rentrez chez vous.

Pendant un instant, le jeune homme resta immobile, la main sur la bride, la tête baissée. Puis il se retourna.

— Venez alors, dit-il avec calme. Il faut nous dépêcher.

— Attendez, fit Weddel, qu'avez-vous l'intention de faire?

— Je vais aller un bout avec vous. Venez. Il tira l'alezan en avant, en quittant le chemin.

— Voyons, dit Weddel, rentrez chez vous. La guerre est finie à présent. Vatch le sait bien.

Le garçon ne répondit pas. Il engagea l'alezan dans les broussailles. Le pur sang hésita.

— Ho, César! fit le nègre. Attendez, missié Soshay. J'vas pas aller comme ça, nenni...

Le garçon, sans s'arrêter, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Vous, restez en arrière, dit-il. Restez où vous êtes.

Le sentier était une piste à peine tracée, qui sinuait et zigzaguait parmi la broussaille.

— Je le vois à présent, dit Weddel. Rentrez chez vous.

— J'vais aller un bout avec vous, dit le garçon, si bas que Weddel se rendit compte que, dans sa vigilance tendue et aux aguets, il avait retenu sa respiration. Il respira de nouveau, tandis que l'alezan descendait sous lui à pas raides et cahotants. « Des bêtises, pensa-t-il. Encore cinq minutes et il va me faire jouer au Peau-Rouge. Je désirais retrouver la faculté d'avoir peur, mais il me semble que j'exagère. »

Le sentier s'élargissait; le pur sang prit place à côté de l'alezan, le garçon marchant entre les deux; de nouveau il jeta un coup d'œil au nègre.

— Restez en arrière, je vous dis, fit-il.

— Pourquoi en arrière? dit Weddel. Il regarda la figure livide et contractée du garçon. « Je me demande si je joue au Peau-Rouge ou non », pensa-t-il rapidement. Puis il dit tout haut :

— Pourquoi faut-il qu'il reste en arrière?

Le garçon regarda Weddel; il s'arrêta et arrêta l'alezan.

— Nous travaillerions, dit-il. Nous ne vous ferions pas honte.

Le visage de Weddel était maintenant aussi grave que celui du garçon. Leurs regards se croisèrent.

— Croyez-vous que nous ayons mal deviné? Il fallait que nous devinions. Il fallait que nous devinions une des trois.

Le garçon eut encore l'air de ne pas l'avoir entendu.

— Vous n'allez pas croire que c'est ma faute? Vous le jurez?

— Oui, je le jure. Il parlait avec calme, tout en regardant le garçon; ils causaient, à présent, comme deux hommes, ou deux enfants. « Que me conseillez-vous de faire? »

— Retournez en arrière. Ils vont être partis maintenant. Nous pourrions... Il tira sur la bride pour faire reculer l'alezan; de nouveau le pur sang le rattrapa et le dépassa.

— Vous voulez dire que ça pourrait être par ici? dit Weddel. Tout à coup, il éperonna l'alezan, entraînant en avant, d'une brusque secousse, le garçon toujours cramponné à la bride. « Lâchez! » dit-il. Le garçon suspendu à la bride fut traîné en avant jusqu'à ce que les deux chevaux fussent au même niveau. Sur le pur sang était juché le nègre, les genoux remontés, continuant de bavasser, la bouche distendue par le flux de paroles, déformée et avachie à force de parler, comme un vieux soulier à force de marcher.

— J'y ai dit et redit, fit le nègre.

— Lâchez! dit Weddel en éperonnant l'alezan, qui bouscula le garçon d'un coup d'épaule : « Lâchez! »

— Vous ne voulez pas retourner? Vous ne voulez pas?

— Lâchez! répéta Weddel. Sous sa moustache il laissait voir un peu ses dents. D'un coup d'éperon il fit cabrer le cheval. Le garçon lâcha la bride et plongea sous le cou du pur sang. Weddel jetant un coup d'œil derrière lui au moment où l'alezan s'enlevait, vit le garçon réapparaître brusquement, sauter sur le dos du pur sang, renverser le nègre en arrière sur la croupe de la bête et le faire dégringoler.

— Ils se figurent que c'est vous qui êtes sur le bon cheval, dit le garçon d'une voix étranglée et haletante. Je leur ai dit que vous y seriez... Descendez à travers la montagne! cria-t-il au moment où le pur sang fonçait en avant, le cheval est capable de le faire. Quittez le sentier! Quittez-le... »

Weddel éperonna l'alezan. Presque côte à côte, les deux chevaux parvinrent au tournant où le sentier, revenant sur lui-même, pénétrait dans un massif touffu de lauriers et de rhododendrons. Le garçon regarda en arrière par-dessus son épaule. « Restez en arrière! cria-t-il. Quittez le sentier! » Weddel éperonna l'alezan. Sur son visage apparut une légère crispation d'impatience et de colère, quelque chose qui ressemblait vaguement à un sourire.

C'était encore sur son visage sans vie lorsqu'il mordit la poussière, le pied toujours engagé dans l'étrier. Au bruit du coup de feu, l'alezan fit un écart, traîna Weddel au bord du sentier, s'arrêta, tourna sur lui-

même, poussa un unique hennissement et se mit à brouter. Le pur sang fonça en avant, dépassa le coude du sentier, fonça en sens inverse, la couverture tournée sous le ventre, les yeux affolés, sauta par-dessus le corps du garçon gisant dans le sentier, la face de côté contre une pierre, les deux bras ramenés en arrière, les mains ouvertes, comme une femme qui saute par-dessus une flaque d'eau en retroussant sa jupe. Puis, il tourna sur lui-même et resta planté près du corps de Weddel, hennissant, encensant, regardant le taillis de lauriers et le léger nuage que faisait en se dissipant peu à peu la fumée de poudre noire.

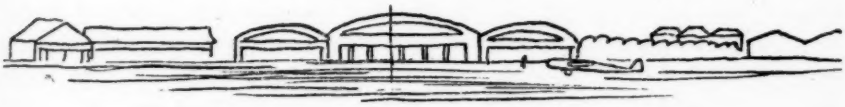
Lorsque les deux hommes surgirent du taillis, le nègre était à quatre pattes. L'un d'eux courait. Le nègre le vit courir en avant, criant à plusieurs reprises sur le même ton : « Le sacré idiot! Le sacré idiot! Le sacré idiot! », puis s'arrêter brusquement et laisser tomber son fusil. Dans la position où il était, le nègre le vit devenir immobile comme une pierre près du fusil tombé, regardant le corps du garçon avec une expression d'horreur et de stupéfaction, comme s'il s'éveillait d'un rêve. Puis le nègre aperçut l'autre homme. Celui-ci, tout en s'arrêtant, ramassa le fusil et se mit à le recharger. Le nègre ne bougea pas. Toujours à quatre pattes, il observait les deux blancs, un regard flottant et affolé dans ses yeux injectés de sang. Puis, à son tour, il se mit en marche ; toujours sur les mains et les genoux, il fit demi-tour, se dirigea rapidement vers l'endroit où gisait Weddel près du cheval alezan, s'accroupit près du corps, regarda de nouveau l'homme au fusil reculer lentement dans le sentier en chargeant son arme. Il vit l'homme s'arrêter : il ne ferma ni ne détourna les yeux. Il regarda le fusil s'allonger, se relever, rapetisser peu à peu, devenir une tache ronde et noire devant la figure de Vatch, comme un point sur une page. Le nègre était tassé sur lui-même, les yeux éperdus, affolés, fixes, injectés de sang, comme ceux d'un animal aux abois.

WILLIAM FAULKNER

(TRADUCTION R. N. RAIMBAULT)

TÉMOIGNAGES

ÉVASION



DALAT *2 novembre* 1940. — J'ai refermé la cabine téléphonique avec soin derrière moi. Il ne faut pas que ces gens m'entendent. La porte vitrée a étouffé le brouhaha des voix, mais elle me laisse le spectacle de la salle animée du « Lang Bian », l'hôtel chic de Dalat, à l'heure du thé.

— Je vous passe Saïgon... Eh bien, parlez monsieur!

Une voix lointaine, des paroles que seul, je peux comprendre :

— Allo, capitaine, c'est moi. Impossible de toucher l'autre. Il est parti dans le Nord. Que dois-je faire?

Je réponds vite, sans hésitation :

— Préviens le remplaçant. Rendez-vous lundi à huit heures quarante. Et t'en fais pas. Bonsoir, mon gars.

J'ai raccroché. La police fait enregistrer toutes les conversations, mais il est impossible qu'elle comprenne le sens réel de ces simples mots. Ils vont changer tout le cours de ma vie. A deux cents kilomètres d'ici, Louis Ducorps, un petit Breton aux yeux clairs, se met à l'œuvre. Tout ce qui n'était que projet va passer à l'exécution.

Quant au caporal de Valence, qu'il m'est impossible de toucher, je l'imagine en marche sur la route de Battambang, avec son visage de légionnaire aux joues creuses, avec sa foi, sa véhémence. Le sort n'aura pas voulu qu'il s'enfuie avec nous.

Car Valence et Ducorps sont les deux compagnons que j'avais choisis pour m'évader.

Je sors de la cabine. Des amis me demandent.

— Vous venez faire un bridge lundi? On dansera.

— Bien volontiers.

Lundi je serai loin. Ma réponse au téléphone signifiait : « Puisque Valence ne peut pas nous rallier en temps utile, préviens comme con-

venu, Jean Arnoux. Lui seul est capable de se jeter dans notre aventure sans même avoir été pressenti. Et sois à Kompong Trach lundi matin, à huit heures quarante, avec l'essence de réserve pour l'avion, à l'endroit que je t'ai désigné, sans le connaître, sur la carte.

— Suzy a ouvert une nouvelle fumerie. On pend la crémaillère jeudi. Vous viendrez, capitaine?

— Mais oui, certainement.

***

Mon cœur se serre à l'idée de partir sans Valence, ce merveilleux garçon avec qui nous avions formé, dès les premiers jours de juillet, nos projets d'évasion. Et mes hommes que je vais abandonner! Je pense avec émotion à tous ces êtres droits, ces cœurs simples. Les ai-je assez aimés, mes canonniers fidèles, pendant ces longs mois de guerre aux attentes stériles, aux interminables quarts de nuit. (Les larmes qu'ils laissaient couler sur leurs visages, quand nous écoutions à la radio les étapes foudroyantes de notre désastre.) Je connais assez leurs pensées profondes pour savoir qu'ils ne m'en voudront pas.

L'échec de ma tentative, la semaine dernière, a accru mon désir de partir. Le risque d'une évasion périlleuse est moins lourd que la honte de rester loin du combat.

Je suis sensible à la douceur de cette nuit. Ce silence de Dalat est prodigieux. Les nuits de Saïgon, d'Hanoï ou de Cholon sont toujours bruyantes : chansons de matelots en goguette, bruit de quelque festin chinois dans les maisons ouvertes sur la rue, et, plus tard, cris des coureurs de pousse-pousse attardés, que rythme le claquement de leurs pieds sur l'asphalte.

Ici, rien de tout cela. Dalat sur sa montagne a des grâces de bourg écossais. Pour la première fois depuis deux ans, j'ai froid. Ceux qui n'ont pas connu les zones tropicales ne comprendront jamais ce plaisir sensuel : l'air frais sur la peau nue. Aussi ai-je gardé la fenêtre grande ouverte. Il est minuit passé, la route, en bas, est déserte, mais les nuages semblent la suivre. Pas de brume, mais de petits paquets d'ouate, chassés par la mousson, qui s'accrochent un instant à ce village haut perché, et s'effilochent dans la masse sombre des pins et des mélèzes.

La forêt qui monte à l'assaut des maisons, la forêt elle aussi est silencieuse. Les animaux engourdis se sont tus, ou sont allés vers la plaine torride. Nous avons dû y descendre au crépuscule pour une battue, ma dernière chasse au tigre, je pense.

Les nuages ont cessé leur procession. La fenêtre encadre maintenant un ciel d'étoiles, et le froid semble plus vif. Je n'ai pas envie de dormir. Malgré moi, je pense sans cesse à mes projets de fuite. Combien n'en ai-je pas forgé, depuis l'armistice! Soulever l'équipage du *Lamotte-Picquet* et conduire le croiseur à Singapour, et il s'en est fallu d'un cheveu que ça réussisse ; louer à prix d'or une jonque chinoise, et je revois mes

transactions nocturnes à Kampot ; rallier au large de Saint-Jacques un des bateaux étrangers qui passent à l'horizon sans toucher nos rivages ; traverser la frontière siamoise pour atteindre la Birmanie. Que sais-je encore ? A tous, j'ai dû renoncer, sans me lasser de chercher de nouvelles solutions.

Saïgon, lundi 4, matin. — Dans quatre heures, il va falloir passer à l'action, et je n'arrive pas à fermer l'œil ! J'écris : c'est une façon de tromper mon attente.

Il est évident que les policiers indigènes qui me surveillent manquent de jugement, sans cela ils auraient aisément réuni les fils de mon petit complot. Je dois reconnaître cependant que cette nuit, j'ai peur d'être arrêté. Chaque fois que quelqu'un monte je me précipite sur le balcon, afin de pouvoir jeter sur le toit voisin ce journal trop indiscret. Mais il se fait tard, et mes alarmes s'espacent.

On a lanterné tout le jour, tandis que je me rongeais d'impatience. Enfin, vers la fin de l'après-midi, l'auto a dévalé le chemin du retour. Affre conduisait à tombeau ouvert, admirablement bien d'ailleurs. Le crépuscule tropical, très soudain, nous a pris à mi-parcours. Nous n'étions pas sortis des montagnes couvertes de forêts qu'un orage a éclaté, avec une violence décuplée par la résonance des hautes futaies. Puis la route s'est engagée entre les rizières, et la chaleur a commencé de croître jusqu'à Saïgon, où nous sommes arrivés vers huit heures. Ce que j'ai fait depuis ce moment est inimaginable. D'abord visite à Arnoux. Je l'ai trouvé tel que je l'avais jugé, plein d'enthousiasme pour partager nos risques. (Au fait pourquoi dit-on partager les risques, chacun ne les affronte-t-il pas tout entiers ?)

Louis Ducorps était déjà parti. Il doit parcourir pendant la nuit trois cents kilomètres en voiture, afin d'arriver à l'aube à Kompong Trach, avec l'essence nécessaire à la traversée, accumulée depuis deux mois sous des sacs de ciment, dans un hangar désaffecté.

Nous avons dîné à la « Pointe des Blagueurs ».

— Je suis passé à votre hôtel cet après-midi, me dit Arnoux. Je vous croyais de retour. Le patron Georgetti m'a signalé que la police vous avait demandé.

— Il vaudrait mieux que vous couchiez ailleurs, conseilla Germaine Affre.

— Oui, mais il faut de toutes façons que j'y retourne, j'ai encore des papiers importants à faire disparaître.

Je songeais à la liste des volontaires qui devaient prendre la jonque chinoise à Hatien. Je ne suis qu'un médiocre conspirateur.

— Je rentrerai tard et sortirai demain matin très tôt. C'est un risque à courir.

— Un de plus, en tous cas, ajouta Affre. Il est déjà bien imprudent que vous preniez tous les deux le même avion. Arnoux, depuis son laïus

au Continental, est également suspect. Je vous propose de l'emmener demain matin dans la clairière de Trang Bang.

C'était le bon sens même. Nous approuvâmes. Ainsi je partirai seul de Saïgon, pour égarer les soupçons.

J'ai reconduit chacun à sa maison, puis, avec l'auto que m'a laissée Affre, j'ai pris la route du Cap. Comment partir sans embrasser les Bellon, mes amis les plus chers. Leur stupéfaction! Ils viendront au terrain pour me voir au dernier moment.

Un peu plus tard, à la coupée du *Lamotte-Picquet*, accosté quai de la Lyre; le fonctionnaire étonné m'a salué. Le grand croiseur dormait. Je suis monté une dernière fois dans ma chambre, sous la passerelle, pour m'assurer que mes tiroirs ne contenaient plus de lettres compromettantes, et j'ai quitté ce lieu où j'ai vécu deux ans, ce lieu encore imprégné de l'âme de guerre, dont mes pensées l'avaient saturé depuis que nous attendions de nous mesurer avec l'ennemi. Mais l'asphyxie me guette dans cette atmosphère d'illusions perdues.

A l'hôtel, je viens de brûler les derniers papiers, de fermer les malles en bois de camphre qui contiennent tout ce que je possède, et que des amis doivent enlever avant qu'on ait donné l'alerte.

Il est quatre heures et demie, je vais me reposer.

***

Je m'étais allongé, mais décidément, rien à faire. Il faut en prendre mon parti, attendre le jour sans dormir.

Je redoute encore d'être arrêté au moment du départ. Le risque n° 2 je l'affronterai en cueillant Jean Arnoux dans la forêt de Trang Bang. Puis passé le grand Delta du Mékong, il faudra chercher un lieu d'atterrissage, sur un sol couvert d'herbes hautes. Il y aura là dans le voisinage (je tiens mes renseignements de la Place, raison d'en douter pour un optimiste!) une compagnie de miliciens, commandée par un officier. Comme aucun avion n'a survolé la région depuis plusieurs années, quelles vont être leurs réactions?

Et Louis, sera-t-il au rendez-vous? C'est déjà un exploit pour lui que de couvrir trois cents kilomètres de nuit à travers la Cochinchine et le Cambodge avec un chargement d'essence dont l'importance insolite suffirait pour le faire arrêter. La vente en bidons est interdite en effet depuis le début de la guerre, et il doit traverser une dizaine de bacs tous militairement gardés.

En admettant que tout aille bien jusque-là, il faudra remplir en hâte les réservoirs, et, sous le nez des miliciens, charger l'essence supplémentaire dans la carlingue, après avoir vidé celle-ci de toutes ses charges inutiles, comme de juste. Puis, décoller d'un sol inconnu, sur ce zinc fatigué, avec deux cent vingt kilos de surcharge en plus du maximum autorisé pour un moteur neuf. *Le Pélican* est un appareil d'école, maltraité

par des générations d'élèves, entretenu par des mécaniciens indigènes dont j'ignore la compétence. Mais ce dont je me suis, hélas, informé, c'est que sa revision générale devait, par nécessité, être faite après vingt heures de vol.

Après, ce sera le grand saut, onze cents kilomètres de mer (Lisbonne-Londres, pour fixer les idées) avec un avion terrestre, au-dessus d'une mer infestée de requins. Comme notre appareil n'a pas cette « autonomie » nous devrons ravitailler deux fois en vol.

Enfin, si grâce à Dieu, nous touchons la terre promise, j'espère que nous ne serons pas reçus par une rafale de mitrailleuses.

Le jour se lève. Le ciel est gris perle. La rue Catinat s'éveille. Un pousse apparaît, et j'entends le bruit familier décroître vers la rivière. Ce soir je serai arrêté, ou mort, ou libre. C'est idiot, ce que je viens d'écrire là.

Khota-Baru, 4 novembre. — Ouf! qui m'aurait dit que je daterais mon journal de cette bourgade au nom bizarre, perdue dans la jungle malaise, où nous avons atterri il y a quelques heures à peine, après une invraisemblable traversée. Mais commençons par le début :

Ce matin, six heures. Dans le vestibule du « Saïgon-Palace » je rencontre le patron Georgetti, déjà levé. Jusqu'ici mon départ a bénéficié du secret. Je n'ai averti mes meilleurs amis que quelques heures plus tôt. Je ne sais pour quelles raisons je dis :

— Adieu, Georgetti, Vous savez, je m'évade dans une demi-heure.

Nous n'avons jamais eu de relations d'amitié. Pourtant je vois ses yeux s'embuer, deux grosses larmes suivre ses rides.

— Vous aurez besoin d'argent. Venez.

Je le remercie. D'ailleurs à quoi me serviraient les piastres indochinoises ?

— Venez, insiste-t-il, je vous donnerai un petit lingot d'or, vingt mille francs.

— Mais je ne pourrai pas vous les rendre.

Il me prend par le bras et m'arrête d'un regard de reproche...

La voiture de l'hôtel me conduit à Tansonhut, l'aérodrome de Saïgon. Je suis calme, sûr de moi. Au bar du club, Repessé, le chef mécanicien, et mes amis, Jean et Mary Bellon, sont déjà là. Ceux-ci trop graves et aussi trop matinaux, pour être vraiment naturels. Toulza, l'excellent moniteur, dirige les manœuvres dans le hangar.

Je demande *le Pélican* pour aller soi-disant à Quan-Loï, plantation d'hévéas, qui possède un terrain à quelque cent kilomètres de Tansonhut. Le gros Repessé bougonne : « Moteur fatigué, fuite d'huile... Restez bien sur la route. En cas de carafe on saura où vous chercher. »

Les aides poussent *le Pélican* sur la pelouse. Le plafond est à cinquante mètres, mais troué d'azur et Toulza me permet de partir.

Le démarrage du moteur me prend de court. J'aurais voulu parler encore un peu à mes amis. Je m'approche d'eux, leur glisse quelques mots d'adieu. Ils sont très émus. Soudain la peur me prend que l'on devine et je me précipite dans l'avion comme si tous les policiers du monde étaient à mes trousses.

Décollé. De la ville aux maisons basses, émerge vers la rivière le mât tripode du *Lamotte-Picquet*, avec la ligne blanche du télémètre et la tourelle grise de télépointage, d'où j'ai dirigé tant de tirs! Tout mon passé! Pris la direction de Quan-Loï, mais, dès Thudaumot, suffisamment éloigné de l'aérodrome, venu cap à l'Est et passé sur la mince couche de nuages. A ce moment, un incident me surprend où je crois voir un présage fâcheux. Je ne suis allé qu'une fois à Trang Bang au milieu de la forêt. J'ai besoin de la carte pour m'y retrouver. Mais un coup de vent m'arrache celle-ci et la colle au fond de la carlingue, où je ne peux pas l'atteindre en vol. La visibilité du sol est mauvaise, et j'éprouve ma première émotion de la journée en me demandant si je vais perdre un temps précieux à chercher le petit carré de verdure du premier rendez-vous.

Un peu de veine et m'y voilà. Germaine et André Affre sont près de leur auto, avec Arnoux qui houspille le gardien indigène pour qu'il allume les brindilles mouillées dont la fumée doit me donner la direction du vent.

Je laisse le moteur au ralenti, bondis à terre, étreins mes amis rapidement.

— En route vite! Pas de temps à perdre!

Nous grimpons, Arnoux et moi, dans l'avion. Décollé face à l'Est, je repasse en sens inverse sur le terrain, où nous recevons le geste d'adieu de nos amis. Cap à l'Ouest — norois, mousson derrière. Le soleil est levé maintenant. Les nuages s'espacent. Je pilote tandis que Jean Arnoux, assis à ma droite, me montre sur la carte, au passage, les points remarquables. Nous survolons le grand Delta du Mékong, presque entièrement sous les eaux en novembre. Le vent nous aide : l'estime accuse cent cinquante kilomètres-heure pour les cent vingt du *Pélican*. Cela ne fait que confirmer mes prévisions. Si j'ai retardé mon départ jusqu'ici, c'est en grande partie pour profiter de la mousson de Nord-Est, établie depuis quelques jours à peine. Deux semaines plus tôt, nous l'aurions eue dans le nez.

Nous passons Chaudoc vers huit heures, et nous contournons cette grosse bourgade afin d'éviter qu'on prenne notre numéro. Les avions sont rarissimes dans cette région. Dès maintenant nous sommes sur une voie trop excentrique pour n'être pas suspects. La plaine envahie par la crue scintille au soleil. Les rizières s'étendent entre les bras du fleuve majestueux. Un troupeau de buffles s'ébroue au milieu d'un îlot de palétuviers. Sur notre droite, les contours montagneux du Cambodge commencent à sortir des brumes matinales.

Par une coïncidence extraordinaire, et qu'il faut laisser au hasard,

plutôt qu'au mérite d'une navigation précise, nous passons à la verticale de Kompong Trach à huit heures quarante exactement, l'heure fixée pour mon rendez-vous à Louis Ducorps. Il a comme instructions de rester caché dans les environs, et d'accourir dès qu'il entendra notre moteur.

Atterri très court dans un endroit un peu dénudé, et roulé avec précautions au milieu des broussailles, jusqu'au futur point-de départ. Moteur stoppé, il ne nous reste que le silence de cette matinée, le bourdonnement des insectes et la lourde chaleur du soleil tropical.

Des indigènes accourent des prés voisins et, ce qui est plus grave, le chef des miliciens, un adjudant métissé de Cambodgien, arrive tout de suite à bicyclette.

— A vos ordres, mon capitaine!

— Nous avons une légère avarie, nous allons à Sisophon. Dix minutes de réparation et nous pourrons décoller de nouveau.

— Je dois téléphoner au résident. Est-ce que je peux demander son nom à mon capitaine? et le lieutenant?

Il est assommant cet animal! et Louis n'est toujours pas là. Un instant d'émotion : le moteur d'une auto qui se rapproche. On en distingue déjà la masse sombre, entre les arbres de la route voisine. Est-ce la police? Tout est à craindre si notre ami a été arrêté. L'auto prend le chemin du terrain. Elle sort enfin des derniers boqueteaux pour se diriger vers nous. C'est la nôtre! Hurrah!

A voix basse, je dis à Arnoux en désignant du regard notre militaire :

— Amusez ce gars-là; il faut l'éloigner dix minutes.

Arnoux entre vite dans le jeu :

— Dites-moi, adjudant, où sont les tranchées que vous deviez creuser?

— Quelles tranchées, mon lieutenant?

— Ça par exemple! Vous vous foutez de moi. Vous allez un peu voir. Où est le poste de garde?

L'autre en reste bouche bée. Ils s'éloignent.

Malgré la gravité du moment, je ne peux m'empêcher de rire. Arnoux, pour gagner le plus de temps possible, affecte de boiter bas, et le sous-officier, la main sur le guidon, est bien obligé de l'attendre.

Nous commençons à remplir en hâte les réservoirs. Un indigène, amadoué par le don d'une piastre, nous aide. J'en profite pour dire à Louis de traverser le champ avec la voiture, afin de déceler les termitières. Les herbes rabattues traceront un chemin de décollage. Tout marcherait bien, si le nombre des spectateurs n'augmentait pas à chaque instant. Aux miliciens qui arrivent par petits groupes, se joignent les paysans et la marmaille du hameau dont j'aperçois les huttes, de l'autre côté de la route. Ma grande crainte est de voir surgir des Européens. Je viens juste de revisser les bouchons quand l'auto retourne, suivie de près par notre cerbère, et par Arnoux qui traîne littéralement la jambe.

— Le résident demande des explications. Il voudrait parler au capitaine.

— Vous allez dire au résident que j'arrive. L'avarie est réparée. Nous faisons juste un petit tour d'essai. Dites-lui qu'on s'invite à déjeuner.

Nous voilà libérés un moment. Vite chargeons la carlingue de l'essence nécessaire au ravitaillement en vol, et aussi de quelques sandwiches, d'une bouteille de bière, et de trois chambres à air, destinées à faire des ceintures de sauvetage. Mais que Dieu nous préserve de tomber dans ces eaux infestées de requins! Pour gagner du poids, nous démontons les deux fauteuils droits, qui placés au milieu de la prairie prennent un air cocasse. Tout est prêt. Le grand moment va arriver : le décollage, avec, pour cet avion léger, une surcharge énorme au-dessus du poids maximum autorisé...

Non, tout n'est pas prêt, car voici notre gêneur de retour, haletant sur sa bicyclette.

— J'ai l'ordre de vous arrêter.

— Je vous répète que je ne vais faire qu'un petit tour, nous sommes là dans cinq minutes.

Mais le métis a vu dans l'herbe les deux fauteuils abandonnés, et au fond de l'avion, les bidons qui luisent beaucoup trop. D'un coup d'œil, je m'assure que les hommes les plus proches, à quelques mètres de nous, eux, n'ont encore rien compris. Notre départ, je le sens avec une panique intérieure, ne tient plus qu'à un cheveu.

— Vous n'êtes tout de même pas idiot, dis-je d'une voix contenue. Et je prends d'un geste ostensible mon revolver d'ordonnance. Je suis très calme, les yeux fixés sur ceux de l'adjudant. J'ai mis toute mon énergie dans mon regard, et l'autre ne saura pas que c'était un regard désespéré. J'ai déjà oublié le visage de ce métis, mais je reverrai toujours, il me semble, ses yeux éraillés, des yeux de renard traqué, au moment où il essaie de mordre avant de recevoir le coup de grâce. J'ai feint de déplacer seulement mon arme, mais pour que l'autre voie. Et il voit très bien, le bougre! Il est intelligent, il est lâche. Il n'insiste pas.

On ferme la porte. Ducorps, pour alourdir le nez, s'est accroupi à ma droite, à la place de l'un des fauteuils débarqués. Arnoux est assis derrière sur notre chargement. Le moteur démarre du premier coup. J'ai trouvé à mi-course un repère transversal : un arbre mort, par une crête rocheuse dans le lointain. Je couperai si l'avion ne répond pas, au moment où nous le passerons.

A Dieu vat! Pleins gaz. Qu'il est lourd ce terrain! Les roues vont chercher les deux ornières de l'auto, tandis que la carlingue glisse dans l'herbe comme la coque d'un hydravion sur l'eau. L'aiguille du Badin commence à peine de bouger que voici le repère. Déjà! Un peu de marche arrière, et, mon Dieu, le *Pélican* ne dit pas non. Oh, il ne dit pas qu'il veut décoller tout de suite, mais il s'allège. Il a des intentions discrètes qu'il veut bien me confier. Alors je laisse courir. Voici la limite, le bord d'une petite

rivière qui a plus de cailloux que d'eau. Il faut bien s'arracher. L'avion retombe, rebondit, retombe encore sur l'autre rive, court cinquante mètres sur la vase sèche. Des buissons! Il faut bien les sauter. Puis je rends la main. Pour la troisième fois, les roues heurtent un sol raboteux. Les amortisseurs nous renvoient comme balle, et c'est gagné. Nous sommes libérés du sol. Le plus dur à franchir, c'est le premier rideau d'arbres, juste dans les plus hautes branches. Quelle était notre vitesse? Je l'ignore. Mais on passe. Et Ducorps reçoit une formidable tape dans le dos qui traduit mon soulagement.

Cap au 182 tout de suite, la route de Singapour. Arnoux déplie le calque sur lequel il va travailler pendant toute la traversée, tandis que je ne quitterai pas le manche. Nous passons le rivage en rase-mottes pour qu'on nous perde plus tôt de vue. D'ailleurs, *le Pélican* est lourd, lourd.

La matinée est magnifique. Tout est immensément bleu, le ciel d'un ton uni, la mer avec des crêtes blanches. A gauche, je reconnais la colline d'Hatien, à droite Kampot, vrais paradis sur terre où j'ai passé des heures merveilleuses à flâner au soleil sur le sable.

Je sais qu'une escadrille d'hydravions commandée par l'officier aviateur du *Lamotte-Picquet* est mouillée à Kampot. Recevra-t-il l'ordre de nous prendre en chasse? J'ai confiance dans la lenteur des téléphones pour éluder ce risque. Il ne me faut que le temps de disparaître à l'horizon.

Nous passons les premières îles assez bas pour voir les bouquets de palmiers s'éventer sous la brise. La mousson souffle frais, bien établie, et ride la mer d'une faible houle tachée d'écume. Laissé prendre de la hauteur, insensiblement. Six cents, huit cents mètres. Et voici Phuoc, la dernière île voisine des côtes. Essayé les magnétos pour aussitôt le regretter. Celle de droite ne donne pas. J'ai eu tort d'essayer. C'est un souci de plus qui va me hanter pendant longtemps, jusqu'à ce que d'autres, plus graves, surgissent. Règle à suivre désormais : ne jamais chercher une cause supplémentaire d'ennuis quand on est impuissant à y porter remède. Mieux vaut les ignorer.

Le Pélican monte maintenant d'une façon plus sensible, je ne sais pourquoi. La terre commence à se voiler derrière nous. Nous baignons dans un azur aveuglant et la mer, aux larges moirures, montre à peine ses rides. C'est le vrai début des longues heures entre ciel et eau. L'altimètre marque deux mille. Il fait bon. Je crois que nous chantons. Un souvenir me fait rire. Je devine qu'Arnoux penché sur mon épaule, se demande pourquoi. Je lui crie : « Croyez-vous que ce soit bien prudent? » et je vois ses yeux narquois se plisser tant il exulte, cependant que Ducorps m'interroge du regard.

Poulo-Panjang sort tout juste de l'horizon, très loin sur notre droite, comme prévu. Elle va nous permettre la seule évaluation précise de la traversée :

— Quinze degrés de dérive tribord et trente kilomètres de vent pour nous, annonce Arnoux.

L'île est par notre travers peu après dix heures. Et maintenant il ne reste plus que la mer miroitante, avec les ombres de quelques nuages qui courent à sa surface comme de grosses baleines grises. L'euphorie me gagne. Perfide, car mille kilomètres de désert d'eau s'étalent devant nous. « Et il faudra ravitailler en vol », me murmure une voix inquiète. Oui, je sais. Mais la fraîcheur de l'air est si douce à mon corps délivré des touffeurs de Saïgon, que je me sens défaillir de bien-être. La fatigue, sûrement.

— On pourrait manger les sandwiches, dit Arnoux.

Ai-je approuvé de la tête? Nos provisions disparaissent en quelques bouchées. J'avais trop faim pour ce maigre casse-croûte, il m'en reste un malaise. Et un remords : nous avons dilapidé la fortune des naufragés.

Depuis le décollage mes yeux s'usent à chercher la ligne d'horizon, entre deux densités de bleu à peine discernables. A un moment je sens que mon effort s'allège sans savoir tout de suite la cause de ce changement. Puis, je m'aperçois qu'une bande violette barre mon champ visuel comme un diamètre. Bientôt elle s'élargit, se fragmente, et bourgeonne en lourds cumulus. Je savais bien qu'il fallait s'attendre aux violents orages équatoriaux, mais ce souci, après tant d'autres, je l'avais oublié. Pourtant la menace, soudain, me paraît formidable.

Venir au ras des vagues, j'y songe bien. Mais les trombes d'eau, sous l'équateur, ont le poids du plomb.

— Vous savez à combien il plafonne?

— Cinq mille, théoriquement.

— Je vais tenter de passer dessus.

Deux mille, deux mille deux cents... La montée est pénible. A deux mille six cents, c'est fini et, première alerte, quelques gouttes d'huile viennent s'écraser sur le pare-brise. Le moteur cogne, bégaie, s'arrête presque. J'ai hoché la tête :

— Ça va mal!

— Essayez de descendre sans réduire, me dit Arnoux.

Le conseil est bon. Le vrombissement reprend régulier. Mon cœur recommence à battre. Mais je sens me gagner une espèce d'écœurement. Car le mur de nuages s'élève devant nous, avec ses donjons imprenables, et nous n'avons pas le choix. Impossible de contourner cette ville interdite.

***

Khota-Baru, 5 novembre. — J'étais resté à mi-parcours du golfe de Siam. Nous allions vers l'orage. Il était devant nous comme l'épreuve imposée aux néophytes, dans certains cultes religieux. Pour la première fois je pensais à mes compagnons. J'évoquais le visage d'enfant et le visage d'homme. J'aurais voulu retrouver dans mon esprit, avant de les affronter ces visages que je connaissais si peu ; et me tournant vers eux,

voir sur leurs visages la marque de l'aventure. Jusque-là l'action m'avait imposé son rythme. Eux, je les avais oubliés.

Voici l'épreuve attendue : ces défilés que menacent les avalanches des cimes neigeuses, ces nuages en enclume prêts à nous porter un instant pour mieux nous foudroyer, ces hautes tours aux oubliettes d'ombre, cette cité fabuleuse sur sa montagne tourmentée, tout cela, d'habitude on le fuit. Nous, nous arrivons déjà sous les portes crénelées de la ville.

Le mur est là, presque à toucher, l'espace d'une lieue. Brusquement nous rentrons dans le sillage de l'orage, une lame nous couche sur bâbord.

•

Le nuage a pris la teinte des collines, le soir, à contre-jour.

Arnoux me tape sur l'épaule :

— Vaudrait pas mieux faire le plein avant d'entrer dans la crasse? les niveaux sont à moitié!

— Allez-y!

Je vire pour côtoyer la falaise de pluie.

— Crevez le plafond entre les deux nervures, ici...

Ce sera moins périlleux pour monter sur l'aile, que nos acrobaties d'essais de ravitaillement en vol. La manœuvre, nous l'avions mise au point, depuis deux mois. Non sans risques. Mais nous n'aurions pu songer à franchir sans cela, les mille kilomètres de mer qui séparent Kampot de Singapour.

La manœuvre! Une vraie exhibition de meeting. Mais nous cherchions les endroits déserts pour ces répétitions clandestines!

La porte ouverte à grand effort, en plein vol, et retenue par un filin contre les épontilles, il nous fallait d'abord enjamber un mètre de vide, avant de trouver un appui. Puis, nous grimpions le long de la poutrelle pour atteindre l'aile haute.

L'ouragan de nos cent cinquante kilomètres-heure criblait notre visage d'aiguilles, et tentait d'arracher nos mains agrippées. Arrivés contre le pare-brise, sur quoi le vent nous écrasait, nous devions ramper enfin jusqu'à hauteur des bouchons.

Après cette ascension le reste semblait un jeu d'enfant : dévisser les écrous, jeter au pilote une corde par laquelle il renvoyait le tuyau de caoutchouc, remplir les réservoirs, les reboucher.

La première fois, j'avais essayé d'atteindre le toit de la carlingue, en contournant le bord de fuite de l'aile. Il s'en était fallu d'un cheveu que j'aille m'écrabouiller dans les rizières de Thudaumot. Aussi, dès le second vol, j'avais utilisé un filin assez long pour ne pas entraver notre escalade, fixé d'un bout à l'avion, de l'autre noué sous les aisselles. Il s'était vite révélé précieux.

Lors d'un essai, Ducorps avait glissé et était resté suspendu dans le vide, à un mètre de la roue gauche. J'avais alors incliné l'appareil, jusqu'à ce que mon compagnon eût atteint le train d'atterrissage. Un instant après il était à bord, blême, mais sauf. L'ennui c'est que l'accident s'était

passé au-dessus du marché de Thu-Duc, tout grouillant à cette heure matinale de marchands indigènes, avec leurs charretons chargés de poteries, de mangues ou de letchis. Peut-être avaient-ils cru à une acrobatie! Et pendant plusieurs jours, j'attendis les questions de notre moniteur, sur ce numéro aérien qu'il m'aurait été bien difficile d'expliquer.

Mais aujourd'hui, au moment de répéter notre manœuvre familière, j'ai soudain pensé qu'elle serait moins périlleuse si nous passons tout simplement au travers du plafond. Aujourd'hui, rien, rien, vraiment, ne nous oblige à rendre l'appareil intact, et ce sera bien suffisant, d'avoir à ramper contre le vent sur l'aile.

— Allons, crevez-le ici!

Je dois répéter mon ordre. Car Ducorps hésite. Son esprit est encore prisonnier des règles attachées au rivage. Ce trou au plafond, il ne voit pas que c'est celui que nous avons fait dans notre existence, ce matin même. Mais Arnoux a déjà passé son bras à travers la toile. Je cabre l'appareil pour réduire la vitesse.

— Vous pouvez y aller.

Ducorps se glisse à l'extérieur, se déhale sur la corde. Arnoux lui passe le tuyau de caoutchouc. Un instant d'attente.

— Il n'arrive pas à dévisser le bouchon... Ah, voilà. Ça y est!

Attentif à ne pas secouer l'avion qui vole juste au-dessus de sa perte de vitesse, je peux voir enfin la jauge remonter.

Quels crétins diplômés m'avaient assuré que l'essence ne coulerait pas? « Vous comprenez l'effet de succion sur l'orifice. Phénomène de trompe à eau... »

Je me retourne contre l'ingénieur de l'expédition :

— Pas malins, vos collègues. D'après eux, c'était impossible.

— Il ne reste qu'à breveter l'invention, conclut Arnoux.

Ducorps se laisse retomber entre nous, détend ses doigts crispés, essuie ses yeux pleins de larmes.

Nous devons être à mi-distance du Cambodge et de la Malaisie. Derrière nous la mer est désespérément déserte. Pas le plus minable cargo pour nous réconforter. Devant, c'est l'inconnu.

— Je vais essayer de contourner les plus gros nuages. Vous, vous suivez l'estime au poil. Hein!

Arnoux a mal entendu. Il se penche. Je vais répéter. D'un geste il m'arrête. Il a compris. L'équipe marche.

Je cherche une entrée, le passage secret qui peut mener au cœur du château-fort. Un ravin clair comme ceux des montagnes, quand le soleil vient y jouer, n'est qu'une impasse. Tout de suite, je dois gravir un morne de lave où des irisations mettent des champs de bruyères en fleurs.

— Attention, l'huile est à cent degrés!

Ducorps a décelé le mal avant moi. J'ai trop demandé au moteur.

Il faut redescendre. L'avion effleure dix secondes le dos gris du nuage, du geste dont il se poserait sur une lande. Puis, il s'y enfonce avec un sursaut, comme s'il avait peur de s'écraser. Les gouttes crépitent sur les tôles, il pleut dru. *Le Pélican* frémit à longs frissons, pareils à ceux qui courent sous la peau d'un cheval. Pourquoi le carreau porte-t-il des traces de boue ?

— Le pare-brise se couvre d'huile, dit Arnoux.

Ainsi veillent-ils, à tour de rôle, pour nous garder des coups dans la lutte.

Il faut descendre davantage. Je rêve de cette prairie calme de Kompong-Trach où les insectes bourdonnaient dans la gloire du matin. Et je regarde se dévider, jeu de hasard, l'aiguille de l'altimètre. J'ai tenté vingt fois de redresser. Vingt fois, l'avion qui peine, a renâclé. Et soudain sans que nous ayons eu le temps de comprendre, le moteur chante tout rond, sans fausse note. Il dit qu'il est content. La température : soixante degrés, concrétise cette allégresse. Arnoux veut y voir l'effet de refroidissement de la pluie. Moi, je sais que les bons génies sont venus à notre aide.

Ce soir, je ne garde de l'heure qui suivit qu'un souvenir de rêve. A chaque sortie de grains, ébloui de fulgurations, *le Pélican* plongeait en tremblant. Je sentais ses commandes raidies sous mes vains efforts, comme s'il s'arc-boutait contre moi dans sa chute. Puis, docile, il s'évadait de la pesanteur, et dansait sur une piste de lumière avant de reprendre sa route dans l'orage. Je me souvenais d'un conte de fées : l'enfant perdu dans la forêt voit les arbres s'animer, les fantômes feuillus le poussent d'un coude de branche au passage, l'attirent dans les sous-bois obscurs, le relancent d'une poussée dans l'allée, l'égarent encore. Ainsi les nuages roulaient-ils vers nous. A cent mètres, leurs flancs nous bousculaient d'une bourrade, ils nous cernaient, nous aveuglaient en s'écroulant, pour s'ouvrir plus loin sur une clairière de clarté. Des émeutes secouaient les aiguilles du tableau de bord. L'appareil ahanait.

— On devrait prendre au plus court, droit sur Khota-Baru, me crie Arnoux, en me glissant la carte sous le nez.

La ligne Kampot-Singapour portait un crochet qu'il venait de tracer, perpendiculairement à la côte malaise.

— Combien cela nous fait-il gagner ?

— Deux heures environ, et nous aurons le secours de la terre plus proche.

— D'accord.

Je viens au norois. Touchions-nous une nouvelle part de notre chance ? En quelques minutes, en effet, les nuages se levèrent de leurs ombres, s'espacèrent. Un fond de puits fit une tache vert-de-gris : la mer. Après les masses informes où nous venions de nous débattre, la promesse d'une étendue plate était une délivrance.

— Nous sommes à trois cents mètres, qu'est-ce qu'on a perdu !

Presque toute notre fortune, le prix de mes esquives désordonnées.

— Je vais passer par dessous. On verra l'eau. C'est plus commode pour voler droit. Il nous reste un bon bout de chemin, et peut-être encore de la crasse.

Je ne voulais pas m'abandonner à un optimisme exagéré.

— Mais vous avez gagné la première manche, me crie Arnoux.

Je rectifie :

— *Nous* l'avons gagnée!

J'abandonnai cent mètres de notre altitude, pour passer sous le premier plafond, comme le vainqueur laisse un pourboire royal.

L'étendue verte ne révéla qu'une faible houle, avec des vagues que le vent fondait en écume. A l'horizon, les ombres des nuages étendaient des bandes noires, où plusieurs fois nous crûmes découvrir la terre. Il se faisait tard, je m'impatientais. Arnoux me calmait sagement :

— Par temps clair, nous verrions les montagnes et la presqu'île de Malacca.

Pourtant il me fallut longtemps encore, avant de discerner, à la faveur d'une échappée, les crêtes des monts du Siam. Un nouveau grain nous isola, sans nous secouer.

— On devrait voir la terre. Pourvu que l'orage n'ait pas affolé le compas.

— Nous sommes tout de même à cinquante kilomètres de la côte. Et avec cette visibilité! corrigea Arnoux, penché sur la carte.

— C'est égal, ça ira mieux quand je l'apercevrai droit devant.

Une pluie légère, une fois de plus, nous encapuchonnait.

Brusquement les vitres s'éclaircirent, se séchèrent. Un bleu acide nous sautait aux yeux. Je dus ciller. La terre voguait vers nous sur un océan de clarté! Nous n'oublierons jamais ce paysage surgi après d'interminables heures de vol, surgi d'un seul coup des vapeurs de l'orage.

Je n'y étais jamais venu, mais j'avais passé tant d'heures à étudier la carte marine et les instructions nautiques, que je me trouvais en pays de connaissance : grande et petite Redang, îlots Printia, autant d'amers remarquables. Nous étions bien en Malaisie, et non au Siam hostile, dont la frontière, cinq milles plus au nord, suivait les sinuosités de la rivière Kelantan. La mer s'était peuplée d'une flottille de pêcheurs. Un cargo traînait un panache de fumée noire vers le large.

— On peut tomber, maintenant, fit Ducorps, ça n'a plus d'importance.

Arnoux protesta :

— Autant aller jusqu'au bout, avec les requins!

Il nous restait bien une demi-heure avant la côte. Mais le contraste rendait dérisoire, ce qui en temps normal eût été un vol défendu. (Les recommandations de notre moniteur : « Et surtout ne volez jamais à plus de cent mètres du rivage! »)

Restait à se poser indemnes. Nous savions que le petit État malais de Khota-Baru possède un aérodrome. C'était tout. Il nous fallait donc

chercher ce terrain, parmi les trente milles carrés de forêts qui s'étalaient devant nous, au delà du trait ocre de la plage. Cela pouvait demander du temps, et les niveaux étaient bas dans les réservoirs.

— A mon tour, dit Arnoux, qui me voyait lire les jauges. Bébé tu me passes le tuyau.

Il venait d'inventer ce surnom pour Ducorps. Je pensai qu'ils ne se connaissaient pas la veille. La tête d'Arnoux passa par la lucarne avant même que j'aie acquiescé. Bientôt son corps tout entier avait disparu par la déchirure, avec de violents soubresauts, qui témoignaient de sa lutte contre le vent de la vitesse. Il avait hâte, on le sentait, de payer son écot de bravoure. Vingt minutes après, deux bidons vides passaient par-dessus bord. Arnoux, satisfait, regagnait sa place. Je me serais trouvé en reste si, le premier, je n'avais mis au point cette acrobatie.

Nous franchissions le rivage. Mes compagnons se bourraient de coups de poings en signe de joie. Je les rappelai à l'ordre.

— Et maintenant ouvrons l'œil. Il ne s'agit pas de se casser la gueule contre un arbre.

A peine avais-je dit ces mots, qu'Arnoux, penché à la fenêtre gauche, me désigna en riant, tout proche, une superbe manche à air, blanche et rouge, qui oscillait au vent. Le terrain était immense. Il me suffit d'un tout petit bout de piste pour me poser. Et c'était fini, bien fini, au moment où je coupai le contact. J'avais piloté dix heures d'affilée.

Un major anglais, feutre relevé sur l'oreille, nous reçut chaleureusement. Les hommes d'un nid de mitrailleuses, camouflé de feuillage, nous présentèrent les armes. Nous nous dirigions vers le mess, une baraque blanche coiffée de chaumes, à l'ombre des palmiers, quand une voix nous fit retourner :

— Eh, sir!

Un mécanicien nous montrait une branche coincée dans le train d'atterrissage du *Pélican*, l'air de dire : « Pas très adroit, le pilote ». Un souvenir du décollage de Kompong-Trach! Pour le major, j'eus un instant envie de me disculper. Mais je préférai me taire. Qu'importait! L'équipe était au port. J'avais réussi l'évasion difficile qui depuis des mois me hantait dans mes rêves.

ANDRÉ JUBELIN

GUERRE MONDIALE
OU STATU QUO ?

DEUX sociétés politiques se sont partagé le monde [1] : l'une gravite autour de Moscou, l'autre autour de Washington. Sur quel terrain négocient-elles encore ?

L'Organisation des Nations Unies est le produit de la seconde tentative faite pour imposer à l'humanité le règlement pacifique des différends internationaux. Elle souffre (comme en souffrait, de son vivant, la défunte Société des Nations) d'un vice initial qui tient moins sans doute au manque d'imagination de ses fondateurs qu'aux défiances qui pesèrent sur elle dès le début. Pas plus que l'homme du *New Deal* — et même beaucoup moins que lui — le champion de la Révolution marxiste n'a voulu, quand ils se sont rencontrés à Téhéran, s'attaquer au principe des souverainetés nationales. Pas un instant, l'U.R.S.S. n'a cessé de dénoncer comme une chimère ou comme l'amorce d'un complot capitaliste toute idée de fédération universelle et de gouvernement mondial. L'accord des « Cinq Grands » sur le Droit de Veto ne fut en réalité que l'aveu de leur impuissance : dans l'état actuel du monde, ils renonçaient à faire de l'O.N.U. autre chose qu'une quintuple alliance où chacun des partenaires s'assurait l'impunité pour tout le temps que durerait leur contrat.

La situation s'est considérablement simplifiée depuis lors. Des cinq puissances occupant les sièges permanents au Conseil de Sécurité, il en est émergé deux qui se sont en fait constituées les protectrices de toutes les autres. La faille que l'on avait vu se dessiner à San Francisco puis à Londres, lors de la première Assemblée générale, s'est élargie entre l'U.R.S.S. et l'Occident. Plutôt qu'un lieu d'arbitrage et de conciliation, l'O.N.U. est devenue une tribune dont les deux antagonistes principaux ou leurs associés se servent pour proclamer leurs griefs réciproques et tenter d'affaiblir l'autre camp. Lorsqu'il apparut évident que l'U.R.S.S.

1. Voir les livraisons de la *Revue de Paris* d'Août et de Septembre.

paralyserait le Conseil chaque fois que cela pourrait lui convenir, les États-Unis ont commencé à recourir aux initiatives personnelles : en juin 1947, le Plan Marshall fut mis sur pied à l'extérieur de l'O.N.U. et contre l'opposition de Moscou. Cinq mois plus tard, le Secrétaire d'État américain a fait adopter par l'Assemblée plénière des Nations Unies, à une forte majorité, la création d'une « Petite Assemblée » où le veto ne jouerait pas. L'U.R.S.S. et ses satellites déclarèrent aussitôt que leurs représentants ne participeraient jamais aux travaux du nouvel organisme. Pour la radio et la presse du Kremlin, la commission balkanique des Nations Unies n'est que le « servile instrument de la politique américaine ». Cette commission est venue enquêter en Grèce ; mais l'accès du territoire yougoslave et du territoire bulgare lui est demeuré interdit [1].

Économiquement, le divorce ne semble pas moins profond, de prime abord. Après avoir hésité pendant quelque temps, l'U.R.S.S. a pris le parti de n'adhérer ni à la Banque internationale, ni au Fonds de Stabilisation institués sous l'égide de l'O.N.U. Seule de toutes les nations conviées, elle a décliné l'invitation américaine aux conférences chargées d'élaborer une Charte du Commerce International. Durant six mois, en 1947, on a discuté à Genève sans que ses délégués y parussent ; les entretiens reprirent à La Havane, en son absence. Tout se passe comme si l'Empire soviétique, préoccupé de son propre « passage à l'économie socialiste », ne voulait prendre aucun engagement général envers le monde capitaliste. Mais ce n'est là qu'un des aspects du problème. Pour les États-Unis, l'U.R.S.S. reste virtuellement un « marché d'un milliard de dollars » : au premier signe de détente, les Américains seraient enchantés d'y reprendre leurs exportations, les Russes de les recevoir. Le Plan Marshall d'autre part n'exclut aucunement les échanges économiques entre l'ouest et l'est de l'Europe ; sur sa base financière actuelle, il en implique au contraire l'intensification. Si l'Europe non soviétisée achète peu de marchandises à l'Europe soviétisée, ce n'est pas parce que ces marchandises sont marxistes, c'est parce qu'elles sont encore trop rares, comme sont rares les moyens d'échange ou de paiement. Si l'Europe de l'est réduit ses achats à l'ouest, c'est en partie assurément parce qu'il convient à l'U.R.S.S. de nuire au programme des Seize et au plan de Washington, mais ce n'est certes pas parce que Moscou a décidé de ne plus jamais acquérir de machines capitalistes. A peine l'U.R.S.S. rompt-elle — pour des raisons politiques — ses négociations économiques avec la France, elle signe un traité commercial avec l'Angleterre ; elle en signe d'autres avec la Suède, la Norvège, la Belgique ; elle en signerait volontiers, la radio de Moscou l'affirme, avec la Terre entière, pourvu qu'on ait quelque chose à lui offrir. Intraitable sur le plan politique, Molotov répète, dans sa note du 9 mai 1948 aux

1. La situation est exactement la même en Corée.

États-Unis, que son pays a trop souffert de la guerre pour n'être pas « extrêmement intéressé » par la reprise d'une coopération économique. Que signifient ces appels à l'aide, alors que les Russes continuent de boycotter la Charte Internationale du Commerce et le Plan Marshall? Ils signifient, très vraisemblablement, que l'U.R.S.S. — tout en demeurant hostile à l'universalisme commercial des États-Unis et à leur philosophie libre-échangiste — ne demande qu'à commercer avec des fournisseurs ou des clients particuliers. A l'intérieur, le système économique de l'Empire tend de plus en plus vers la soviétisation. La nécessité de soutenir certains satellites et de financer la reconstruction (au moins provisoirement) sans crédits extérieurs incite l'U.R.S.S. à une sorte de repli stratégique. Mais une fois le bloc-rouble consolidé vis-à-vis du bloc-dollar, et la monnaie bien appuyée sur la réserve d'or de l'État, rien n'empêcherait l'Empire de reprendre et de développer ses échanges commerciaux avec les pays de son choix.

Les contacts économiques ne sont donc pas rompus, en dépit des apparences ; ils pourraient même, le cas échéant, produire des effets plus positifs qu'un simple constat de « séparation de biens ». Sur les autres plans, en revanche, l'U.R.S.S. a fait et elle continue de faire tout ce qu'il faut pour s'isoler du reste de la planète. Il est aussi difficile que jadis pour un citoyen soviétique de sortir de l'Empire et il est incomparablement plus difficile pour un étranger d'y pénétrer. La politique d'encouragement aux voyages d'études ou de propagande suivie entre les deux guerres par l'Intourist et par un certain nombre de groupements amis de l'U.R.S.S. a été abandonnée. Si, en théorie, un étranger reçu ou résidant à Moscou est libre de circuler sur le territoire de l'U.R.S.S., en pratique les règles de « sécurité » lui interdisent l'accès des neuf dixièmes des lieux qu'il eût été autorisé à visiter, sous contrôle, vers 1930 ou 1935. Dans le domaine aérien, l'interdiction est beaucoup plus rigoureuse encore. Pendant la guerre même, alors qu'il s'agissait de lutter contre un ennemi commun, l'U.R.S.S. n'a accordé aux Américains, ses alliés, qu'avec la plus grande répugnance l'autorisation d'établir chez elle quelques aérodromes indispensables aux bombardements en navette. En décembre 1944, elle refusa de participer à la conférence de Chicago, où furent établies les bases du régime international de l'aviation. Sauf quelques exceptions insignifiantes, elle était le seul pays, en août 1946, qui n'eût pas conclu d'accords bilatéraux pour l'aviation civile avec les États-Unis. Les États satellites ont dû calquer leur attitude sur la sienne : des sociétés mixtes y assurent en fait à l'U.R.S.S. le monopole du trafic aérien. L'atmosphère qui enveloppe notre globe est divisée comme la Terre en deux zones : l'une où ne volent que des avions soviétiques (ou contrôlés par les Soviets) et d'où ces avions ne sortent pas, l'autre que sillonne l'aviation américaine.

Est-il besoin de dire que les prohibitions de survol aérien procèdent du même réflexe qui a fait échouer presque toutes les négociations enga-

gées avec l'U.R.S.S. sur le plan mondial? Tout étranger à l'empire soviétique est considéré comme un espion et un saboteur éventuel. Mieux vaut ne pas bénéficier des avantages qu'eussent procurés au Kremlin l'établissement d'un contrôle atomique et l'extension à la Russie du plan américain d'aide à l'Europe, si ces avantages doivent avoir pour contrepartie l'inspection d'un secteur quelconque de la Citadelle par des missions venues du monde non soviétisé. Et ce ne sont pas les hommes seuls que l'on tient pour dangereux. Les produits de leur esprit le sont au même titre, en dehors même de toute politique. L'U.R.S.S. s'est toujours tenue à l'écart de l'Unesco. Mais le premier soin d'un observateur yougoslave chargé de défendre le point de vue soviétique à la conférence inaugurale de Paris, en novembre 1946, a été de nier que la « libre circulation des idées » fût en soi un idéal : la presse, la radio, les films du monde capitaliste ne sont en vérité, selon ce traducteur fidèle, que les moyens dont se servent « les adversaires de la paix et les instigateurs d'une nouvelle guerre ». Ainsi la philosophie de l'Unesco a-t-elle été condamnée officiellement par Moscou parce que trop peu respectueuse du matérialisme dialectique, un an avant que Ginger Rogers, Clark Gable, Greta Garbo et Micky Mouse fussent bannis des écrans de Bucarest.

ANTAGONISME ESSENTIEL DES DOCTRINES

« Les Russes et les Américains, écrivait Henry Wallace vers la fin de 1945, ont les uns pour les autres un amour instinctif... Chacun à leur manière, ils cherchent un mode de vie permettant à l'homme moyen, partout dans le monde, de retirer le plus d'avantages possibles de la technique moderne. » Cette description pourrait s'appliquer aussi justement aux équipes mécaniciennes de deux trains blindés lancés l'un contre l'autre. La « religion américaine » et la « religion soviétique » présentent, il est vrai, des traits similaires : ce ne sont pas, malheureusement, ceux qui leur font réellement honneur, ni ceux qui déterminent la puissance spirituelle et la gloire d'une civilisation. Ce qui leur est commun, c'est un certain grégarisme, une admiration facile pour la production à la chaîne, une certaine tendance à se satisfaire d'une culture standard, à prendre des statistiques montantes pour l'image du progrès, à considérer d'abord dans l'homme les problèmes économiques. Mais il y a bien autre chose au fond des deux religions. Lorsque Wallace ajoute : « Nous devons avoir des relations commerciales avec la Russie *pour éviter* que le monde ne se divise en deux camps idéologiques hostiles », le candidat à la Présidence des États-Unis confond tout simplement deux ordres de réalités très distincts. Il vaut beaucoup mieux en effet que le monde soviétique et le monde non soviétique entretiennent des relations commerciales ; ces relations sont possibles et elles seraient vraisemblaglement bienfaisantes. Mais l'Amérique aura beau échanger avec l'U.R.S.S. des

millions de bouteilles de coca-cola contre des milliers de tonnes de lin, les doctrines idéologiques n'en seront pas modifiées d'un iota.

Dans la religion (et dans la pratique) américaine, l'État demeure à travers toutes les vicissitudes une combinaison de gardien de l'ordre et de gardien des libertés : l'individu peut chercher — et trouver — protection auprès de l'État contre le Gouvernement. Dans la religion (et dans la pratique) soviétique, ce recours est inimaginable : Lénine ridiculisait comme un non-sens l'association du libéralisme et de l'étatisme ; ceci est si vrai que l'affranchissement final de l'homme socialiste devait coïncider, en pure doctrine marxiste, avec l'abolition de l'État.

Dans la religion américaine, un certain nombre de « droits inaliénables » sont reconnus au citoyen en sa qualité d'être humain et non pas en tant que membre de tel ou tel corps politique. Dans la religion soviétique, ces droits (méconnus en fait) ne valent que ce que vaut le texte qui les énonce : don gratuit du souverain, révocable selon les circonstances. Au Palais-Bourbon, lorsque fut discutée la constitution de la IVe République Française, les communistes firent à peu près disparaître la Déclaration des Droits de l'Homme qui figurait dans le premier projet : cette Déclaration, plaida un de leurs augures, « correspond à un état social capitaliste ». La démocratie occidentale croit qu'il existe des valeurs humaines permanentes dont le respect s'impose à tous les régimes ; la démocratie orientale le nie ; dans tous les cas, le salut social prime le salut personnel.

Dans la religion américaine la supériorité des lois sur les hommes et celle de la morale sur la politique sont affirmées sans cesse : le risque est celui du pharisaïsme. Dans la religion soviétique, l'idolâtrie du dictateur est systématiquement organisée et tout scrupule subordonné aux intérêts du Parti : le risque est celui du cynisme. On peut soutenir et penser que le régime soviétique est le mieux fait pour assurer *finalement* la distribution des biens, l'égalité des chances, la justice sociale. Mais parler de « pays le plus démocratique » ou de la « presse la plus libre du monde » n'est rien d'autre qu'une sinistre plaisanterie.

Dans la religion américaine, les lois résultent d'un contrat social, les réformes d'un vote : si la majorité a le « droit » d'imposer sa politique (et en dernier ressort par la force, ainsi que le montre l'exemple exceptionnel de la Guerre de Sécession), la minorité garde celui de redevenir légalement la majorité. Les deux principes directeurs sont celui du consentement et de l'alternance. L'idée dominante de la religion soviétique est que seule la dictature du prolétariat peut briser la dictature de la bourgeoisie. « Ce n'est pas le scrutin, écrit Lénine, mais la guerre civile qui tranche toutes les questions politiques sérieuses. » Et toute l'histoire des États soviétisés est celle d'une minorité révolutionnaire qui, ayant saisi le pouvoir, n'a jamais imaginé qu'il pût lui être repris autrement que par la violence.

Dans la religion américaine, le fonctionnement de l'État est basé sur ce que les politiques appellent « pluralisme » et les philosophes « dia-

logue » : l'exercice des « droits inaliénables », la pratique des « libertés personnelles » ont précisément pour objet de permettre à tout moment la confrontation et la réévaluation des idées. La religion soviétique est essentiellement un monisme où toute possibilité de choix et même de discussion est définitivement abolie. Où y a-t-il l'ombre du commencement d'un dialogue entre les masses russes et le Politburo? Où y a-t-il dialogue véritable — en dehors de l'U.R.S.S. — entre les communistes qui n'ont que l'injure à la bouche, et les « intellectuels de gauche » qui s'évertuent à leur tendre la main? Attribuer « au communisme des traits totalitaires » c'est, déclarait Jdanov, se livrer à « une propagande de fourbe[1] ».

On voudra bien admettre que ces quelques différences, d'ordre éthique et philosophique, touchent le fond même, les racines, l'esprit des deux religions et que ce n'est pas l'usage commun des moteurs Diesel ni les références aux « pratiques démocratiques » ou aux « volontés populaires » qui fourniront le moyen de les réduire. Il est malheureusement aussi vain de discuter aujourd'hui avec un militant communiste qu'il l'était de discuter en 1935 avec un militant nazi, ou qu'il l'est d'attaquer un prêtre sur le catéchisme. Il est parfaitement vain de reprocher au soviétisme la destruction des valeurs traditionnelles de l'Occident, dès lors qu'il dénonce ces valeurs comme une vaste mystification voulue par le capitalisme. Les faits eux-mêmes seront niés pour les besoins de la cause. De même que l'église romaine interdisait à la terre de tourner au temps de Galilée, ou que l'église hitlérienne interdisait au Reichstag d'avoir été incendié par Gœring, l'église stalinienne interdit à Trotzky d'avoir été le Carnot de la révolution bolchevick, à Groza de ne pas être l'élu du peuple roumain. Tout l'effort de laïcisation de la science, de la politique, de l'histoire qui s'est poursuivi en Occident, à l'intérieur du monde chrétien, depuis plusieurs siècles, a été délibérément interrompu et renversé par les nouvelles théologies dictatoriales. Cinquante ans après que le catholicisme eut strictement limité l'infaillibilité papale aux doctrines professées *ex-cathedra* sur la foi et sur les mœurs, l'infaillibilité des grands prêtres marxistes a été étendue à tous les domaines de la vie politique, sociale et intellectuelle. Des millions d'Américains n'ont cessé de combattre chez eux les injustices et les compromissions de leur propre régime : ils continuent à le faire. Des millions d'Occidentaux critiquent effectivement chaque jour le gouvernement grec, le gouvernement espagnol, le gouvernement anglais, le gouvernement français. A l'intérieur de l'Empire stalinien, toute opposition vaut à son auteur l'anathème, l'excommunication et le bûcher.

L'américanisme et le soviétisme sont réellement deux religions, en ce sens qu'ils comportent un ensemble de croyances, une philosophie de l'homme et de la société. Mais l'américanisme s'est élevé sur les ruines des théocraties, au lieu que le soviétisme en restaure les méthodes et l'into-

1. Rapport de Varsovie (30 septembre 1947), page 16.

lérance. Les conceptions ne sont pas que fondamentalement opposées; elles appartiennent à des époques différentes de l'histoire des religions. C'est là peut-être — plus que l'antagonisme même des doctrines — ce qui rend la reprise du dialogue si difficile.

DEUX ŒCUMÉNISMES EN PRÉSENCE

L' « américanisme » est un universalisme. On ne s'en rend pas compte, bien souvent, en dehors des États-Unis parce que cet universalisme ne procède ni d'une civilisation militaire, ni d'une pratique colonialiste, ni même d'un classicisme culturel. Les Américains sont mieux doués pour vendre leurs produits industriels que leurs idées. Leur propagande n'est pas à la mesure de leur puissance matérielle : jusqu'à un certain point, ils la jugent superflue. Ils ne chantent pas : « Le Capitalisme sera le genre humain ». Mais ils pensent à coup sûr : « Nos principes moraux seront ceux du genre humain. Il est impossible qu'ils ne le soient pas un jour. »

Formée au temps des Pères Fondateurs, cette certitude n'a cessé d'habiter les dirigeants de la République. Elle s'alimente dans la vieille doctrine calviniste : qui n'est pas élu, est damné. (A cet égard, le puritanisme et le stalinisme sont aussi catégoriques : il n'y a pas de troisième voie.) L'esprit anglican la tempère. Le 18 juin 1940, l'ancien Secrétaire d'État et futur Secrétaire à la Guerre Henry L. Stimson reprend mot à mot, en la généralisant, la célèbre formule qu'avait employée Lincoln, quatre-vingt-deux ans plus tôt, en Illinois : « Ce monde ne peut rester mi-esclave et mi-libre. » Il ne s'agissait encore, pour Lincoln, que des États-Unis. Pour Stimson, c'est de la Terre des Hommes tout entière qu'il s'agit. « Les États-Unis, avait déclaré Franklin Roosevelt quelques jours auparavant, ne peuvent devenir une île solitaire dans un monde dominé par la philosophie de la violence. Pour moi et pour l'immense majorité des Américains, cette île serait un cauchemar d'impuissance... une prison... dont les occupants, ligotés, affamés, n'attendraient leur nourriture quotidienne que de la bonne grâce de maîtres méprisants et impitoyables, installés sur les autres continents. » Les Quatre Libertés qu'il proclame, devant le Congrès, en janvier 1941, sont la liberté de parole et celle du culte « partout dans le monde », la délivrance du besoin et de la peur « partout dans le monde ». Il a soin de le répéter à chaque article. « La liberté, conclut-il, signifie la suprématie des droits humains *partout*. » Le message de Truman au Congrès, le 8 janvier 1948, est de la même inspiration. « Nous avons appris que la perte de la liberté dans une partie *quelconque* du monde équivaut à une perte de liberté pour nous, que la perte de l'indépendance infligée à une nation *quelconque* accroît directement l'insécurité des États-Unis et celle de toutes les nations libres. » L'humanité est un tout. Le mal et le bien se la disputent. « Il faut, répète un des membres principaux de la Commission des Affaires Étrangères deux mois plus tard, choisir entre la liberté et l'esclavage. »

L'œcuménisme soviétique fait encore beaucoup moins de doute : et comme il est professé par une théocratie de style médiéval (disparue aux États-Unis depuis la chute de la théocratie puritaine, au début du XVIIIe siècle) il incline nécessairement vers des méthodes qui répugnent à l'évangélisme anthropocentrique des Américains. Ses objectifs finaux n'ont jamais varié. Décrivant en avril 1924 les étapes du communisme, Staline déclare qu'après la Révolution d'octobre « l'époque de la Révolution Mondiale a commencé ». Au mois de décembre, il précise de nouveau la théorie léniniste dont il se réclame : « La révolution victorieuse dans un pays ne doit pas se considérer comme une grandeur se suffisant à elle-même, mais comme un auxiliaire, comme un moyen pour accélérer la victoire du prolétariat dans tous les pays. » En janvier 1926, il cite en l'approuvant un passage bien connu de Lénine : « L'existence de la République des Soviets à côté d'États impérialistes est inconcevable pendant une longue période de temps. » Et d'ajouter : « C'est clair, je pense. » C'est en effet très clair. Si l'U.R.S.S. ne veut pas succomber, il faut qu'elle triomphe finalement de toutes les sociétés capitalistes. La dispute avec Trotzky ne porte que sur des questions de rythme, de dates et d'opportunité. Pour des raisons tactiques, liées à la menace hitlérienne, le VIIe Congrès du Komintern décide, en juillet-août 1935, d'abandonner provisoirement la révolution mondiale au profit de l'union des forces antifascistes. Mais lorsque Cordell Hull proteste contre la présence à Moscou du chef communiste américain Earl Browder (un accord de non intervention mutuelle dans les affaires intérieures avait été signé en 1933 entre Litvinov et le Département d'État) le Narkomindel lui répond que « le Gouvernement soviétique ne peut prendre et n'a jamais pris d'engagement d'aucune sorte pour l'Internationale communiste ». L'Histoire du Parti Communiste de l'U.R.S.S., composée en 1938 sous la surveillance de Staline, a été distribuée à plus de vingt millions d'exemplaires et traduite en cinquante-neuf langues. Avant et après la dissolution officielle du Komintern (mai 1943), avant et après la création du Kominform (octobre 1947), elle n'a cessé d'être un des livres de base de l'orthodoxie soviétique. Dans son introduction il est écrit : « L'étude de l'histoire du Parti Communiste russe renforce la confiance dans la victoire finale de la cause du parti de Lénine et de Staline, dans la victoire du communisme à travers le monde. » Comme le notait déjà Karl Marx, « les communistes ne s'abaissent pas à dissimuler leurs opinions et leurs projets : ils proclament ouvertement que leurs buts ne peuvent être atteints que par le renversement violent de tout l'ordre social traditionnel. »

LA GUERRE EST-ELLE FATALE?

Les deux églises rivales sont donc incontestablement, l'une et l'autre, des églises à prétentions universelles. Et l'une d'elles — l'église soviétique — « proclame ouvertement » l'inefficacité des réformes, l'efficacité de la

violence. D'où la croyance, très répandue, à l'inévitabilité de la guerre. L'expérience qu'a fait le monde de la dictature hitlérienne contribue, dans une large mesure, au pessimisme.

Il faut pourtant marquer ici les différences considérables qui séparent le soviétisme du nazisme dans leurs rapports avec la guerre. La première de ces différences est d'ordre philosophique. Les fascismes glorifient délibérément la guerre. La guerre est pour eux, en soi, une entreprise exaltante qui ennoblit l'homme et la nation. L'attachement à la paix n'est souvent qu'un signe de faiblesse ou de déliquescence. Il serait aisé de trouver dans les écrits ou dans les discours de Hitler et de Mussolini, de leurs ministres et de leurs généraux, comme dans ceux des dirigeants japonais, des douzaines de textes à l'appui de cette théorie. Il est fort douteux qu'il en existe dans les écrits soviétiques. Le soviétisme a exalté les héros de la révolution bolchevick, de la guerre civile, de la guerre stalinienne contre l'Allemagne. Il a sacrifié sans hésitation à sa défense ou à ses buts des millions de vies humaines. Il n'a jamais parlé de guerre « fraîche et joyeuse », ni professé que les valeurs militaires fussent les valeurs suprêmes. Lénine était, sur le plan international, un pacifiste enragé. Un des premiers soins de Staline, après la victoire, a été de subordonner plus étroitement ses maréchaux au pouvoir civil.

La seconde différence est dans les faits. L'U.R.S.S. a presque constamment évité d'entreprendre, de son propre chef, ce qu'on appelle en anglais « a shooting war », une guerre où il faut se battre contre une autre nation à coups de canons ou de bombes. Lorsque l'Armée Rouge arrive devant Varsovie en août 1920, c'est à la suite des troupes polonaises qui avaient commencé par entrer à Kiev. En 1938, il est difficile de juger si Moscou est plus contrarié que content de voir les Polonais et les Roumains refuser le droit de passage à ses divisions, et les Anglo-Français céder à Hitler. L'occupation de la Pologne orientale, des Pays Baltes et de la Bessarabie résulte d'un arrangement avec l'Allemagne. En juin 1941, l'initiative revient entièrement à Hitler : Staline n'avait certes pas le moindre désir de précipiter l'épreuve. La campagne contre le Japon en 1945 est une brève promenade militaire. Une seule exception : l'agression contre la petite Finlande en 1939 ; encore s'agit-il là d'une opération maladroite dont il y a lieu de croire que le Kremlin ne s'est pas félicité. Et elle ne modifie pas sensiblement l'ensemble du tableau, pas plus que l'attaque locale sur la forêt de la Warndt et même l'offensive de mai 1940 en Belgique ne modifient le caractère *défensif* de la guerre menée par la France au début du conflit mondial.

Troisième différence : la psychologie hitlérienne, mussolinienne, japonaise était une psychologie d'impérialisme revendicateur. « Je suis pauvre, vous êtes riche ; je suis à l'étroit, vous êtes au large, etc... » L'U.R.S.S., elle, ne se plaint pas d'être pauvre ni à l'étroit ; elle se vante au contraire de couvrir la sixième partie du globe et de posséder des richesses naturelles immenses. Si elle étendait sa domination sur d'autres pays étrangers,

ce serait d'abord pour y imposer son ordre moral et religieux — les avantages matériels ne venant que par surcroît : au lieu que le but des conquêtes fascistes est moins la propagation de la foi que la prise de possession matérielle d'un territoire, des matières premières, des esclaves. La guerre agressive — celle des chars et des avions — était inscrite dans les plans de l'Axe. Elle figurait au centre de leur doctrine militaire. Le comportement des Soviets indiquerait plutôt une mentalité de nation assiégée ou investie.

Et qui plus est, la mentalité d'une nation à qui l'on a persuadé, ou qui s'est persuadée, à tort ou à raison, que la première attaque viendra certainement de l'extérieur. Cet état d'esprit a pour base (comme en France, la crainte de l'Allemagne) le souvenir d'événements très réels : l'intervention militaire des « Alliés » en 1918-20, l'agression hitlérienne de 1941. Jusqu'à quel point est-il volontairement entretenu pour justifier le maintien, à l'intérieur, d'un régime de guerre? Le Gouvernement soviétique dit-il ce qu'il croit ou a-t-il fini par croire ce qu'il disait? Pratiquement la question est d'intérêt secondaire. L'état d'esprit existe, voilà le principal. L'obsession, la peur sont anciennes. Les dirigeants soviétiques étaient enclins à penser comme Trotzky, vers 1935, que si la France et l'Angleterre finissaient par se battre contre les pays fascistes, elles « feraient tout ce qu'elles pourraient pour sauver Hitler et Mussolini ». Le Duce a été tué, le Fuhrer s'est tué sans qu'Eisenhower fasse de grands efforts pour leur sauver la vie. Mais le capitalisme subsiste, donc l'encerclement, le danger. « Il serait inexact de croire, déclare Staline en février 1946, que la guerre ait éclaté accidentellement ou par la faute *de quelques hommes* d'État. Bien que des fautes aient été commises, la guerre a résulté en réalité de l'évolution des forces politiques et économiques mondiales sous le régime des monopoles capitalistes. » Un mois après, le Président du Gosplan Voznesensky reprend la même thèse : « Le capital monopoliste est capable d'engendrer de nouveaux agresseurs. » Le capitalisme tout entier n'est que ruses et mensonges : cette conviction éclate à chaque page du rapport de Jdanov, l'année suivante. Et le 1er mai 1948, dans un numéro spécial, publié à l'occasion des cérémonies militaires sur la Place Rouge, l'organe du Kominform remet les communistes en garde : « Ne vous reposez pas sur vos lauriers ; l'ennemi n'est en aucune façon vaincu, il attaquera et contre-attaquera encore et toujours. »

La conception léniniste de la guerre n'a jamais été celle de Hitler. Lénine pensait que les victoires bolchevicks sont un *produit* des antagonismes intérieurs du capitalisme, ou une *suite* des guerres déclenchées par les États capitalistes ; autrement dit par l'adversaire. Faut-il que l'Armée Rouge *commence* par envahir la Hongrie ou l'Allemagne? Non. « Le plus probable, écrit Staline en décembre 1924, c'est que la Révolution Mondiale se développera par la *séparation* révolutionnaire d'autres pays d'avec le système des États impérialistes, les prolétaires de ces pays étant soutenus par le prolétariat des États impérialistes. » Dans cette

conception, c'est le capitalisme lui-même qui se détruit. La guerre, pour l'U.R.S.S., est beaucoup moins un moyen qu'une *occasion* fournie par autrui.

Cette doctrine est constante. Elle se traduit aujourd'hui de la façon suivante : « Une nouvelle crise capitaliste est fatale d'ici quelques années au plus tard. Elle peut faire triompher le parti de la guerre. Tenons-nous prêts à écraser l'agresseur : nous en profiterons pour soviétiser, à tout le moins, le reste de l'Europe. » En fait l'agression hitlérienne de 1941 a fini par une extension du domaine soviétique. La thèse léniniste-stalinienne de la « guerre-occasion » s'est trouvée justifiée de 1918 à 1945, un peu comme la thèse hitlérienne de la « guerre-moyen » s'était trouvée justifiée tant qu'il ne s'agissait pas pour l'Allemagne de vaincre l'U.R.S.S. Mais, dans les deux guerres mondiales, la Russie et les États-Unis étaient dans le même camp. Une guerre n° III ne répondrait plus au schéma léniniste. Ce ne serait plus une guerre entre nations capitalistes, ni une guerre où l'U.R.S.S. pourrait jouer les nations capitalistes l'une contre l'autre. Ce serait une guerre du monde soviétique contre le monde non soviétique, où les risques pour l'U.R.S.S. seraient encore plus grands que dans la guerre n° II. Les Russes sont physiquement et moralement fatigués. La Russie d'Europe est encore entièrement ravagée. L'U.R.S.S. a besoin d'une dizaine d'années au minimum pour reconstituer ses forces. « L'État soviétique socialiste, écrivait Jdanov en septembre 1947, est... intéressé à créer les conditions les plus favorables pour réaliser l'édification de la société communiste. L'une de ces conditions, c'est la paix. »

Dernière différence entre le cas hitlérien et le cas soviétique. Hitler était un énergumène qui ne reculait jamais. Sa politique fut, en plusieurs occasions cruciales, en avance de ses moyens. Ni Staline, ni sans doute aucun de ses héritiers présomptifs ne sont — en dépit de leur fanatisme dogmatique — prêts à tout jouer sur un coup de dé. Ils ont parfois reculé. Fait plus important : Hitler fut hanté pendant tout son règne par l'idée qu'il était l'homme prédestiné, l'irremplaçable champion de la cause germanique. Il entendait que sa tâche fut achevée de son vivant. L'espace de temps à l'intérieur duquel il manœuvrait était donc mesuré par un petit nombre d'années. Rien de semblable n'apparaît dans la stratégie stalinienne. D'une façon générale, le temps n'existe pas pour les Russes. Il n'existe pas en particulier pour l'Église soviétique : dès l'instant où le capitalisme *doit* périr, il est sans importance de le terrasser au cours de cette génération ou de remettre à plus tard l'apocalypse et la résurrection universelles. Rien n'oblige à se presser. On peut croire que Jdanov était sincère en affirmant : « La politique extérieure soviétique a pour point de départ le fait de la coexistence, *pour une longue période*, des deux systèmes, le capitalisme et le socialisme. »

Dans le camp adverse, quel est l'état d'esprit régnant ? Les militaires américains, voire les dirigeants politiques, ont été souvent accusés ou

soupçonnés de vouloir entreprendre une « guerre préventive ». Cette expression, remarquons-le d'abord, est en soi absurbe. Déclencher une guerre pour prévenir la guerre serait très exactement comme Gribouille, se jeter à l'eau pour éviter d'être mouillé. De même qu'il y a en U.R.S.S. des dizaines de milliers de citoyens irresponsables qui disent : « Il faudra écraser les États-Unis dès que nous le pourrons », aux États-Unis, des dizaines de milliers de personnes disent : « Mieux vaudrait écraser l'U.R.S.S. pendant que nous possédons seuls la bombe atomique ». La distance qui sépare ce genre de propos d'une décision gouvernementale est immense. Pour que Washington recoure à la « guerre préventive », il faudrait que l'opinion publique, la presse, l'Administration, le Congrès des États-Unis permettent au Gouvernement d'atteindre et de dépasser le point où il ne resterait au rival qu'à accepter le combat ou à s'y lancer. Seule une profonde méconnaissance de la machinerie politique américaine, de ses contrôles parlementaires et de ses freins psychologiques permet de croire que les choses se passeraient ainsi.

***

Le problème est posé.

Côté paix : deux Empires en présence, deux religions ennemies, dont l'une n'admet aucun médiateur.

Côté guerre : une répugnance à peu près égale, semble-t-il, dans les deux camps à accepter des risques presque incommensurables.

N'oublions pas qu'à Washington comme à Moscou les États-Majors ne croient aucunement à la possibilité d'une « guerre éclair » (ce qui fut l'erreur hitlérienne) ; et qu'au point de vue du Kremlin, les moyens révolutionnaires valent mieux que les moyens militaires, parce que beaucoup plus économiques. Plutôt que de remettre tout en jeu, chacun préférerait sans doute garantir ce qu'il a.

Invoquera-t-on le « cas Tito » pour démontrer que les limites des deux « Empires » sont — même en Europe — moins nettes qu'il ne paraît? Il est exact qu'à l'heure actuelle la lutte est engagée en Yougoslavie entre une certaine forme de communisme national et le communisme de pure obédience stalinienne. Mais rien jusqu'à présent ne permet de penser que les tenants du premier groupe soient moins résolus que leurs adversaires à poursuivre la soviétisation intérieure du pays. Politiquement, le continent reste cassé par le milieu suivant la ligne Trieste-Stettin.

Les incidents de Berlin (qui demain risquent de se reproduire à Vienne, pour peu que les Russes décident d'y appliquer les mêmes méthodes d'étranglement) illustrent plutôt qu'ils n'infirment notre thèse générale. Les « secteurs occidentaux » de Berlin forment un îlot à l'intérieur de la zone d'occupation soviétique. Rien ne présage une reprise utile de la négociation générale sur l'Allemagne, rompue depuis décembre et même depuis avril 1947.

***

Au mois de mai dernier, Henry Wallace, chef du tiers-parti américain, présentait à l'U.R.S.S. un programme où Staline déclara voir le « plus important » des « documents destinés à consolider la paix », à établir la coopération internationale et à assurer le triomphe de la démocratie ». Il faut une remarquable disposition à confondre ses désirs avec la réalité, pour croire que cet échange de lettres ouvertes ait apporté dans la situation un élément nouveau. En revanche il confirme — comme l'échange de notes qui eut lieu à la même époque à Moscou, par les voies normales — que le Gouvernement soviétique préfère la paix. « En dépit de la différence des systèmes économiques et des idéologies, déclare Staline, la co-existence de ces systèmes et le règlement pacifique des divergences entre l'U.R.S.S. et les États-Unis sont non seulement possibles mais indiscutablement indispensables ». C'est déjà ce qu'il a dit à Stassen, l'année précédente. C'est ce que le Secrétaire d'État Marshall répète de son côté : « Le monde ne doit pas être obligatoirement soumis à un régime unique ; *les deux systèmes peuvent parfaitement coexister* ». Phrases creuses à l'usage des inquiets ? Non, semble-t-il. Mais paroles de bon sens. Les deux rivaux ont fait le tour l'un de l'autre. Ils savent que leurs « systèmes » sont inconciliables. Mais ils ne veulent pas se battre. Ils ne leur reste donc qu'à s'efforcer de vivre côte à côte.

Est-il question de céder quoi que ce soit ? Aucunement. Il est question de *coexister*. Ne nous faisons aucune illusion sur le sens réel de ce programme, ni sur ses limites. Les chefs d'État, les ministres ne le diront pas ; ils avaient des ambitions plus vastes, ils les gardent dans le secret de leur cœur. Encore une fois, c'est un partage du monde auquel ils se sont provisoirement résignés.

Ce partage soulève des objections de valeur inégale. « En l'admettant, dira-t-on, vous renoncez à l'idéal de l'O.N.U. : au lieu de combler le fossé, vous cristallisez les systèmes rivaux sur leurs positions. » C'est oublier le caractère fondamental du schisme et la vanité des multiples tentatives faites pour le réduire. Rien ne peut obliger les Américains et les Russes à adopter une politique et une doctrine communes. La division du monde est un fait qu'on ne supprimera pas en le niant.

Autre objection beaucoup plus grave : « Entériner le partage du monde sur les frontières actuelles, c'est souscrire à un second Munich, aux dépens des nations de l'Europe centrale et sud-orientale. » La vérité est, hélas, que le « second Munich » appartient déjà au passé : de 1945 au début de 1948, les Russes ont établi dans une série de capitales, en violation de leurs engagements, des régimes qui n'existeraient pas si les élections avaient été libres. Les démocraties occidentales ont protesté ; mais elles s'en sont tenu là. Elles ont mauvaise conscience. A l'issue d'une guerre engagée « contre la dictature totalitaire », le sort de la

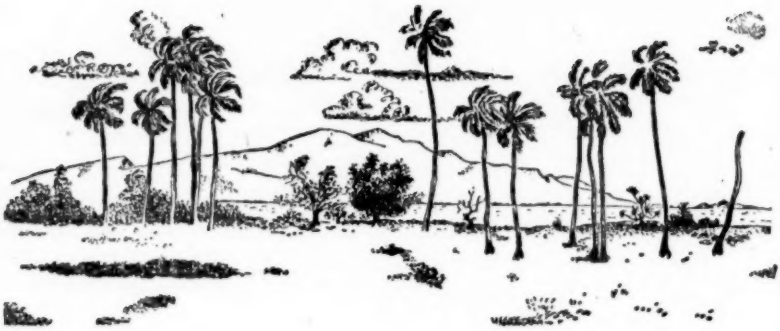
Pologne et de la Tchécoslovaquie en particulier leur apparaît comme une amère dérision. « Il n'y aura jamais de paix assurée, déclarait Churchill en avril 1948, tant que l'impérialisme asiatique et la loi communiste règneront sur toute l'Europe du Centre et de l'Est. » L'ex-Premier britannique a peut-être raison. Il ne suggère cependant aucun moyen pour assurer cette paix. Il n'en suggère aucun parce que le seul moyen *actuellement* concevable pour réaliser ses désirs, qui sont ceux aussi de quelques dizaines de millions d'Européens, serait un troisième conflit mondial dont les victimes elles-mêmes de l'U.R.S.S. ne veulent pas prendre la responsabilité. « *Je ne demanderai pas au nom de l'humanité qu'on fasse la guerre à la Russie*, écrit Mikolajczyk dans la préface de ses Mémoires. *Parce que la guerre est le pire moyen et le moins efficace de régler les différends. Et parce que nous, Polonais, nous savons trop qu'une troisième guerre mondiale ne serait pas seulement une effroyable calamité pour notre peuple et notre pays, mais aussi sans doute une épreuve dont la civilisation ne se remettrait pas.* »[1]

L'U.R.S.S. considère aujourd'hui son hégémonie sur les Balkans et sur l'Europe Centrale comme aussi « indispensable » que l'est, aux yeux des États-Unis, le contrôle américain des Antilles. Une pression des démocraties occidentales sur Bucarest ne paraît pas moins intolérable au Kremlin que ne le paraîtrait à Washington l'ingérence des Soviets au Nicaragua. Les Gouvernements occidentaux l'ont d'ailleurs bien senti : dans l'état présent des choses ils savent qu'une intervention américaine assez énergique pour rétablir des régimes libéraux à Bucarest ou à Varsovie serait en fait un *casus belli*.

Inversement, les Américains se sont convaincus peu à peu que la soviétisation (militaire ou intérieure) de l'Europe occidentale, ou que l'extension du pouvoir soviétique en Méditerranée, mettrait en péril leurs intérêts vitaux. La ligne de démarcation militaire entre les deux puissances victorieuses de 1945 est devenue, qu'on le veuille ou non, une frontière entre deux sociétés politiques et religieuses, entre deux Empires qui obéissent chacun à leurs lois propres. Le maintien de la paix, dans les années qui viennent, ne peut être fondé sur la synthèse de ces deux sociétés, mais seulement sur l'acceptation réciproque de leurs différences.

PIERRE FRÉDÉRIX

1. Citation extraite d'une série d'articles copyright Opera Mundi intitulée « Les Mémoires de Mikolajczyk ».



HEURES TAHITIENNES

MORT D'UNE BICYCLETTE

Les eaux qui bordent les côtes de Californie, du midi de la France, de Guam, des Philippines et du Japon ont chacune leur beauté particulière. Mais les unes ni les autres n'offrent rien de comparable à la caresse liquide, à la fois douce et fraîche, dont les eaux de l'Océanie française enveloppent le corps du nageur. Aucune ainsi que la mer océanienne ne lave à ce point son esprit de tout souci, le laissant aussi net que le sable du rivage, lissé et poli par les eaux.

Ce jour-là, mon serviteur indigène Tavae se tenait au bord de la mer debout près de mon canoë. Je me glissai dans l'eau, nageai pendant une centaine de mètres, puis je revins m'étendre sur le sable les mains sous la tête. A ce moment, j'aperçus Teuru, la sœur de Tavae, qui était également à mon service. Elle s'avançait vers nous avec la grâce naturelle et la lenteur qui sont le propre des filles de Tahiti. Par deux fois je m'étais soulevé légèrement pour lui adresser ce signe de la main qui chez nous signifie au revoir et dans ce pays-ci : « Dépêchez-vous. » La jeune fille tendit le bras en signe d'assentiment. Cependant, constatant qu'elle ne pressait nullement l'allure, je m'étendis de nouveau et ne soulevai la tête, quelques instants plus tard, que lorsque j'entendis Tavae avertir sa sœur que le Popaa (c'est ainsi qu'elle nommait tous les blancs) était certainement fâché. Tous deux se mirent à rire. Lorsque leur hilarité fut calmée je me levai et m'avançai vers le canoë.

— Pourquoi s'énerver ? dit gaiement Teuru, je ne me suis attardée qu'un moment sur le chemin et maintenant je vais préparer le café.

— Tu es encore allée chez Quinn[1], lui dis-je d'un ton réprobateur.

1. Célèbre cabaret de Tahiti.

— Mais oui, répondit-elle en ouvrant tout grands les yeux d'un air innocent, et j'y ai pris un petit apéritif.

— Disons trois apéritifs, corrigea Tavae.

— Eh bien soit, trois apéritifs.

— Sais-tu l'heure qu'il est? demandai-je.

— Nous sommes certainement au matin.

— Oh gosh!

— Que veut dire « gosh »?

— C'est un juron.

Le visage brun, lisse, prit une expression peinée et les coins des lèvres charnues s'abaissèrent.

— Il ne faut pas jurer. Pourquoi jures-tu?

— Parce que tu es lente, lente comme un crabe en train d'escalader une noix de coco.

Apparemment convaincue que si l'heure du petit déjeuner se trouvait indéfiniment ajournée j'en étais le seul responsable, Teuru posa son panier à provisions dans le canoë et s'assit sur le plat bord.

— Ce que tu as dit n'est pas vrai. Je n'ai rien d'un crabe.

Elle lança un coup d'œil à Tavae puis un autre à moi.

— Mais si monsieur Beel (c'était mon surnom) veut m'attacher des ailes aux pieds rien ne lui est plus facile.

— Eh bien soit, dis-je, séduit par cette idée, mais comment faire?

— Faut-il le lui dire maintenant, Tavae, ou attendre qu'il soit de bonne humeur?

Tavae se mit à réfléchir, ce qui représente pour lui un réel effort. Il fronça son beau sourcil, regarda fixement le canoë et se gratta consciencieusement le nombril pendant une longue minute.

— Je crois qu'il faut le lui dire maintenant, pendant que la faim le tenaille encore.

— Bon.

Teuru se tourna délibérément vers moi. Ce matin-là elle portait les cheveux divisés en deux longues nattes qui pendaient le long de sa poitrine. Elle les rejeta en arrière et me fixa de ses immenses yeux où se lisait une ardente prière.

— Promets-moi que tu vas faire cette chose merveilleuse, cher Beel?

Je cédai tardivement à la prudence.

— Cela dépend...

— Tu la feras, poursuivit-elle avec précipitation. Et toujours, toujours, Tavae et moi nous te servirons, nous balaierons ta maison, nous te cueillerons des fleurs, nous faucherons l'herbe, nous pêcherons ton poisson et le cuirons, etc.

— Et nous préparerons le café, ajoutai-je avec un sourire.

— Bien entendu nous préparerons aussi le café. Nous te soignerons avec amour même lorsque tu seras devenu un vieux monsieur grognon. Et quand nous la nettoierons, nous penserons toujours à toi, surtout si

elle est rouge et noire. La sonnette tintera sans arrêt et, en entendant cette petite musique, les gens diront : « Voilà Teuru qui revient avec les provisions de Papa Beel ; comme elle a été vite ! » ou bien « Tiens c'est Tavae, quelle charge de copra il transporte ! » ou encore « Il en a de la chance le popaa d'avoir des amis qui travaillent pour lui, le soignent, le frictionnent avec de l'huile de coco, qui lavent son linge, rient quand il est gai, pleurent quand il est triste. » Et ce sera l'exacte vérité.

Teuru s'arrêta hors d'haleine, les yeux brillants. Elle était si émue, si incapable de m'en dire davantage que je m'adressai à son frère.

— De quoi parle-t-elle, Tavae ?

Il n'hésita qu'une seconde et répondit doucement :

— De la bicyclette.

— Rouge et noire, murmura Teuru.

Je n'étais pas assez naïf pour penser que la simple acquisition d'une bicyclette suffirait à déterminer des changements notables dans la tenue de ma maison. Tandis que Teuru et Tavae guettaient anxieusement les paroles que j'allais prononcer, je songeais que le temps gagné sur le chemin du marché, ce serait Quinn et non moi-même qui en bénéficierait. La journée commencerait infailliblement par quatre apéritifs au lieu de trois. Je n'étais pas non plus séduit par la vision anticipée de Tavae roulant avec une grosse charge de copra sur son guidon. Certes c'est un garçon travailleur, mais quand il va à la ville il ne lui faut pas moins de deux jours pour trouver le chemin du retour. En définitive, je n'avais rien à espérer de l'achat d'une bicyclette. Mais à Tahiti quand on pèse le pour et le contre, on ne tient pas compte de l'utilité ou de la raison. Dans la mesure où l'on est guidé par un principe (ce dont il m'arrive souvent de douter) la seule question qui se pose est la suivante : qu'est-ce qui nous vaudra le plus d'agrément ? Il me suffisait de regarder les deux paires d'yeux fixés sur moi pour être assuré que rien au monde ne pouvait être plus amusant qu'une bicyclette peinte en rouge et noir et je n'attendais pas de cet achat autre chose que de l'amusement. Je ne voyais pas assez loin. Car s'il y eut du plaisir, il y eut aussi de la peine et je me félicite rétrospectivement de n'avoir pas envisagé par avance les événements tragiques vers lesquels nous nous acheminions tous les trois.

Si quelqu'un, anticipant sur l'avenir, m'avait décrit la carrière brève mais éclatante de la bicyclette et sa fin dramatique, je ne l'aurais pas cru. Je n'aurais pas pensé que l'aventure que nous allions vivre pût arriver à des adultes. En quoi je me montrais fort naïf car ce n'était pas à des adultes que j'avais affaire. Certes les corps de Tavae et de Teuru étaient bien ceux d'êtres adultes, mais des âmes d'enfants les habitaient. Il fallut pour m'en convaincre l'histoire de la bicyclette. Devant les sentiments exaltés que leur inspirait l'espoir de posséder cette machine d'acier et de nickel, un observateur clairvoyant se fût avisé qu'une telle passion ne pouvait engendrer un jour que des désastres. Cependant avec mon détachement d'homme supérieur, j'étais loin de m'en faire une idée.

Ce qui est certain c'est que quelques jours plus tard nous possédions une bicyclette. Nous l'aimions comme une créature vivante, comme le chat Beau, ou le chien Pani, ou le canard Koni-koni. Le soir elle reposait sous un abri de paille qui masquait habituellement l'orifice d'un ancien four, devenu un puits et fait de pierres arrondies. On la réveillait le matin pour la laver, la sécher et l'astiquer. Nous parlions de son humeur, de son caractère comme s'ils étaient aussi changeants que ceux de ses propriétaires.

— La bicyclette est contente ce matin disait Teuru. Elle a couru si allègrement jusqu'au marché que les deux fleurs de mes cheveux ont été enlevées par le vent.

Une autre fois :

— La bicyclette ne va pas bien, monsieur Beel. Deux fois en revenant de la ville j'ai dû m'arrêter pour la laisser se reposer et elle est encore fatiguée.

J'injectais quelques gouttes d'huile dans les muscles d'acier et la guérison ne tardait pas. Naturellement il arrivait que les soins fussent plus compliqués, par exemple lorsqu'une épine avait crevé un pneu. C'est ce qui se produisait généralement quand Teuru roulait à vive allure vers midi entre Pirae et Papeete. Alors elle descendait, prenait tendrement dans ses bras la machine endommagée et, franchissant péniblement à pied la distance qui lui restait à parcourir, venait déposer la bicyclette à mes pieds. « Elle ne respire plus », me disait-elle avec une affectueuse inquiétude.

Pendant les trois mois de la courte vie de la bicyclette un seul incident vint jeter une ombre sur l'affection que lui prodiguaient Teuru et Tavae. Encore cet incident fut-il sans conséquence. Il survint pendant un après-midi brûlant où j'étais terriblement à court d'inspiration. J'avais beau m'entêter avec l'obstination des gens du Nord devant ma machine à écrire : après une heure de vains efforts je n'avais rien produit d'autre que de la sueur. Ce me fut une manière de réconfort que d'entendre derrière la maison les voix de Teuru et de Tavae s'élever soudain comme s'ils se disputaient tous deux. J'avais trouvé une excuse pour mettre un terme à mes efforts infructueux et pour aller voir ce qui se passait. Je trouvai mes deux serviteurs penchés au-dessus de la bicyclette qui était couchée sur l'herbe. Tavae avait agrippé Teuru par les cheveux et la tenait fermement à bout de bras en se protégeant ainsi contre les mouvements désordonnés qu'elle tentait pour le frapper. Ils s'injuriaient mutuellement.

— Arrêtez, leur criai-je, comment voulez-vous que je travaille au milieu de ce bruit? Et vous savez bien que si je ne travaille pas nous n'aurons pas d'argent et que si nous n'avons pas d'argent nous n'aurons rien à manger.

Ce n'était à vrai dire que façon de parler ; si même je n'avais pas tra-

vaillé et si je n'avais pas gagné d'argent nous ne serions certainement pas morts de faim.

Tavae lâcha prise et Teuru se pencha tristement pour ramasser la bicyclette qui gisait sur l'herbe.

Elle passa la main sur les rayons des roues, sur la selle, elle essaya la sonnette en murmurant :

— Ah! pauvre petite! pauvre petite!

— Qu'y a-t-il? demandai-je.

Elle pointa sur Tavae un doigt accusateur.

— Il l'a blessée.

— Quoi?

— Aue! Il lui a donné un coup de pied.

— Tavae, dis-je, plus surpris que mécontent, as-tu vraiment fait cela?

Les regards de mon serviteur se fixaient obstinément sur le trou que son orteil creusait dans la pelouse. Il ne répondit pas.

— Réponds-moi, Tavae, as-tu donné un coup de pied à la bicyclette?

Il finit par lever sur moi un regard chagrin.

— Oui, confessa-t-il, un petit coup de pied.

— Tu devais être ivre?

— Non, pas du tout.

— Mais alors à quoi as-tu pensé?

— La bicyclette s'est mal conduite, monsieur Beel. Quand je lui ai ordonné d'avancer, elle a refusé; j'ai eu beau pédaler avec mes jambes, elle n'a rien voulu savoir.

Je portai les yeux vers la machine récalcitrante et je m'aperçus que la chaîne avait sauté hors du cadran. Je me penchai pour réparer l'incident.

Cette petite scène aurait dû me préparer, jusqu'à un certain point du moins, au dénouement de l'aventure. Mais, qui aurait pu supposer, à considérer Teuru en train de caresser la machine en lui murmurant des mots d'amour, qu'un dimanche assez proche le refrain changerait du tout au tout et que « tu es une pauvre petite » serait remplacé par « tu es une mauvaise et une méchante ».

Le dimanche est un jour très particulier à Tahiti. Acheteurs et vendeurs affluent au marché. Pendant la matinée le cabaret de Quinn connaît une fiévreuse activité et retentit de rires joyeux. Je n'entends pas insinuer par là que l'abus des liqueurs fortes fut la cause des événements qui se déroulèrent pendant ce fatal dimanche dont il me faut maintenant parler. Ce jour-là Teuru mit dans la glacière les provisions du jour et se prépara pour la messe. Les préparatifs de sa toilette sont toujours longs et minutieux : lorsqu'elle apparaît sous son chapeau de paille blanche, finement tressée, de Manihiki, vêtue de sa robe neuve d'organdi légère, non moins blanche que son chapeau, fraîchement baignée et dégageant un parfum de fleurs distillées dans l'huile de coco, on ne doute pas que l'effet des apéritifs ait eu largement le temps de se dissiper. Je fais en ce moment de mon mieux pour la décharger de tout soupçon et pour rejeter sur la

seule bicyclette la responsabilité de ce qui va suivre. Bref Teuru tira ladite bicyclette de son abri et, loin de se douter des malfaisants desseins que tramait la perverse machine, elle l'enfourcha et se mit en route vers l'église.

Teuru possède une beauté véritable, mais qui est plus frappante aux yeux de l'étranger pendant les jours ordinaires lorsqu'elle est simplement vêtue de cette bande d'étoffe colorée que les indigènes appellent un paréo. Elle est alors comme ses pareilles, parfaitement à l'aise, ce qui contribue à rehausser sa beauté. Il est d'ailleurs affligeant que le jour du Seigneur cette grâce instinctive des femmes de l'île s'évanouisse et qu'elles croient devoir dissimuler leurs formes parfaites sous d'absurdes robes à volants.

Plus triste encore, s'il est possible, est l'air d'intime et de profonde satisfaction avec lequel elles s'exhibent dans ces déguisements.

A vrai dire les toilettes du dimanche ne sont pas destinées à faire impression sur les hommes blancs dont l'esprit est perverti, mais à éveiller l'intérêt des Tahitiens — et il faut convenir que Teuru y réussit parfaitement.

Les autres jeunes filles se pâment d'admiration et d'envie devant la mousseline légère, la resplendissante ceinture bleue ; elles apprécient, en connaisseuses, l'orifice pratiqué à l'extrémité des souliers qui torturent les robustes orteils et cet inutile mouchoir de gaze enroulé autour du bracelet de coquillages. Si lorsque Teuru, ainsi parée, passe avec une lenteur calculée, les cœurs sont mordus douloureusement par la jalousie, les exclamations admiratives, les commentaires flatteurs n'en caressent pas moins agréablement son oreille. Avec le détachement apparent d'une cycliste accomplie, elle conduit sa bicyclette d'une seule main, au milieu de la foule qui se presse vers l'église, évitant avec grâce d'écraser les enfants, glissant au milieu des adultes, jetant une œillade aux hommes serrés dans leurs vestes blanches tandis que, de l'autre main, elle arrange le flamboyant hibiscus accroché à sa tempe. Pour chacun elle a un sourire et un mot aimable.

Après avoir lancé délicatement ses compliments, Teuru arriva, ce mémorable dimanche, devant le modeste édifice au toit de tôle qui est le temple protestant de notre canton. Il est situé dans un lieu un peu écarté, sous l'ombre fraîche de vieux arbres. On y accède en franchissant un pont de planches vermoulues qui enjambe un fossé où se déversent les égouts de la ville. Un grand nombre de fidèles étaient déjà rassemblés devant l'église et l'on apercevait parmi eux la haute stature du pasteur indigène. A ce moment il distingua lui-même la silhouette vêtue d'organdi de notre cycliste qui s'engageait sur le pont en direction de l'église.

— Ah, s'exclama-t-il chaleureusement, qu'elle est mignonne cette Teuru !

Aucune femme, qu'elle soit ou non Polynésienne, n'est insensible à un compliment de ce genre.

Mais l'apostrophe sembla avoir eu sur Teuru un effet saisissant.

Le fait qu'elle fût tombée de la belle bouche du pasteur ne fit — assure-t-on — qu'ajouter à son trouble. Quoi qu'il en soit, elle franchit le pont avec la grâce condescendante d'une grande dame, puis, perdant apparemment le contrôle de ses mouvements, laissa décrire à sa bicyclette un arc de cercle, parut s'envoler dans les airs et sans quitter sa selle ni rien abandonner de son attitude gracieuse — tous les témoins sont d'accord là-desssus — s'abîma soudain, avec sa machine, dans le fossé où quelques centimètres d'eau verdâtre recouvraient une nappe de boue grasse et liquide. Teuru s'y étala de tout son long et, si curieux que cela paraisse, ne fit aucun effort pour se relever. A ce tournant de l'aventure, ses yeux restèrent secs et son visage aussi dénué d'expression que peut l'être à certains moments celui d'une Tahitienne.

Elle demeura étendue dans le fossé tandis que le magnifique chapeau de Manihiki voguait lamentablement en direction de la mer, que la robe délicate s'imprégnait de boue liquide et que les souliers venus de France s'enfonçaient peu à peu dans la vase.

Le pasteur et quelques-uns des spectateurs de l'incident, après avoir relevé le bas de leur pantalon, franchirent avec précaution le rebord du fossé et repêchèrent d'abord la bicyclette dont la roue d'avant avait pris une forme ovoïde, puis Teuru elle-même. Je crains que, sur la place de l'église, une fois passé le premier moment d'effroi, il n'y ait eu des rires. Mais la pire épreuve pour Teuru fut sans aucun doute la retraite qu'elle dut accomplir vers la maison, portant la bicyclette dans ses bras. Cependant, tandis que, dans ce triste équipage, elle cheminait au milieu de la foule, ses yeux avaient, si l'on en croit les témoins, une expression fixe et lointaine comme si une résolution farouche s'était déjà formée dans son esprit.

Il n'est pas surprenant que ce jour-là je n'aie été alerté que trop tard pour agir utilement. J'avais le nez dans un livre quand une odeur de fumée vint chatouiller mes narines. Bien des gens à ma place se seraient levés immédiatement pour fureter dans tous les coins et sous tous les lits, mais la fumée produite par un feu de bois ou feuilles dégage une odeur qui flatte agréablement mes narines et je ne me dérangeai pas de ma lecture. J'ajoute que l'apparition de la fumée a le plus souvent une origine parfaitement explicable. Cependant un doute finit par s'insinuer dans mon esprit lorsqu'un peu plus tard, je sentis une odeur moins plaisante de caoutchouc brûlé. Reniflant un peu partout j'inspectai successivement ma chambre et ma salle de bains. Finalement je me dirigeai vers la cuisine. Dans toute la maison régnait la même odeur. J'étais en train d'examiner le fourneau qui ne présentait rien d'anormal lorsque l'écho de pitoyables gémissements qui s'élevaient de la cour parvint à mes oreilles. Un tableau inattendu s'encadrait dans l'ouverture de la porte. Dans un coin de la cour Tavae avait, depuis plusieurs semaines, amassé des branches mortes tombées de notre cocotier et j'avais remarqué tout

récemment qu'elles formaient un tas imposant de plus de huit pieds de haut. Or, de ce bûcher de bois mort, des flammes s'élevaient, en ronflant, vers le ciel bleu. Ce spectacle insolite eût suffi à m'étonner car il était surprenant que mon serviteur eût choisi le dimanche, jour de repos, pour allumer un pareil feu. Mais je ne tardai pas à m'apercevoir que Tavae était absent et que la silhouette de Teuru se dessinait, seule, près du bûcher. J'eus même l'impression qu'elle était complètement nue. Certains des rites anciens de la Polynésie sont fort étranges ; cependant à ma connaissance ni d'après les textes écrits, ni d'après la tradition orale, aucune coutume locale n'expliquait le surprenant spectacle qui en ce jour dominical de l'ère chrétienne se déroulait dans un coin de ma cour. Telle une pythie en état de transe, l'innocente créature qui me servait à table avec tant de décence, faisait chaque jour paisiblement la vaisselle, balayait le plancher et cuisait le poisson, tournoyait en une sorte de ronde lascive et frénétique autour de ce bûcher improvisé. J'avais déjà vu Teuru s'amuser à danser le hula avec ses amies mais jamais son corps ambré ne s'était livré devant moi à de si extravagantes contorsions. Jamais non plus, depuis mon arrivée dans l'île, je n'avais entendu des gémissements aussi déchirants que ceux qui sortaient de sa bouche. Je me souvins qu'il y avait eu autrefois à Tahiti des sacrifices humains ; toutefois, à ma connaissance, les victimes périssaient sous le couteau de bambou aiguisé et non pas dans les flammes. Sans avoir de doute là-dessus, je n'en éprouvais pas moins, tout en approchant du bûcher, une certaine appréhension : n'était-elle pas en train d'accomplir effectivement un sacrifice humain et les hautes flammes qui s'élevaient vers le ciel ne dévoraient-elles pas une créature vivante ? Cette jeune fille démoniaque ne réinventait-elle pas à son usage quelque sauvage danse du feu surgie d'un lointain passé ? Un observateur plus éclairé que moi eût discerné que les gestes avec lesquels Teuru balayait régulièrement le sol pour ramasser les poignées de terre qu'elle répandait sur sa chevelure en désordre, s'ils paraissaient appartenir à l'idolâtrie païenne, dérivaient en réalité de la tradition de cet Ancien Testament que tout Tahitien connaît sur le bout du doigt. Jusqu'au moment où je me trouvai tout près du bûcher je ne m'aperçus pas que Teuru était non pas nue mais complètement habillée et qu'une tunique de boue moulait étroitement sur son corps la jolie robe d'organdi. Mon erreur était naturelle car le corps de Teuru est d'une couleur très voisine de celle de son île natale. Je m'en rendis compte non sans une petite déception.

J'attendis que les évolutions qu'elle accomplissait autour du bûcher la fissent passer devant moi. « Teuru », dis-je d'un ton rude. Aussi sourde à mon appel que si j'avais été une branche de palme, elle poursuivit ses mouvements giratoires. Au tour suivant, je l'attrapai par les épaules et l'obligeai à me faire face. La danse et les gémissements s'arrêtèrent, mais pendant une longue minute elle fixa sur moi un regard incompréhensif.

— Finissons-en, lui criai-je.

Bien que dans mon trouble je me fusse exprimé en anglais, les yeux de Teuru perdirent leur expression égarée. Elle parut redevenir une créature consciente. Je repris en français :

— Nom de Dieu, qu'est-ce que tu es en train de faire ?

Elle demeura pendant quelques instants incapable de proférer un son. Des larmes coulèrent lentement le long de ses joues, traçant un sillon dans la boue qui les couvrait. Puis elle se laissa emmener. Nous étions à peine parvenus à l'entrée de la maison qu'elle s'effondra sur le gazon.

— Je vais mourir, mon cher Beel... je vais mourir, sanglota-t-elle.

Les larmes, même lorsque rien ne les explique ni les justifie, ne me laissent jamais insensible.

— Je te défends de faire une pareille chose, Teuru. D'ailleurs l'endroit est mal choisi. Madame Doucet nous regarde, lui dis-je doucement.

En effet, madame Doucet, notre voisine, dont la curiosité est insatiable, s'était approchée de la haie de fleurs et de caféiers sauvages qui sépare nos deux domaines et coulait, à travers les branches, un regard inquisiteur.

Mais peu importait à Teuru.

— Pourquoi vivrais-je plus longtemps ? Quel désir puis-je avoir de vivre puisque la bicyclette est partie... — Elle se remit à gémir. — Partie... Partie tout entière...

— Partie ? Où est-elle partie ?

Les yeux de Teuru se tournèrent vers le bûcher. Je suivis son regard et j'aperçus, gisant au milieu des branches que les flammes faisaient craquer, le squelette rougeoyant de notre bicyclette.

— Est-ce ?... — Je ne trouvai plus mes mots... — Aurais-tu... ?

D'un air contrit, elle fit un signe d'assentiment.

— La bicyclette a été méchante, terriblement méchante. Sous les yeux du pasteur, elle m'a jetée dans l'eau sale, avec ma jolie robe d'organdi. J'étais furieuse et alors j'ai fait une chose cruelle, terrible. Ah! ma chérie, ma chérie. Ah! pauvre de moi... Maintenant je n'ai plus de colère mais la pauvre, la malheureuse petite roue à pédales est partie et je reste toute seule et il n'y en aura plus d'autre...

Ayant dit, elle enfouit son visage dans le gazon gras.

Quelques instants passèrent pendant lesquels je balançai sur ce que je devais dire ou faire. Devais-je être contrarié, triste ou amusé ou tout cela à la fois ? Enfin Teuru se leva, essuya ses larmes du revers de la main.

— Il est possible, monsieur Beel, hasarda-t-elle timidement. Il est possible que si nous avons, un jour, une autre bicyclette, je ne meure pas...

CHEZ QUINN

Nous avons déjà fait allusion aux visites matinales de Teuru chez Quinn. Ce que j'ai omis de signaler c'est que cet endroit exerce sur moi-même une attraction qui n'est pas moins forte que sur Teuru. Des Américains de passage en parlent comme de mon « bureau » et laissent entendre que j'y passe le plus clair de mon temps. Ils exagèrent. Je n'y passe jamais, depuis plusieurs années, plus de deux soirées par semaine.

Lorsqu'on veut aller au Quinn il faut d'abord se frayer un chemin à travers la foule qui stationne dans la rue. En effet le bar aux murs de bambou est aménagé pour permettre de servir en même temps les consommateurs qui ont réussi à pénétrer à l'intérieur et ceux qui restent dehors.

La cohue est toujours telle que si le bar était construit en matériaux ordinaires il ne pourrait résister aux furieux assauts de sa clientèle. Mais, de même que le caractère des habitants, les matériaux indigènes offrent une remarquable élasticité ; ils fléchissent avec résignation sous la pression de la foule et quand elle diminue ils reprennent sagement leur aspect normal.

Suivant que la marée des assiégeants est plus ou moins forte que celle des assiégés, le bar du Quinn oscille de babord à tribord ou inversement, tel un bateau roulant sur ses ancres et, au gré de ces mouvements contraires, la rangée de lampions multicolores qui ornent la façade se balance le plus gracieusement du monde. En fait les gens qui stationnent dans la rue ne cherchent pas tous à se faire servir. Certains ont été expulsés de l'intérieur pour avoir enfreint un article du règlement. D'autres à court d'argent profitent gratuitement de la musique qui s'échappe, par bouffées, de l'intérieur et dansent dans la rue.

D'autres encore se pressent autour des voitures ambulantes, couvertes de petits toits en toile légère d'où pendent des lanternes faiblement éclairées. Ces éventaires en plein vent installés à l'abri de vieux arbres au feuillage épais, offrent dans des casiers de verre, des bonbons, des gâteaux, des mangues et des oranges, des cigarettes françaises et des noix de coco toutes prêtes à rafraîchir les gosiers râpés par de plus âpres breuvages.

Accompagnés de Miri, une de nos amies tahitiennes et de son frère Timi, nous étions parvenus, ce jour-là, avec Teuru et Tavae à nous frayer un passage jusqu'à l'entrée du Quinn. Mais, sur le seuil, Miri rencontra une de ses amies : une Américaine, de son vrai nom Marjorie, surnommée madame Téléphone lorsqu'elle était venue à Tahiti avec un homme qui portait un cornet acoustique. Il y eut des effusions. Miri en effet arrivait de Hollywood où elle avait obtenu, comme danseuse, un vif succès.

— Entrons chez Quinn avant que toutes les tables ne soient prises décida

enfin madame Téléphone. Beel, va nous commander du champagne, n'est-ce pas, mon chou?

Après quelques recherches nous découvrîmes une table libre, basse et ronde environnée de fauteuils confortables.

Je m'assurai que chacun de nous, Timi et Tavae, Teuru, Miri et Marjorie, avait un verre et je m'enfonçai dans mon fauteuil, attendant la suite des événements.

Tavae manipulait le bouchon d'une bouteille de champagne, en l'agitant de gauche à droite. Un moment vint où le bouchon sauta brusquement et jaillissant du goulot comme une balle hors d'un fusil alla frapper la nuque cramoisie d'un matelot du *Wairuna*, vêtu d'un bleu de chauffe.

Le matelot tourna vers nous un visage menaçant.

— Quel est le s...?

— Pardon, monsieur, dit Tavae; je m'excuse, mais cela arrive souvent avec le champagne.

Le matelot se leva et s'approcha de notre table d'un air résolu.

— Allez, pas d'histoires...

Il était grand, blond et très jeune. De ses yeux clairs madame Téléphone le considérait avec intérêt, détaillant en connaisseuse, les larges pectoraux et les bras aux muscles solides. Elle porta la main à ses cheveux pour s'assurer qu'ils étaient en ordre et encadraient au mieux son joli visage.

Le marin pencha la tête et approcha de Tavae son nez brûlé par le soleil.

— S'il y a quelqu'un ici qui veut se faire descendre, il n'a qu'à le dire.

Tavae ne comprenait pas le sens de ces mots mais le ton sur lequel ils étaient prononcés rendait la traduction superflue. Mon serviteur n'a pas l'humeur batailleuse; il préfère être en bons termes avec tout le monde et du regard il implora mon aide.

— C'est un accident involontaire, dis-je. Ne vous fâchez pas et prenez plutôt un verre avec nous avant de retourner à votre table.

— Qui est-ce qui vous cause à vous? De quoi vous mêlez-vous? D'abord, qui êtes-vous?

Question bien naturelle assurément, mais à laquelle je ne trouvai sur le moment aucune réponse. Nous étions dans une impasse. Cependant le regard du jeune homme s'était porté sur Miri et sur Teuru qui le contemplaient d'un air parfaitement suave. Son expression changea. Son sourcil se défronça, les muscles de sa face se détendirent, il sourit, rougit et bégaya.

— Vingt dieux! Eh bien! D'où sortent-elles encore celles-là?

— De Tahiti, dit Timi en lui tendant un verre de champagne.

— Fichtre! Ça c'est des femmes!

Il vida son verre, nous regarda d'un air interrogateur et finit par me dire :

— Elles sont avec vous?

— Non, répondit Timi qui a toujours une propension à trop parler pour faire valoir son anglais. Ces demoiselles sont libres, brunes et âgées de vingt et un ans.

— Fichtre, s'exclama de nouveau le jeune homme. Et changeant d'attitude il hasarda timidement :

— Vous permettez que je leur cause ?

Timi fit joyeusement de la main un signe d'assentiment.

— Mais comment donc ! dans ce pays-ci chacun est libre.

A quel point ce pays était libre, le marin avait déjà eu le temps de s'en faire une idée au cours des six premières heures qu'il venait de passer à terre et il montra bientôt, sans perdre de temps, qu'il avait rapidement appris à se débrouiller dans les divers idiomes qu'on parle à Tahiti.

Il s'approcha de Miri.

— *Haore taoto ?* demanda-t-il avec une franche cordialité.

Miri secoua la tête tout en souriant d'une manière si engageante que le marin perplexe se demandait manifestement si elle acceptait ou si elle refusait sa proposition.

Il s'adressa à Teuru et réitéra sa demande cette fois en français.

— Faire l'amour, mam'selle ?

Teuru ne répondit pas directement mais se tournant vers Timi elle se mit à parler avec volubilité en langage indigène.

— Aue Timi ! Ils sont fous tous ces popaas ! On ne peut jamais s'amuser tranquillement. Nous venons au Quinn pour rire, pour danser, pour boire et nous n'avons pas plutôt commencé que la chanson reprend : « *Haore taoto ?* » Dis-lui qu'il m'ennuie.

Satisfaite de son discours, elle tourna les yeux vers le jeune homme en laissant filtrer entre ses cils baissés un regard caressant.

— Que veut-elle dire ? demanda-t-il anxieusement à Timi.

— Elle dit : Peut-être plus tard. Il est trop tôt encore. Revenez plus tard, conseilla Timi.

— D'accord.

— Pas mal plus tard.

— Ça va.

— De préférence à l'aube.

— Soit.

Il s'éloigna. « Cheerio », lança-t-il par-dessus son épaule et il alla rejoindre ses camarades du bord.

— Bien joué, Timi, remarquai-je au milieu du soulagement général. D'ici une heure il n'y pensera plus.

— Pas si sûr, murmura Teuru d'un air pensif.

Madame Téléphone se mit à rire.

— Dire qu'il ne m'a même pas regardée. Il n'y en a que pour ces vahines aux yeux noirs.

— Oui, tu ferais mieux de promener ta peau laiteuse dans ton pays d'origine.

C'était un avis que fort heureusement madame Téléphone n'était guère disposée à suivre.

Constatant parmi nous la présence de Miri les musiciens se mirent à jouer l'air qui portait son nom et qui, bien que composé en l'honneur d'une autre Miri, lui convenait parfaitement. Comme le disait la chanson, *tous nous aimions Miri*. Succédant au tapage habituel, le murmure assourdi des voix polynésiennes s'éleva, modulant doucement le refrain.

Il suffisait de fermer les yeux pour s'évader loin du cabaret vers le rivage de cette île fortunée : la chanson de Miri évoquait puissamment le battement des tièdes ondées sur les feuillages, la pulsation lente et régulière de l'océan. Tout à coup je sentis quelqu'un me tirer par le bas de mon pantalon.

Teuru s'efforçait d'appeler mon attention sur trois femmes qui s'avançaient les bras chargés de guirlandes de fleurs.

— Il nous faut des hibiscus, me dit-elle.

Cela allait de soi. Je fis un signe, Teuru se leva et s'empara des fleurs encore humides de rosée. Elle lança un hibiscus à chacun de nous, entoura la gorge de Miri d'une guirlande pourpre et dorée de fleurs de purau, puis d'une autre guirlande plus petite de jasmin laiteux. Elle posa enfin sur la tête brune de la jeune femme une couronne de gardénias de l'île, d'une blancheur de neige. Elle se para elle-même non moins généreusement et se rassit à sa place tandis que s'égrenaient les dernières notes de la chanson de Miri à laquelle succéda un silence fort rare dans le cabaret de Quinn. Il fut bref et l'entrée bruyante d'une foule d'amis venant saluer la nouvelle arrivante l'interrompit brusquement. Dès que le calme fut un peu rétabli Miri tourna vers moi son œil brillant :

— Ah, Beel, je suis à la fois si heureuse et si triste!

— Danse, Miri, cria quelqu'un et aussitôt les demandes fusèrent de toute part.

Teuru se leva, courut vers le bar, plongea derrière le comptoir et revint agitant une jupe de fibres végétales qu'elle jeta sur les genoux de Miri.

— Mets la jupe, Miri, mets la vite.

Miri pétrit entre ses mains la jupe blanche, faite de fibres de purau découpés en fins rubans, la caressa, la pressa contre son visage, passa ses doigts entre les glands de couleur vive et sur les coquillages qui ornaient la ceinture.

Teuru la prit par la main.

— Viens, mon cœur. Depuis ton départ personne n'a dansé devant nous la vraie danse de Tahiti, viens.

Miri la suivit docilement.

— Bien sûr que je vais danser. Je vais même danser comme je n'ai

jamais dansé de ma vie. Comment ne pas danser quand on déborde de joie ?

Timi la regarda d'un air soupçonneux.

— Tu débordes aussi un peu d'alcool, non ?

— Laisse-moi tranquille.

— Alors vas-y. Mais pas toute nue, hein.

Elle lui présenta la jupe et s'éclipsa avec Teuru pour aller s'habiller.

On débarrassa la piste. On chassa d'un coup de pied un chien qui s'y était installé et qui déguerpit en hurlant. Quelques consommateurs pris de boisson qui erraient nonchalamment entre les tables furent repoussés vers les bords. L'orchestre se déchaîna rapide, fiévreux, presque sauvage. Ce n'était plus le miaulement des guitares hawaïennes mais un rythme nerveux, frénétique qui allumait le sang, faisait frémir les jambes et les croupes. Bref, une danse auprès de laquelle la hula paraissait presque une danse immobile. Il est impossible de conserver son calme au milieu de l'excitation que crée cette musique. Le cœur se met à battre, les pieds s'agitent, les paumes s'entrechoquent malgré elles. Tous, femmes, hommes, enfants, nous nous sentions gagnés par la même fièvre et participions à la même frénésie collective. Si habitué que soit le Quinn à ces explosions d'ardeur, il ne pouvait y rester indifférent : tout le cabaret se mit à vibrer à l'unisson.

— La voilà, cria quelqu'un, la voilà.

Tous les regards se portèrent dans la direction où Teuru s'efforçait de frayer passage à son amie. Une immense clameur s'éleva et Miri bondit sur la piste.

Il n'est pas étonnant qu'une musique capable de dégeler un homme de ma race dont les ancêtres ont vécu en Nouvelle-Angleterre agisse bien davantage sur une femme de Tahiti. Encore immobile, elle frémissait déjà. Soudain elle parut transfigurée et l'on comprit à ce moment que sa gaîté habituelle ne trahissait pas le fond de sa nature. Maintenant nous avions devant les yeux la vraie Miri que ce rythme forcené rendait à elle-même, une sirène des grandes profondeurs, libre, sauvage, qui se révélait dans tout l'éclat de sa splendeur dorée. On eût dit qu'elle ranimait les vieux fastes païens de l'île, exprimant sa luxuriance, ses libres passions, son allègre amour de la nature.

Le Quinn ne possède pas de ces projecteurs que l'on braque ailleurs sur les artistes, mais Miri n'en avait pas besoin. Elle était une lumière qui laissait le reste du cabaret dans l'ombre, illuminant de son éclat les spectateurs les plus proches. Illusion sans doute, mais en était-ce une ? puisque même lorsqu'elle s'éloignait et gagnait l'autre extrémité de la piste elle continuait de rayonner une sorte de clarté radieuse.

De la masse des spectateurs se détachaient soudain les visages de ceux sur qui elle portait les yeux, partenaires d'un instant dans ce jeu magique. On voyait des visages briller pendant quelques instants du reflet de la danseuse puis ils retournaient à l'obscurité anonyme. Ils alternaient

comme des notes de musique : à quatre ou cinq peaux brunes succédait une peau blanche à laquelle succédaient de nouveau des peaux brunes. Dans cette parade beaucoup de figures m'étaient connues ou familières : je reconnaissais des hommes et des femmes au visage basané de la région d'Hitiaa où la pluie n'est pas moins implacable que le soleil, des pêcheurs d'Haapape, un chef indigène de Punaaui aux fières moustaches, un mince Hollandais au visage usé, ployant sous le poids de sa richesse et sa frêle compagne autrichienne, une princesse tahitienne à la figure rieuse flanquée d'un chirurgien français aux cheveux gris, d'une incorrigible suffisance, un groupe de matelots français entourant la maîtresse indigène d'un milliardaire chilien en voyage, un peintre allemand à l'œil enfantin et à la barbe blonde qui peint des indigènes aux croupes et aux extrémités exagérément volumineuses, un rejeton de Fletcher Christian, héros du Bounty, un écrivain new-yorkais qui ne reste dans cette île qu'il déteste que pour exprimer dans un livre le dégoût qu'il en éprouve, un pharmacien américain et sa maîtresse indigène, un consul britannique en retraite et sa maîtresse indigène, le propriétaire d'une station de radio australienne et sa maîtresse indigène, un sculpteur italien qui passe le plus clair de son temps sur la petite île de Maupiti où les hommes ont des allures étrangement efféminées... Si différents qu'ils fussent, Miri les tenait tous sous le charme de sa danse.

Elle était près de notre table lorsque notre ami Fati, entré sans que nous nous en soyons aperçus, et qui se tenait debout derrière nous, ne put contenir plus longtemps son enthousiasme. Il tenta de sauter par-dessus notre table, l'accrocha au passage, la renversa avec les bouteilles et les verres qui allèrent s'écraser dans un joyeux fracas. Un concert d'exclamations et d'invectives salua son atterrissage sur la piste. Il entra dans la danse et se lança à la poursuite de Miri en agitant sa grande masse graisseuse qui tremblait comme de la gelée brune. Un sourire s'alluma dans les yeux de Miri, elle secoua les bracelets de fleurs dont Teuru avait lié ses chevilles et ses poignets, agita à son tour, avec une frénésie accrue, ses jambes minces où s'enroulaient, comme soulevés par le vent, les rubans de sa jupe de purau. Elle entraîna Fati à sa suite, le provoqua, l'aguicha par la promesse non déguisée de délices prochaines. Il la suivait de près, épousant étroitement les mouvements de la danseuse et répondant à chacune de ses voluptueuses invites. Le délire des musiciens et des spectateurs était à son comble.

Seul, parmi tous, Timi conservait une apparence de calme. Il se pencha vers moi et me dit à l'oreille, d'un ton navré :

— Tu vois. C'est bien ce que je craignais : elle est complètement nue.

Je m'apprêtais à le rassurer en lui disant que Miri y gagnait une plus grande liberté de mouvements, mais soudain il poussa un cri retentissant, sauta de sa chaise, bondit sur la piste et se lança à son tour auprès de Miri dans une danse frénétique. Son exemple fut aussitôt imité par une demi-douzaine de jeunes gens qui se précipitèrent à sa suite, et commencèrent

à s'agiter sur le même rythme endiablé en se rapprochant peu à peu de Miri. Bientôt cernée, elle ne pouvait, semblait-il, échapper désormais à l'ardente convoitise de ses partenaires qui formaient cercle autour d'elle et lui laissaient à peine la place de se mouvoir. C'est que cette danse « l'ori-Tahiti » ne permet, en effet, aucune fuite. Elle doit figurer une sorte de poursuite passionnée qui se termine par la capture de la danseuse. Le roulement du tambour devint de plus en plus assourdissant. Les genoux replié sous eux — Miri les dominant de toute sa taille — ses ravisseurs formaient autour d'elle une sorte d'anneau vivant qui l'enserrait de plus en plus étroitement. A la fin du dernier roulement de tambour, elle ne pouvait plus faire un mouvement et se tenait debout les bras levés au-dessus de la tête, le corps tout agité de frémissements. La musique s'arrêta, il y eut une seconde de silence pendant lequel les danseurs restèrent figés dans leur attitude. Puis ils se séparèrent. Le Quinn croula sous un tonnerre d'applaudissements. Timi saisit sa sœur à pleins bras et la déposa sur une chaise à côté de moi.

— Dès que tu auras retrouvé ton souffle va t'habiller, sinon tu vas prendre froid.

Miri se mit à rire.

— Sais-tu quelque chose de curieux, Marjorie? Lorsque je danse à Hollywood ou à Varsovie ou à Vienne, à la fin de mon numéro, je suis sèche et froide. Mais, là-bas, la danse n'a pour moi pas plus de goût que le fruit de l'arbre à pain quand il est rassis. Ici, au contraire, dans mon pays, je prends feu, je brûle et à la fin j'ai l'impression d'être dans un bain de pluie tiède.

— Il est temps de partir nous rappela Timi, il nous reste bien des choses à faire avant que le soleil ne se lève.

Miri ayant quitté sa jupe de danse revint dans un paréo qui moulait sa taille et nous nous acheminâmes vers la sortie parmi les débris de verre pilé. Nous gagnâmes la rue où la voiture nous attendait. Plusieurs personnes s'étaient assises à l'intérieur et je reconnus parmi elles un certain capitaine Denning et ses amis. N'ayant pu trouver de place au Quinn ils s'étaient installés dans la voiture, convaincus, que tôt ou tard elle finirait par les mener vers des endroits agréables. Ils occupaient toutes les places. Mais qu'importe d'être un peu serrés? Ils nous accueillirent avec chaleur.

Le capitaine mit dans sa poche son flacon de whisky et s'essuya la barbe du revers de la main.

— Dépêchons-nous, dit Timi, allons au Lafayette.

Nous nous entassâmes tous dans la vieille voiture. Une grosse vahine s'assit majestueusement sur mes genoux. Tavae et Timi, à l'arrière, se recroquevillèrent par terre, le menton sur les genoux. Les autres femmes s'assirent sur ceux du capitaine et de ses amis. Nous démarrions à peine qu'une large silhouette s'encadra devant la portière et que j'entendis Teuru murmurer : « Viens, mon petit. »

Sans attendre d'autre invitation, le beau marin du *Wairuna* se glissa dans la voiture, posa la tête sur les genoux de Teuru et le reste de son corps sur ceux de Miri et de madame Téléphone. Teuru commença à caresser ses cheveux blonds tandis que Marjorie et Miri l'entouraient de leurs bras avec sollicitude sous prétexte de l'empêcher de tomber.

Nous quittâmes le Quinn et la ville et prîmes tout doucement la route qui longeait la mer. Le même calme languide nous pénétrait tous ; Timi effleurait légèrement les cordes de sa guitare, les autres chantaient à mi-voix. Le charme de la nuit nous envoûtait. Dans le lointain la lune s'était levée au-dessus des montagnes Aorai et Orofena. Ses rayons glissaient entre les arbres qui d'un côté bordaient la route, semant devant nous des taches de lumière qui alternaient avec les taches d'ombre tandis qu'à notre droite une nappe de lumière pâle s'étendait sur le lagon.

— Veux-tu t'arrêter un instant, Fati ? demandai-je.

— Volontiers.

La voiture stoppa. La chanson s'éteignit. Timi posa sa guitare et pendant quelques instants tous se turent. A un demi-mille de là les eaux du Pacifique battaient les récifs avec un grondement d'orgue que répercutaient en écho assourdi les courtes vagues qui venaient mourir au bord du rivage.

Un souffle frais passait sur nos visages, les feuilles des palmiers se balançaient indolemment sous le ciel étoilé. Un peu plus tard nous arrivâmes au Lafayette au bord de la baie. Là, assis sous des banderoles de purau colorées que faisait danser la brise de mer, nous écoutâmes des musiques indigènes. Les uns dansaient, tous riaient et bavardaient. L'aube nous trouverait peut-être couchés sur la plage devant le Lafayette ou en train de plonger dans les vagues qui en cet endroit battent furieusement la côte. Peut-être serions-nous, au contraire, plus loin... Pourquoi prévoir ? Qu'importait ce que nous ferions dans quelques heures ? Les minutes passaient lentement, nous ne disions plus rien, nous regardions et nous écoutions. Nous regardions l'océan, les montagnes couronnées de brume, les cieux où les groupes d'étoiles dessinaient des harpons, des poissons, des sirènes...

Nous entendions, près de nous, une noix de coco tomber d'un arbre avec un bruit sourd et plus loin, sur la mer, l'appel d'un pêcheur soufflant dans une conque marine.

Nous aspirions l'air sombre, doucement agité.

— Mon île, murmura Miri.

WILLIAM STONE

(TRADUIT PAR SOLANGE DE LA BAUME)

LA PROTECTION DE LA NATURE

La protection de la Nature, qui, depuis longtemps déjà, préoccupe les esprits cultivés et, en chaque pays, des sociétés scientifiques ou historiques, passe à l'ordre du jour de la vie internationale. Le 30 juin 1947 sur l'initiative de la *Ligue suisse pour la Protection de la Nature*, une conférence réunissait, pour en étudier les aspects théoriques et pratiques, des délégués appartenant à dix-neuf nations, à Brunnen sur le lac des Quatre Cantons, en un site magnifique, bien fait pour exalter l'esprit et cette conférence jetait les bases de la constitution d'une *Union internationale pour la Protection de la Nature*. Ce projet de constitution doit être soumis, par l'intermédiaire de l'U.N.E.S.C.O., aux divers gouvernements et, après l'accord de principe de ceux-ci, il doit être ratifié, en 1948, par un Congrès qui se tient actuellement à Fontainebleau. C'est donc maintenant une affaire de politique internationale dont l'importance et les principes me paraissent mériter d'être succinctement exposés ici.

***

L'homme est un tard venu sur notre planète. Certains effets de l'activité humaine sont en cause. Son âge est de l'ordre d'un million d'années, ce qui est insignifiant par rapport à celui de la Terre et de la Vie et les premières manifestations des plus lointaines civilisations ne remontent guère à cent mille années. C'est donc tout récemment que, fabriquant ses premiers outils de pierre, puis inventant le feu, il a commencé à agir de façon consciente et systématique sur la Nature qui l'environne, la modifiant de plus en plus profondément à mesure que la civilisation se développait. Avec lui est apparu sur la Terre un fac-

teur nouveau et capital, capable de bouleverser l'équilibre instable des forces naturelles et, par suite, la physionomie même de la Nature. Aujourd'hui, avec la puissance des moyens dont il dispose, l'homme, même dans les sociétés les plus arriérées, représente une force pouvant, à la surface de la Terre, de façon consciente et inconsciente, détruire ou modifier profondément les aspects généraux de la Nature vivante. Il suffit d'observer autour de nous pour mesurer ce qu'il en a été dans un passé tout récent. Le voyageur qui visite les sites de la civilisation antique en a les signes éloquents sous les yeux. Sur le pourtour de la Méditerrannée, il trouve partout des montagnes dénudées, qui devaient jadis être couvertes d'amples forêts, achevant aujourd'hui de disparaître. Que reste-t-il au Liban des forêts de cèdres qu'exploitait Salomon? La vie pastorale a, elle aussi, dénudé d'immenses espaces qu'elle a plus ou moins transformés en déserts. L'introduction de la chèvre à l'île de Sainte Hélène a suffi à en faire en trois ou quatre siècles un rocher nu et stérile. Sous nos yeux aujourd'hui, dans toute l'Afrique tropicale et à Madagascar, les populations indigènes, si près encore de la vie primitive, en pratiquant une culture extensive, détruisent progressivement et irrémédiablement la forêt par le feu et les incendies de brousse. Le sol, rapidement épuisé et abandonné à lui-même, se transforme, par la cuisson des rayons du soleil, de façon définitive en une sorte de brique, la latérite, qui fait surgir le désert. En même temps, dans les régions montagneuses, la suppression de la forêt appelle l'érosion par les eaux, même si les pentes sont cultivées et peu à peu le roc nu et stérile occupe la place de l'ancienne forêt. On en a eu un exemple contemporain frappant aux États-Unis dans la Tennessee Valley.

Je n'ai envisagé, dans les lignes précédentes, que la végétation. La destruction de la vie animale par l'homme est plus ample et plus rapide encore. Certes, il a dû se défendre contre les grands animaux, protéger contre eux ses cultures, et la chasse a été pour lui un des facteurs primordiaux de sa subsistance. Mais ce stade est révolu et cependant l'homme achève, de façon tout à fait inutile, sur terre et même dans la mer, de faire disparaître définitivement la plupart des animaux supérieurs, mammifères oiseaux, reptiles, batraciens et poissons. Massacres stériles par la chasse, pratiquée pour elle-même ou pour obtenir des substances plus ou moins précieuses, l'ivoire de l'éléphant, la graisse des baleines, etc. Faut-il évoquer les immenses troupeaux de bisons qui, il y a à peine un siècle, peuplaient le centre des États-Unis, ou rappeler qu'aux temps puniques, l'éléphant était assez abondant en Afrique du Nord pour constituer la grosse cavalerie d'Annibal. A la veille de la guerre de 1870, des officiers de notre armée chassaient encore l'autruche dans le sud de l'Algérie. Aux îles Mascareignes il a suffi de quelques dizaines d'années, au XVIIe siècle, après l'arrivée de l'homme, pour y exterminer toute une série d'oiseaux, comme le dodo. L'arrivée des Maoris en Nouvelle Zélande y a déterminé l'extinction des gigantesques oiseaux qu'étaient

les Dinornis, et d'autres espèces d'oiseaux et de reptiles. Il en a été de même pour les grands Æpyornis à Madagascar. On peut prévoir que d'ici un à deux siècles la plupart des mammifères sauvages qui subsistent encore en Afrique tropicale auront complètement disparu. Il en est de même, dans la mer, pour les Siréniens et les Cétacés. Parmi les premiers, la rhytine a été totalement exterminée au début du XVIIIe siècle. Les baleines sont cantonnées maintenant dans la zone circumpolaire et, avec les engins dont dispose actuellement leur chasse, elles auront tôt fait, elles aussi de disparaître.

Ces courtes indications suffisent à montrer que la protection de la Nature est une nécessité urgente, à l'échelle mondiale.

***

Ce n'est là aucunement une révélation récente pour les naturalistes. La protection de la Nature leur est apparue depuis longtemps comme une nécessité pressante, au double point de vue biologique et esthétique. De nombreux groupements et sociétés sont employés dans les divers pays d'Europe, France, Angleterre, Pologne, Suisse, etc., ainsi qu'aux États-Unis et les États eux-mêmes sont intervenus, obtenant d'ailleurs déjà des résultats efficaces et importants.

Aux États-Unis, la plus connue des opérations de protection de la Nature est la création des parcs nationaux. Dans les vastes étendues de l'Ouest, un certain nombre de grands espaces offrant un intérêt particulier ont été, par l'initiative des autorités fédérales, maintenus strictement dans leur état naturel, — au moins tel qu'il subsistait encore, — toute exploitation du sol ou du sous-sol et la chasse y étant supprimées. Mais ces parcs sont ouverts au tourisme, en des saisons limitées et avec une réglementation appropriée. Tout le monde a entendu parler du Yellowstone-Park, dans les Montagnes Rocheuses (État de Wyoming) avec ses magnifiques geysers et ses grandes forêts. On y peut voir aisément de nombreux animaux sauvages, comme des marmottes ou même des ours, qui, le soir, viennent auprès des hôtels se repaître des détritus de cuisine. Non moins familiers sont, dans la Sierra Nevada, en Californie le parc des Big-Trees près de Mariposa, avec ses *Sequoia gigantea* vieux de trois mille ans et dépassant cent mètres de hauteur et celui de Yosemite Valley avec ses gigantesques abrupts et ses magnifiques cascades. Près de San Francisco, au nord de la baie, au pied du mont Tamalpaïs, se trouve une forêt protégée de grands *Sequoia sempervirens* (Redwood). Ainsi sont préservés de la destruction totale, ces restes très limités d'immenses forêts qui existaient tout récemment. On a érigé aussi en parcs nationaux certains sites grandioses comme le Grand Canyon du Colorado, qui garde ainsi intact son faciès naturel. Tout ce mouvement date de trois quarts de siècle et s'imposait de façon urgente.

En Europe l'exemple des États-Unis commence à être suivi, et on a été amené à distinguer deux catégories distinctes de zones protégées : les *parcs nationaux*, en principe ouverts au tourisme avec des réglementations strictes et les *réserves naturelles intégrales*, où la Nature doit être absolument respectée et soustraite à toute intervention humaine. Cette dernière conception ne trouve guère d'application en Europe, mais seulement dans les colonies, particulièrement en Afrique.

Parmi les réalisations françaises dans le domaine qui nous occupe on peut citer la réserve des Sept-Iles sur la côte bretonne (près de Perros-Guirec) pour la protection d'oiseaux marins (notamment le macareaux *Fratercula arctica)* ; elle date de 1912. La création, en 1927, de la réserve zoologique et botanique de Camargue, à l'embouchure du Rhône offre aux grands et beaux oiseaux que sont les flammants la sécurité pour la nidification et aussi une zone de refuge pour les castors. En 1935 et 1936 ont été créées la réserve de Lauzanier dans les Basses-Alpes et celle de Néouvielle dans les Basses-Pyrénées. Ces créations sont le fruit de l'activité de la Société ornithologique de France et de la Société nationale d'acclimatation. A citer la loi Beauquier (1906) pour la protection des sites et monuments naturels de caractère artistique ; 459 sites ont été classés. En 1913 a été constituée une Association des parcs nationaux de France. Il y a même eu à Paris deux congrès internationaux pour la protection de la Nature (1923 et 1931). Très récemment (1945) un arrêté organisait une Commission consultative des réserves artistiques et biologiques de la forêt de Fontainebleau et, en novembre 1946, a été constitué, au ministère de l'Éducation nationale, un Comité national de Protection de la Nature. Cette liste n'est d'ailleurs pas complète.

En Italie, la maison royale avait, notamment dans le massif alpin du Paradiso, des réserves de chasse où était assurée la protection d'espèces comme le chamois et le bouquetin.

En Pologne, les derniers bisons d'Europe (étroitement apparentés aux bisons d'Amérique) étaient également attentivement protégés de la destruction définitive dans la forêt de Bielystowycza, mais les péripéties de la récente guerre en ont amené la disparition à peu près complète.

C'est peut-être en Suisse que ces efforts ont été le plus systématisés. Un grand parc national suisse, couvrant 160 km², a été constitué, il y a une trentaine d'années, dans la haute montagne, dans le canton des Grisons, sur la rive droite de l'Inn, près de la frontière italienne. Il n'est pas absolument interdit au tourisme, mais son accès naturel est difficile et il est très strictement surveillé. On y assure la préservation contre la destruction totale d'espèces comme le chamois et le bouquetin. Ce dernier, jadis très répandu en Suisse et qui décore le blason cantonal des Grisons, y avait été totalement exterminé, mais on a pu le réintroduire, grâce à des individus provenant des réserves de chasse ci-dessus citées des rois d'Italie. Le parc renferme actuellement plus de 100 bouquetins,

de 1 300 chamois et de nombreux cerfs qui s'y multiplient abondamment en l'absence de grands carnassiers (le dernier ours a été tué en Suisse dans ces parages en 1904). La marmotte y prospère également. On a établi dans le parc un laboratoire pour l'étude des problèmes écologiques (étude des espèces vivantes en rapport avec les conditions de milieu). C'est surtout dans les régions tropicales et spécialement en Afrique que les nations colonisatrices se sont préoccupées, au cours des dernières décades, de constituer des zones de protection pour les grandes espèces animales (éléphants, rhinocéros, hippopotames, lions, panthères, zèbres, antilopes, etc.) et surtout pour les grands singes anthropoïdes (gorilles, chimpanzés), par l'établissement de réserves naturelles intégrales étendues et, en dehors d'elles, de zones où la chasse est étroitement réglementée. Il en a été constitué plusieurs au Congo belge (parc national Albert, 8 000 km², et parc de la Kagera dans la région montagneuse des grands lacs), en Afrique du Sud, où l'on a eu surtout en vue la protection de sites grandioses dans la haute montagne et celle de la végétation primitive.

Dans ce qui précède, j'ai évoqué particulièrement la protection des espèces animales ; le problème de la protection de la vie végétale est beaucoup plus vaste et plus complexe. Il s'agit avant tout d'enrayer la destruction de la grande forêt primitive, qui est un des facteurs primordiaux du climat et dont la suppression conduit presque inévitablement au désert. C'est ainsi que, dès à présent, la majeure partie de Madagascar est stérilisée et désertique, conséquence directe des ravages des feux de brousse et initialement des incendies systématiques de la forêt primitive par les populations indigènes. Les autorités françaises ont réagi énergiquement et il a été créé, depuis 1929, sous le haut contrôle du Muséum National d'Histoire Naturelle, une série de onze réserves naturelles intégrales, avec, en outre, des zones intermédiaires inaliénables. Certaines de ces réserves atteignent une surface de 800 000 hectares. Mais ce ne sont, en somme, que de minuscules taches de végétation sur la surface dénudée de la grande île et il faut qu'il ne s'agisse pas là de simples réglementations de principe, mais que leur observation soit effective.

***

J'ai incidemment indiqué que le souci de la protection de la Nature ne se limite pas strictement à la faune et à la flore, mais s'étend aux sites eux-mêmes et aux monuments naturels ou historiques. Il faut évidemment sauvegarder au nom de l'esthétique, les grands paysages et leurs beautés naturelles. La protection des sites s'est ainsi intégrée à celle de la Nature en général. Toutes ces préoccupations sont devenues étroitement solidaires. Examinons brièvement ce qui a été fait dans les divers pays.

La France peut revendiquer les plus anciennes initiatives méthodiques pour la protection des monuments historiques (les premières réglementations remontent à 1790) et celle des sites et paysages. Depuis le début du XIXe siècle, il s'est établi à cet égard toute une législation qui peut servir de base pour la protection des monuments naturels. L'initiative privée s'est aussi largement dépensée dans ce domaine par l'action de sociétés comme le Club Alpin et cela rejoint l'activité des sociétés d'Histoire naturelle, spécialement celle de la Société Nationale d'Acclimatation, fondée il y a maintenant un siècle par Isidore Geoffroy Saint-Hilaire et de la Société Ornithologique de France qui se préoccupe spécialement de la protection des oiseaux.

La Suisse, comme je l'ai déjà dit, s'est particulièrement intéressée à ces questions et cela est à l'origine de la récente conférence de Brumen[1].

Il est naturel, d'ailleurs, que les beautés du paysage aient donné à l'idée de la protection de la Nature des sites et des monuments une vitalité particulière dans ce pays. Les méfaits d'une déforestation inconsidérée devaient s'y faire immédiatement sentir. L'étude de la faune, particulièrement celle des mammifères et des oiseaux, y a éveillé l'attention depuis très longtemps, ainsi qu'en témoignent les œuvres de vieux naturalistes, tels que notamment Conrad Gesner au XVIe siècle et J.-J. Scheuchzer au XVIIIe. Ces naturalistes se préoccupaient déjà du sort du bouquetin, qui, d'ailleurs, avait été exterminé dans les Grisons dès le XVIIe siècle. D'autre part, Horace-Benedict de Saussure dès le début du XIXe, demande qu'on veille, par exemple, à la Conservation des blocs erratiques, « témoins des révolutions passées du globe ». La question de la protection de la Nature se trouve même posée dans certains cantons (Zurich, Glaris, Uri) dès la fin du moyen âge.

Au début du XXe siècle, elle trouve un apôtre de marque dans la personne du zoologiste bâlois Paul Sarazin. Dès 1906, une Commission permanente pour la Protection de la Nature fut organisée par son initiative et sous sa présidence, s'intéressant non seulement à la faune et à la flore, mais à tous les monuments naturels. Cette Commission est née, en fait, des efforts entrepris pour empêcher la destruction de la Pierre des Marmettes, gigantesque bloc erratique de granit, transporté jadis par le glacier du Rhône jusqu'à Monthey, dans le Valais et qui, après beaucoup d'autres, avait été vendu à une entreprise de carrières pour être débité en matériaux de construction. La Pierre des Marmettes, monument naturel, a été sauvée ainsi et bien d'autres monuments naturels après elle. La Commission est devenue, après plus de vingt-cinq ans d'activité, la *Ligue suisse pour la Protection de la Nature* qui compte

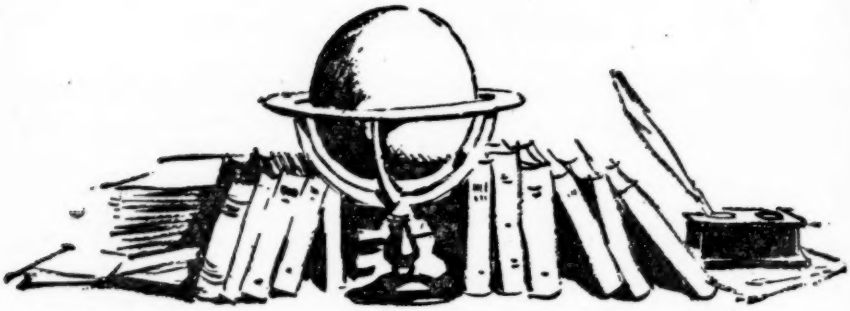
1. On trouvera une mise au point fortement documentée dans le bel ouvrage récemment publié par le professeur W. VISCHER : *Naturschutz in der Schweiz Bâle*, 1946, 8°, 380 p., nombreuses illustrations.

actuellement plus de 40 000 membres ; elle a été l'organe menant auprès des autorités cantonales ou fédérales et de l'opinion publique des campagnes destinées à sauver des monuments naturels, des sites ou des éléments de la faune et de la flore. C'est elle qui, au prix d'efforts persévérants et difficiles avec des ressources très modestes, a pu réaliser le Parc national Suisse, dont il a été question plus haut, en rachetant notamment aux communes intéressées leur droit de pacage etc. Elle a pu s'opposer efficacement à des opérations d'ordre industriel et financier qui menaçaient plus ou moins inutilement la beauté des paysages : construction de funiculaires qui auraient mutilé de belles montagnes, sans nécessité réelle, utilisation de beaux lacs — comme notamment celui de Sils dans la Haute Engadine, — pour l'énergie électrique, défense de la chute du Rhin à Schaffouse, etc. En ce moment même, elle mène une lutte serrée pour empêcher, dans le Parc national Suisse, la construction d'un barrage, en vue d'installations électriques, qui équivaudrait à la ruine complète de l'œuvre même réalisée par la création de ce parc. Elle veille à la protection de la faune et de la flore : protection d'arbres spécialement beaux, de plantes particulières comme la rose des Alpes *(Rhododendron ferrugineum)*, ou l'edelweiss, réglementation de la chasse, etc.

***

On s'explique aisément, d'après ce que je viens d'exposer, que la *Ligue suisse pour la Protection de la Nature* ait été l'animatrice de la Conférence de Brunnen de l'an dernier et de la Conférence de Fontainebleau d'aujourd'hui, et l'on peut espérer qu'après plus de trente ans d'efforts infructueux, du fait de l'inertie des gouvernements et surtout des terribles répercussions des deux guerres, on parviendra enfin à mettre l'action publique internationale au service de l'idée généreuse et féconde dont on a pu apercevoir j'espère, dans les courtes pages précédentes, les divers aspects et incidences. Je renonce à retracer ici, malgré leur signification et leurs enseignements, les péripéties qui ont jusqu'ici enrayé l'action entreprise. Formulons le vœu ardent que cette période d'impuissance soit désormais révolue et que les gouvernements fassent leurs les résolutions votées à Brunnen. Il valait la peine, me semble-t-il, de signaler aux lecteurs de la *Revue de Paris*, ces problèmes, élaborés par les biologistes dans l'atmosphère des laboratoires, mais qui ont un intérêt incontestable et profond pour la civilisation et l'humanité tout entière.

MAURICE CAULLERY
de l'Académie des Sciences.



PARMI LES LIVRES

BLAISE CENDRARS... ET HENRY MILLER

Les auteurs de mémoires nous livrent généralement la vie des autres. Blaise Cendrars nous offre la sienne. C'est le plus attachant et le plus mouvementé des romans. Quelques souvenirs glissés dans ses œuvres précédentes, des précisions apportées par J.-H. Levesque dans son *Blaise Cendrars* (N.R.C.) nous l'avaient, à la vérité, fait pressentir. Nous savions que dès l'âge de quinze ans Cendrars avait prouvé son goût pour l'aventure en fuyant la tutelle pourtant débonnaire de sa famille. S'étant échappé d'un hôtel de Neuchâtel en passant par une fenêtre du cinquième étage et en se laissant glisser de balcon en balcon, il gagna l'Allemagne où il erra pendant quelques semaines. A Pforzheim il rencontra un voyageur en bijouterie, Rogovine, qu'il intéressa. Il s'attacha à ses pas et le suivit à Nijni, en Chine, à Ispahan, à Boukhara, en Sibérie et dans les Indes. En 1909, ayant quitté ce juif errant, Cendrars jongle dans un music-hall de Londres. En 1912 il publie le premier de ses poèmes, à Paris. Poèmes qui trouvèrent leur écho. D'après Jules Romains, Cendrars par sa franchise de ton, sa brutalité, la rapidité de ses évocations, son nomadisme exerça alors une influence sur Apollinaire — comme il devait en exercer une, après la guerre de 14 (où il perdit la main droite) sur les dadaïstes et les surréalistes. Dans l'entre-deux guerres on le rencontre au Brésil, au Chili, au Paraguay, engagé dans des affaires diverses ou travaillant pour des journaux—et il continue de faire paraître des livres. Les mauvais garçons, grands écuyers de l'aventure internationale, le passionnent comme des confrères qui ont mal tourné : il écrit la vie de Jean Galmot, d'Al Capone, d'Al Jennings. Il est attentif aussi à la psychologie des primitifs, comme l'attestent sa célèbre *Anthologie Nègre* et certains récits de *La Vie Dangereuse*, tel « *Fébronio Indio do Brazil* ». (Ce dentiste que Cendrars avait visité dans la prison de Rio était un « magicien refoulé » qui,

devenu dément, avait égorgé soixante jeunes gens pour célébrer le culte du « Dieu-Vivant »).

Mais quel que pût être le nombre ou l'attrait des aperçus que nous possédions jusqu'ici sur sa vie, nous ne soupçonnions pas encore l'incroyable densité, variété, fantaisie des aventures dont il nous offre aujourd'hui le récit dans *Bourlinguer* (Denoël) — un des livres où le goût de vivre, l'esprit conquistador et l'esprit Barnabooth, l'amour du pittoresque et de l'imprévu, le sens cosmique whitmanien, la bonne humeur, l'humanisme et la liberté d'esprit s'associent de la façon la plus heureuse et la plus imprévue. A peine quitté Rio où, sur le paquebot, Cendrars, quelques instants avant le départ, entend crier par le haut parleur : « *On demande M. Blaise Cendrars à la coupée pour prendre livraison d'un tigre* », le lecteur est jeté à Paris en 1898 où le jeune Blaise — 11 ans — palpite d'amour pour Liane de Pougy — et c'est aussitôt pour faire un nouveau saut dans une garçonnière de Toulon hantée par un Cendrars adulte, et un autre au bar des faux monnayeurs de la rue Cujas. Ce jeu de souvenirs ascendants et descendants poursuivi avec une impétuosité de charge de cavalerie, rapproche ailleurs le temps où Cendrars dépensait le *premier million gagné dans la bijouterie* et celui où, sans un sou, à Anvers, il était bloqué dans un restaurant, après un repas gigantesque qu'il ne savait comment payer. De Téhéran où il achète une « épine » remplie de perles fines nous sautons à Naples pour cueillir au passage le souvenir de fraîches amours enfantines et toute une série de tableaux de la vie napolitaine bien capables de nous faire oublier les évocations d'Axel Munthe, mais c'est aussitôt pour filer au Canada — où Cendrars exténué travaille sur une faucheuse-lieuse du côté de Winnipeg, et revenir en Italie pour y entendre le récit d'une des plus singulières aventures de contrebande qu'on puisse imaginer (Cendrars participant).

Tel est le rythme de ce récit. Il joue avec l'espace et le temps. « *Quand je crevais de faim à Pékin en* 1904, quand je me trouvais dans l'atelier de Picasso..., quand le piano tomba sur la foule au temps de la grande rixe de Rotterdam... » Et voici la maison de la Paz *donnant comme une lamasserie sur un pic de plus de mille mètres...* la librairie Chadenat quai des Grands-Augustins... Modigliani ivre marchant sur les eaux près du bateau-lavoir du Vert-Galant et les rencontres avec Rémy de Gourmont sur les quais de la Seine. Cent souvenirs, cent visages, rigoleurs, étranges ou farouches : vraiment c'est le plus étonnant manège d'images, d'anecdotes qu'on ait vu tourner. Si Cendrars a magnifiquement bourlingué au travers du monde, il bourlingue aujourd'hui bien efficacement parmi ses souvenirs. Le gros volume où il les a glissés (avec maints coups de poings, appels truculents et des « foutre » et le reste associés aux tableaux les plus délicats) on le dévore avec impétuosité, ne pestant même pas au passage contre une phrase de six pages qui pourtant... Et, le livre fermé, on demeure éberlué et ravi de

cette richesse si généreusement livrée dans une magnifique explosion de vitalité.

La « grande rixe de Rotterdam » est dédiée par Cendrars à Henry Miller *en souvenir de la dèche qu'il battait à Paris, etc., et pour lui rappeler l'enfer grouillant d'une capitale dans le désert de Big-Sur (Californie U.S.A.) où il se tient confiné depuis son voyage en Grèce de* 1940. C'est ce voyage en Grèce que décrit précisément Miller (l'auteur magnifique et scandaleux de divers *Tropiques* [1]) dans *Le Colosse de Maroussi* qui vient de paraître aux Editions du Chêne.

Miller est un homme explosif, un petit volcan en promenade. A Corfou il se sent tellement en forme qu'il saute sur une table et chante dans une langue inconnue. A Delphes il trouve des parquets si tentants qu'il *fait du patinage acrobatique*. A Athènes, ayant entrepris d'expliquer à un vice-consul ce qu'est l'activité de Wall-Street, il galope d'un bout du salon à l'autre, crie, gesticule et lance des coups de téléphone imaginaires qui font sauter toutes les bourses du monde. Quand il prend un bain, il mord ses amis, s'il est content. Dans une boutique il invective une Française qui n'aime pas la Grèce, d'après elle, trop nue et peu civilisée. « *Eh bien moi, je n'aime pas les jardins, salope*, lui dit-il, *je n'aime pas les pots de fleurs, je n'aime pas la Normandie et je me fous de la civilisation.* » Pour distraire des amis, il y va de *son numéro de chanson braque et de danse de sinoque* (c'est lui qui le dit), etc..., etc...

Ce pourrait être ridicule. C'est fort amusant. Cet homme se jette dans ses propres sensations avec une fureur délirante. Un préfet, parce qu'il a la voix acide, lui paraît un *homme de puissance, un homme d'acier*, de la pâte même dont on fait les despotes. En une seconde ce fonctionnaire pacifique est devenu Assurbanipal, César Borgia, Gengiskhan. Une jeune fille (de dix à quatorze ans ?) rencontrée au pied de l'Acropole le met en transes. « *Si le Destin la plaçait de nouveau sur mon chemin, je ne sais de quelle folie je serais capable. Elle était tout ensemble, enfant, vierge, ange, séductrice, prêtresse, prostituée, prophétesse, etc...* » Et il continue, car il est inépuisable : des Himalayas de souvenirs, de comparaisons, d'appels, d'invectives sont instantanément à sa disposition. Dans ce torrent il y a beaucoup de mots rapides comme des flèches et qui frappent juste. Si Miller a des idées absurdes il a aussi des pensées profondes, des trouvailles lyriques ahurissantes et une simplicité presque naïve bien sympathique.

Le récit de son voyage en Grèce nous donne des sensations de scenic railway. Les numéros inédits qu'il offre infatigablement aux populations étonnées n'en sont pas seuls responsables, mais aussi (et surtout) la véhémence avec laquelle il exprime ses émotions. A Eleusis il reçoit une *aveuglante illumination*. En une seconde il rejette le poids *de moules et de barnacles qui le couvrent depuis des siècles* (oui) *et s'adapte*

1. Voir *Revue de Paris* du 1er octobre 1946.

au cosmos. J'abrège. Il vous dit cela longuement et réussit, par une cascade de mots, à vous communiquer le vertige qui l'a saisi. A Epidaure, frappé par la foudre des grandes révélations, *il sent la réalité du royaume de l'esprit* et fait une entrée d'illuminé dans une *zone de paix absolue*. A Mycènes il sent que la terre a été *vraiment* foulée par les Dieux. Il le sait, l'affirme, vous offre sa tête pour vous en convaincre. Oui les Dieux ont passé là. Car il y a eu des Dieux. Ils sont morts, voilà. Et pourquoi pas ? Ce diable d'homme a, par instants, une si sincère, ardente et lyrique ferveur qu'on est prêt à le considérer comme un voyant. Tout au moins jusqu'à ce qu'on tombe sur le passage où il confie tout bas qu'il lui suffit d'exprimer un vœu pour le voir exaucé (ce qui lui fait peur — et il y a de quoi).

Jamais la Grèce qui a ouvert tant de vannes à l'éloquence et au lyrisme n'a provoqué des mouvements si impétueux, si dégagés de tout académisme. Après Chateaubriand, Renan, Barrès, on dirait qu'un Sioux, un Araucan, un Quichua découvre l'Hellade. Un Sioux frénétique et autodidacte qui a une merveilleuse vivacité d'impression et « de la lecture ». On comprend que Miller et Cendrars se soient plu. Il y a quelques traits communs entre eux, mais quelle que soit la vitalité de Cendrars (et Dieu sait !) aussi ardent que puisse être son désir de faire sauter, avec cette dynamite qu'est la vie, les cadres de la littérature, à côté du Toltèque déchaîné (Toltèque baptisé à Montparnasse) qu'est Henry Miller, Cendrars est suavement apollinien. Serviteur d'Apollon ou de Minerve, comme on voudra. Mais la sagesse même, la tradition et l'ordre.

ROMANS — CHRONIQUES : RENÉ LAPORTE ET MAURICE DRUON

Les périodes de stabilité favorisent l'éclosion du roman psychologique pur. Quand tout est en ordre dans le monde (ou paraît l'être) on veut bien accorder aux problèmes individuels leur importance. Et tant mieux pour la littérature. Quand, au contraire, les assises sociales et nationales vacillent, l'homme sent sa dépendance à l'égard des autres, devient plus attentif aux variations collectives et au changement de mœurs. Le roman de deux mille pages à cent personnages et épisodes entrelacés que nous voyons fleurir aujourd'hui reflète le désir de fixer le transitoire social, le « ce qu'on ne verra jamais plus ». C'est le roman-chronique dont les *Hommes de Bonne Volonté* figurent le prototype. Il n'a rien de commun avec le roman-fleuve d'origine anglo-saxonne qui est au contraire la transcription pensive d'un caractère — la vie-fleuve d'*un* homme, avec ses kilomètres de méandres paresseux et ses brusques cataractes. Deux nouveaux romans-chroniques viennent justement d'être lancés dans le bassin de l'édition : *Les Membres de la Famille* de René Laporte ; *La Fin des Hommes* de

Maurice Druon. Proches l'un de l'autre par le dessein, ils sont très différents par le traitement.

Dans les deux premiers tomes des *Membres de la Famille (Ma Dernière Volonté. Chacun pour soi* (Julliard), première tranche d'une œuvre qui doit comporter cinq volumes, René Laporte évoque une famille de grands bourgeois du Midi en 1936. Les jeunes de ce groupe doutent, nous dit-on, de la valeur de leurs privilèges et sont tentés de passer du côté de la Révolution. En réalité leurs méditations sociales sont assez vagues et si l'un d'entre eux se rallie aux poings tendus, c'est par nervosité méridionale et un peu comme les amateurs de courses de taureaux jettent leur chapeau dans l'arène. Le plus agissant d'entre eux, Ludovic, le premier rôle, n'imite pas cet exemple et cédant (facilement) à l'influence de son milieu retourne avec curiosité d'abord, puis avec plaisir dans les bureaux et usines paternels. C'est au reste, comme René Laporte lui-même, une de ces natures heureuses qui s'amusent de la vie et des hommes, savent goûter l'une et sont indulgents aux autres. Ni idéologue, ni fanatique l'intelligent Ludovic s'intéresse à tout. La direction d'une usine métallurgique lui paraît aussi attrayante que la composition d'un livre sur Guizot ou d'un poème de Mallarmé. Sa curiosité est infatigable, elle est souriante aussi. Au moment où ses affaires industrielles traversent une crise et devraient exiger de lui une attention passionnée, il s'attarde pendant de longs jours dans la maison d'un vieux parent dont les singularités l'ont toujours amusé. En somme c'est un flâneur, un fantaisiste ; et ce trait donne au roman qui s'organise autour de lui un caractère détendu, rêveur, amusé qui l'éloigne de l' « étude sociale » où l'on avait cru d'abord s'engager.

On ne s'en plaint pas. Les hommes font les choix que leur conseille l'époque. Mais leur caractère et les traits dominants de leur esprit finissent par l'emporter. On trouverait chez les scolastiques tous les types de philosophes et de romanciers qui s'affirment aujourd'hui. Ayant dessiné le cadre d'un roman balzacien, René Laporte a écrit avec un réel talent une œuvre poétique et aquarellée qui a la grâce détendue de pages d'album.

On aimera particulièrement, je crois, l'aventure d'Annette, maîtresse servante de Ludovic et surtout le premier chapitre de leur idylle : une guirlande de nuits tendres et fantasques vécues, sous le signe de Cocteau, dans un château abandonné qui mériterait de figurer dans la collection d'un surréaliste éclairé. Bien charmantes aussi les pages consacrées à Micheline, la sœur de Ludovic, qui fréquente les boîtes de nuit parisiennes et attaque la nuit au téléphone des inconnus dont elle a piqué le nom dans l'annuaire. Un autre écrivain aurait pu traiter à l'encre de Chine les aventures de cette petite dépravée, broder à fils noirs la longue tapisserie (dimensions Bayeux) d'une belle garce. Sous la plume de René Laporte les initiatives de Micheline deviennent des thèmes de comédie légère. Ainsi du reste. L'ouverture d'un coffre-fort

après décès, les rivalités de groupes financiers, les malversations d'un fondé de pouvoirs se dissolvent dans la poussière irisée d'une fine chronique toulousaine écrite avec une gracieuse facilité et souvent un vrai bonheur d'expression.

Le défaut du roman de René Laporte c'est qu'il est d'une construction un peu fragile. Entre des souvenirs autonomes la nécessité d'assurer des raccords a fait naître quelques épisodes où les contradictions se résolvent avec trop de facilité. Mais le plus souvent les points de suture ont été exécutés avec adresse et la plupart des tableaux ont un vif attrait d'esprit et de charme.

De la *Fin des Hommes* (Julliard) de Maurice Druon, nous ne connaissons encore que le premier volume, *les Grandes Familles*. Mais l'auteur annonce lui aussi, une longue série, une vaste tranche de roman-chronique. L'œuvre est d'un dessin volontaire. Nous sommes loin ici de la grâce liquide et nonchalante de René Laporte. L'auteur manie ses personnages avec sévérité et même avec mépris. Son travail est orienté du côté du muscle, du burin, de la force. Le monde évoqué est comme chez Laporte, celui des grands bourgeois, mais cette fois il s'agit des grands bourgeois de Paris — et socialement installés à l'étage le plus noble : banquiers-colosses, généraux constellés, académiciens. Tous ces soutiens de la société, M. Druon les voit durs et orgueilleux : l'apparat dont ils s'entourent, la solidarité qui paraît les lier, dissimulent mal leur solitude ou leur égoïsme. Noël Schoudler maître d'une tribu de banquiers est si fanatiquement orgueilleux qu'il fait échouer par jalousie toutes les entreprises de son fils François. Et François se suicide. Coupable d'avoir pris position en bourse contre les manipulations Schoudler, Lulu Maublanc, est impitoyablement poussé vers le désespoir et la folie. Les cérémonies qu'organisent ces grands bourgeois sont toutes privées d'âme : obsèques du grand poète Jean La Monnerie, adieux du général La Monnerie à sa brigade, autant de trompe-l'œil ou de pantalonnades. On ne réussit dans ce monde que par le cynisme et l'insensibilité.

Voilà qui est bien noir. Et, naturellement, très injuste. Tout tableau d'ensemble qui exclut radicalement le mérite et la bonté est arbitraire. Mais le récit qui porte ces aventures est très vivant. Maurice Druon a un vrai tempérament de romancier. Il vient pourtant du théâtre. (Sa pièce, *Mégarée*, avait à juste titre retenu l'attention) et il lui reste du théâtre le goût des effets. Il y en a beaucoup dans son roman, de puissants... et d'impayables.

Il est temps de dire en effet que cette nappe de dureté et de cynisme est sourdement agitée par un authentique esprit comique. La scène qui jette dans les bras de Simon, admirateur et biographe de Jean La Monnerie, l'ancienne maîtresse de celui-ci est, parmi d'autres, très facétieusement conduite. Du culte du grand disparu la femme et le critique passent avec une aisance impeccablement huilée aux étreintes les plus

chaleureuses. En de pareilles circonstances Maurice Druon garde d'ailleurs lui-même une dignité de juge et laisse à ses personnages le soin de sortir des « mots » d'un éclat à la fois « nature » et inattendu. « *Je crains que monsieur le baron n'ait un cor* » dit le valet de chambre de Schoudler à son maître. « *Allons bon, il ne manquait plus que cela* » répond le vieillard qui vient d'enterrer son petit-fils. Ces réparties à la Forain, comme les réflexions spirituellement cyniques qu'il prête à ses personnages, on sent que M. Druon en est venu assez vite à les amasser avec plus d'amusement que d'amertume. Cette âpre condamnation des grands bourgeois à quoi paraît se résumer d'abord ce roman, on n'est pas certain qu'elle reflète de la part de l'auteur une conviction très profonde. Elle est plutôt liée à un éclairage initialement choisi pour des raisons esthétiques. Maints indices nous révèlent du reste que M. Druon n'a pas en la réalité de ses personnages une foi illimitée. Il a dû composer beaucoup d'entre eux non d'après des observations directes, mais d'après des renseignements parfois caricaturaux et incomplets. Partant de « traits » choisis dans un esprit balzacien il est remonté aux hommes au lieu de suivre la marche inverse qui est la bonne. Dans le détail certaines de ses inventions, socialement et financièrement, sont peu vraisemblables. Quand il a besoin d'un accident, il force ses personnages à le provoquer. Bref il y a dans tout cela de la fabrication. Pourtant ce livre, d'une dureté métallique, est remarquable par sa vigueur et il classe Maurice Druon dans le peloton de pointe des jeunes romanciers.

MAXENCE VAN DER MEERSCH

Les romans de M. Van der Meersch qui ont connu le succès le plus étendu : *Invasion* 14 (49e mille), *Corps et Ames* (184e mille) sont des récits assez peu romancés, très denses (un peu trop quelquefois, par suite de l'accumulation des incidents et détails) souvent émouvants, qui évoquent, le premier l'occupation du Nord en 1914, le second, la vie dans une faculté de médecine de province. *Corps et Ames* a soulevé de violentes polémiques : des médecins ont protesté, protestent encore. Il faudrait être familier des salles d'opération pour juger impartialement certaines des affirmations implicitement contenues dans cette œuvre, mais du point de vue humain on a bien l'impression que les fresques qui s'y déploient sont vraies : sainteté, dévouements exemplaires, sens du devoir, combinaisons, insensibilité, canaillerie, délire d'ambition : qui oserait prétendre que dans le monde médical comme dans les autres on ne trouve pas tout cela ? — et qu'il n'est pas salutaire que de temps en temps le mal opéré, le mal soigné, le patient-cobaye auquel on a infligé un traitement qui n'était pas au point trouvent un défenseur. On sent d'ailleurs presque toujours que l'auteur s'est amplement documenté :

il y a des faits, des « histoires » qu'on n'invente pas. Bien sûr, la construction de ces grands ouvrages est un peu lâche et les hommes sont dessinés à grand traits rapides. Dans le domaine de la psychologie, Van der Meersch n'entreprend pas de lentes et patientes explorations en profondeur. Son *Empreinte du Dieu* qui lui valut le prix Goncourt en 1936 et qui atteint aujourd'hui sont cent cinquantième mille (il y a des lecteurs en France!) vaut par la peinture du « milieu contrebandiers » mais nous offre comme protagoniste un grand écrivain d'une paisible irréalité. Reste qu'on trouve dans tous ces livres un constant et poignant souci de la misère humaine et une intelligence pénétrante de la vie des pauvres. Je ne sais pas encore très bien ce qu'est un écrivain populiste ; si ce mot avait le sens qu'implique sa formation même Van der Meersch devrait être le général de cette brigade. Mais non, pour vague que soit le populisme, on sent bien qu'il n'est pas idéaliste et Van der Meersch l'est profondément. Sans doute est-ce là le secret de ses immenses succès de vente. Ses peintures peuvent être affreuses ; elles ne sont pas désespérées. Or *l'absurde* du quartier Saint-Germain-des-Prés ne peut retenir beaucoup d'hommes. Le grand nombre a besoin d'espoir et de beaux exemples. Et précisément il trouve toujours chez Van der Meersch des êtres-phares qui font leur salut par leur courage et leur dévouement à autrui. Que dans ce spiritualisme même (voir sa *Petite Sainte Thérèse)* Van der Meersch reste un petit peu sommaire, qu'importe? Il est sincère, une foi l'anime, il sait parler à tous, il est vivant, il émeut : ce n'est pas banal.

Peut-être n'a-t-il rien écrit d'aussi simplement touchant que ces deux volumes de la *Fille Pauvre (le Péché du Monde, le Cœur Pur*[1]*)* qui viennent de paraître. C'est le récit d'une vie, la vie d'une fille pauvre de Paris, écrit dans un mouvement si naturel qu'on le croirait dicté par l'intéressée. Les inventions spontanées du malheur et de la misère y paraissent inépuisables. Denise, orpheline de père, doit travailler dès l'âge de huit ans. Le jour elle fait des ménages, le soir, harassée, elle soigne dans un taudis son frère et sa sœur. Presque tout le monde autour d'elle comme elle-même a faim et presque tout le monde est couvert de vermine. Quand les années viennent qui permettent à Denise de s'embaucher dans des ateliers, ses souffrances revêtent une autre forme. Lisez Van der Meersch si vous voulez savoir les plaisirs qu'on goûte à être empaqueteuse de chicorée, ou à travailler dans les acides. Cette petite Denise étant fort intelligente pourrait cependant trouver des travaux moins durs et surtout apprendre un métier rémunérateur. Elle s'y essaie à plusieurs reprises du reste. Mais la mère est là qui proteste, exige : il faut *gagner* tout de suite le plus possible. Le second volume nous transporte dans le Nord où Denise travaille sur une machine qui traite les

1. Albin-Michel, comme tout l'œuvre de Van der Meersch.

vieux lainages (une tâche de nouveau épuisante pour elle) et bientôt elle traverse les pires épreuves. Il lui faut, et ce n'est pas commode, repousser les convoitises masculines et les ignobles conseils de compagnes dévoyées. Des grèves la jettent dans une misère totale. Elle mange des betteraves crues, des petits oiseaux pris au piège, etc... Cette fois encore le récit de Van der Meersch, qui est parfois bouleversant, a un indéniable accent de vérité : étranger à toute haine de classe — la narratrice juge aussi sévèrement certains ouvriers que certains patrons — il est, par cela même, bien plus persuasif, plus troublant. On voit bien ce qui manque à cet ouvrage sur le plan littéraire : un jour presque égal tombe sur tous les êtres, aucun d'entre eux ne se détache impérieusement du triste cortège, tout est vu de l'extérieur, plutôt que recréé. On est tout près du journalisme. Mais c'est un art encore que de se tenir ainsi, en renonçant aux envoûtements de l'imagination, au plus près de la vie : on s'en convainc à chaque page en lisant ce grand documentaire aux résonances sensibles écrit par un observateur lucide et généreux.

REGARDS SUR LE PASSÉ : SCARRON...

C'est une excellente idée d'avoir réédité les *Nouvelles Tragi-Comiques* de Scarron (Stock. Préface de Jean Cassou). On goûte un plaisir de mouvement et d'imprévu dans ces récits qui, avec leurs rapts, leurs combats et leur trame d'aventures serrées, devaient amuser certains contemporains comme font aujourd'hui les romans policiers. Mais ils sont beaucoup mieux que cela, car on y trouve une psychologie déliée, de l'humour et une sorte de faste décoratif qui explique assez qu'on les ait nommés *grotesques*. L'adjectif visait alors les « chambres » romaines qu'on découvrait dans les fouilles. Ces « grottes » semblaient surchargées d'ornements. Et il est bien vrai que ces nouvelles de Scarron sont très fastueusement ornées, comme il était de tradition dans le roman picaresque d'où elles dérivent (elles sont toutes, d'ailleurs, inspirées de l'espagnol). Mais cette surcharge même, à laquelle nous ne sommes pas habitués, est pour nous piquante. Si l'on comprend que devenue l'objet d'une mode elle ait fini par lasser, un livre aujourd'hui ne suffit certes pas à nous en fatiguer et elle nous amuse. Comme nous amuse la fantaisie comique de Scarron, à qui nous ne reprocherions évidemment pas aujourd'hui de mêler le tragique et le comique — ce qui a semblé odieux aux classiques.

On s'étonnera sans doute, si l'on n'est pas un familier des manuels littéraires, de trouver dans ces récits quelques-uns des thèmes de Molière. *La Précaution Inutile*, nouvelle très divertissante est à l'origine de *l'Ecole des Femmes*. Dom Pedre ayant été plusieurs fois trompé par

des femmes avec lesquelles il se proposait de se marier (l'une lui avait caché qu'elle était enceinte, l'autre qu'elle aimait un nègre — et j'en passe) a résolu de n'épouser qu'une sotte. Laure sur laquelle il jette son dévolu est une ravissante niaise une super-Agnès qui non seulement admettrait qu'on « fait les enfants par l'oreille », mais avale que le rôle d'une femme est de protéger en armes le sommeil de son mari. La farce évidemment nous paraît un peu forte et l'on voit bien qu'il restait à mettre le thème au point. Toujours est-il que Laure, épouse et vierge (pourquoi? ah ce serait trop long à expliquer), se laisse persuader par une vieille, tout comme Agnès, qu'elle a *blessé* d'amour un beau cavalier. Pour le guérir elle le laisse, en l'absence de dom Pedre, entrer dans sa chambre et le galant aussitôt de lui montrer par des actes que le mariage n'est pas seulement une promenade cuirassée et casquée — ce dont elle éprouve tant de plaisir qu'elle communique bonnement sa découverte à son mari dès qu'il revient de voyage.

Dans une autre nouvelle, *les Hypocrites* qui peint les machinations d'une courtisane rusée, vous trouvez le prototype de Tartufe. Il se nomme Montufar, feint la dévotion et *s'habille de noir*. Dans la rue *il baisse les yeux à la rencontre des femmes et crie d'une voix à fendre l'âme « Béni soit le Saint Sacrement de l'autel »*. On le voit, chargé d'une hotte pesante, courir à la prison où *il prêche les prisonniers*. Quelqu'un ayant tenté de démasquer ce fourbe (dont l'occupation réelle est d'organiser les filouteries de la courtisane), la foule veut tuer l'accusateur. Mais Montufar intervient, prend l'imprudent sous sa protection « *Mes frères, laissez-le en paix pour l'amour du Seigneur* », dit-il, *et avec une fausse douceur il s'alla jeter avec un zèle encore plus faux aux pieds de son ennemi*. Tous ces traits-là sont dans *Tartufe*, et l'on pourrait pareillement trouver dans *Châtiment de l'Avarice* un seigneur qui, pour les actes que la ladrerie lui inspire, est le vrai modèle d'Harpagon. Mais ce qui donne aux récits de Scarron leur caractère particulier, c'est la rapidité et l'étrangeté des aventures où ces personnages si bien vus et si adroitement dépeints sont engagés. La sauvagerie aussi. Un Montufar, ayant à se plaindre de sa complice lui arrache ses vêtements et lui donne la discipline. Les femmes doivent s'attendre à ces mésaventures : *l'Adultère Innocent* débute par un épisode analogue : dans une rue de Valladolid dom Garcias découvre, une nuit, la plus belle femme de la ville toute nue et marquée de coups d'étrivières. Aucun sadisme, du reste, dans ces scènes qui entrent assez naturellement dans l'entrelacs de vies ardentes et tumultueuses. Cette action si vive se colore souvent de romanesque. L'auteur, comme tout le monde alors, a lu des romans de chevalerie et consulté la Carte du Tendre. Aussi trouve-t-on, dans *Plus d'Effets que de Paroles* par exemple, un amant modèle, discret, héroïque, aussi délicat dans son comportement vis-à-vis de sa belle qu'intrépide quand il faut la protéger. Un vrai Douglas Fairbanks doublé d'un habitué de l'hôtel de Rambouillet.

Il y a dans tout cela des ébauches de chef-d'œuvre. Mais aucune nouvelle n'est continûment réussie. Ce genre « grotesque », s'il a parfois les audaces heureuses du baroque, est sujet aussi à ses défaillances de goût. Scarron était un homme à foucades, bon observateur, riche de fantaisie, mais incapable de loger dans des constructions pleinement harmonieuses ses inventions. Il est superflu de rappeler que son *Roman Comique*, aussi divertissant que ses nouvelles, frappe par le même mélange d'épisodes excellents et d'aventures banales : c'est là aussi la continuité dans la qualité qui fait défaut. On pourrait en dire autant des pièces de Scarron ; elles sont souvent bancales, mais il y a des scènes d'un comique irrésistible dans *Jodelet ou le Maître Valet* qui est tout simplement le prototype du *Jeu de l'Amour et du Hasard* (un maître costumé en valet se fait aimer comme tel par la jeune fille qu'il doit épouser) ; et *l'Héritier Ridicule* (qui plaisait tant à Louis XIV) contient un très curieux caractère de femme intéressée. Quant à *dom Japhet* qui fut un des triomphes de l'Hôtel de Bourgogne, on y voit s'affirmer une curieuse inclination de Scarron, le goût de ridiculiser l'héroïsme ou tout au moins la traduction littéraire, toute conventionnelle et académique de ce sentiment. En cela Scarron réagissait contre les poncifs de son temps. Il avait, au reste, l'esprit naturellement satirique et dans l'exercice de sa raison une liberté acide et voltairienne : ayant été catéchisé, au cours d'un voyage à Rome, par le Poussin qui voulait lui faire admirer la grandeur des ruines il répondit par une apostrophe aux « palais antiques » qui rapprochait sarcastiquement les injures que le temps leur avait fait subir et les trous d'un vieux pourpoint. Scarron n'avait pas mis ses pas dans ceux de du Bellay : la majesté antique ne lui en imposait pas : on le voit dans son *Virgile Travesti* qui peut nous paraître lourd, mais traduit déjà ce malicieux plaisir de jouer avec les grandes légendes qui devait... sous le Second Empire inspirer la *Belle Hélène*. On le voit surtout dans le *Typhon*, long poème burlesque qu'on peut lire aujourd'hui encore avec beaucoup d'amusement, où est peinte la grande déroute de Jupiter et des autres Dieux mis en fuite par les géants. Que de bonne humeur et de drôleries dans cette fantaisie, où vous attendent de-ci de-là des vers non pas seulement aimables ou piquants mais d'une cadence vraiment imprévue et musicale !

Il est imprudent de lire un livre de Scarron : le désir vient vite de faire connaissance avec le reste de son œuvre (une douzaine de volumes), mais c'est une occupation qui ne déçoit pas et, bien qu'il ait commis quelques erreurs (la *Mazarinade*), on se prend de sympathie pour cet homme d'esprit dont les inventions furent assez nombreuses et marquantes pour qu'on puisse retrouver leur souvenir dans maints chapitres de notre histoire littéraire.

MARCEL THIÉBAUT

HO-CHI-MINH ET LES SOCIALISTES

La procédure choisie par le Gouvernement Marie pour donner à la politique de M. Bollaert son approbation a surpris l'opinion. Consciente de son ignorance d'un problème dont elle discerne confusément qu'il est capital pour l'avenir français, celle-ci attendait d'un large débat quelques éclaircissements. Mais le Gouvernement répugnait à l'ouvrir parce que la position socialiste à l'égard du problème indochinois eût été mise en pleine lumière. Les députés S.F.I.O., contraints d'exposer leurs préférences pour Ho-Chi-Minh, en qui ils persistent à voir, avec un an de retard sur les faits, le dénominateur commun, indispensable aux négociations, eussent reçu l'appui enthousiaste, mais combien gênant, des communistes. La fragilité d'un Cabinet fondé sur des compromis se fût dangereusement révélée.

Au fond, la plupart des leaders de partis eussent fort bien admis un renvoi pur et simple à la rentrée. Mais M. Bollaert, après des mois d'enquête, et pas mal d'hésitations, avait acquis la certitude qu'un accord avec Bao-Daï restait la seule solution favorable à nos droits et à nos intérêts. De là, l'engagement de sa parole au cours de la Conférence de la baie d'Along.

Depuis le 5 juin 1948, le temps jouait contre nous. Le retard apporté par la métropole à entériner les actes du représentant de la France avait de graves conséquences en Indochine, où il apportait un argument de choix à la propagande du Viet-Minh, étayée par une recrudescence de terrorisme. Les notables, les populations ralliées à l'idée monarchique sentaient sur leurs têtes une menace qui, en certains endroits, devint une douloureuse réalité.

M. Bollaert avait clairement manifesté sa volonté : faute d'une approbation sans réserve, il ne regagnerait pas Saïgon. Il est évident qu'un retour les mains vides lui eût fait perdre tout crédit. Enfin, S.M. Bao-Daï n'acceptait la perspective de conversations pratiques que si l'accord était approuvé par l'Assemblée nationale. Bien renseigné sur notre vie politique, le souverain estimait qu'une approbation gouvernementale n'offrait que de faibles garanties de durée.

Sur le plan international, l'offensive communiste dans tout le Sud-Est Asiatique poussait les Anglais et, moins directement, les Américains à nous demander de faire preuve de solidarité, en poursuivant la lutte contre Ho-Chi-Minh. Qu'on le veuille ou non, et malgré ses démentis, Ho-Chi-Minh, nationaliste vietnamien, est d'abord un communiste orthodoxe.

Le Gouvernement français ne pouvait donc hésiter plus longtemps. Encore convenait-il de sauver la cohésion ministérielle. M. André Marie rédigea une déclaration constituant une approbation formelle de la politique de M. Bollaert, y glissa un appel à toutes les familles spirituelles du Viet-Nam qui était une concession aux socialistes, obtint alors l'unanimité du Cabinet sur son texte. Il la lut en séance, indiquant nettement aux députés qu'il attendait d'eux une marque de confiance. Quelques orateurs parlèrent, avec la brièveté imposée par le règlement. Après quoi, le vote accorda au Gouvernement, partant à M. Bollaert, un crédit suffisamment ferme pour que celui-ci pût repartir vers Saïgon.

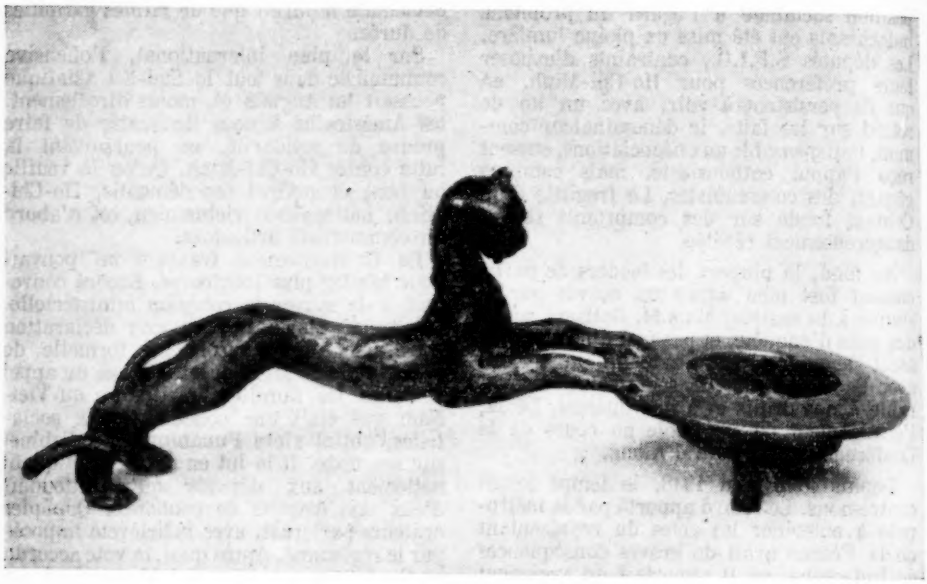
La chute du Cabinet ne change rien à ce qui est acquis. Ceux que l'avenir des rapports franco-vietnamiens préoccupe s'en félicitent.

GEORGES R. MANUE

L'ART IRANIEN AU MUSÉE CERNUSCHI

Pendant trois mois — de la fin juin à la fin septembre — le Musée Cernuschi a présenté aux Parisiens une exposition iranienne. Exposition de qualité par la valeur esthétique des pièces comme par leur intérêt archéologique. Venus, pour la plupart, en avion de Téhéran, les objets constituaient un état-major, une aristocratie de chefs-d'œuvre. D'autre part, ils provenaient des découvertes et acquisitions effectuées depuis dix ans par le Gouvernement impérial, c'est-à-dire pendant une époque où nous étions pratiquement coupés de nos amis iraniens. C'est dire que nous avions beaucoup à apprendre. De fait, plusieurs séries ont été pour nous une révélation. La première leçon qui se dégage est, pour les hautes époques, la continuité de civilisation entre le plateau iranien et la Mésopotamie comme aussi avec l'Asie Mineure hittite ; un peu plus

tard, aux IXe-VIIIe siècles avant J.-C., c'est, dans l'ancienne Médie, et l'actuel Azerbaïdjan, l'apparition d'un art animalier, issu du vieux fond asianique et qui n'est pas autre chose que la première révélation de l'art iranien proto-mède, bien antérieur, par conséquent, au classicisme achéménide de Persépolis ou de Suse. De même, les nouvelles pièces du Louristan (un Louristan pratiquement inédit) *appellent* l'art des steppes, le fameux art scythe, et président à sa naissance. Enfin, si nous passons à la période musulmane, la ville de Gurgan, détruite par Gengis-Khan en 1221, a livré une céramique à tonalités généralement bleues ou à reflets métalliques dont la splendeur est une des grandes surprises des dix dernières années. Ce prêt magnifique était dû à S.M.I. le Shah Mohammed Pahlavi, qui fut notre hôte du mois d'août.



LIONNE DE BRONZE (ÉPOQUE PARTHO-SASSANIDE).

BYZANCE

et les récents Congrès de Paris et de Bruxelles

Les amateurs d'histoire et d'archéologie byzantines se sont récemment réunis en congrès. Aucun d'entre eux n'ignorait que sous le badigeon dont les Musulmans, par un scrupule religieux contestable, et une interprétation abusive du Coran, avaient revêtu les admirables mosaïques de Justinien ou de ses successeurs, un archéologue américain, M. Whittemore, venait de faire reparaître d'admirables mosaïques, les plus belles sans doute qui furent jamais, étant conçues pour la « Grande Eglise » de la capitale même de l'Empire. Au milieu de savantes communications relatives à l'histoire, l'administration civile et militaire, la législation, la culture littéraire et philosophique, les œuvres artistiques et même la topographie de Byzance, les photographies en couleurs que M. Whittemore fit passer sous les yeux des Congressistes venus de presque tous les États d'Europe et d'Amérique constituèrent, sans doute, la grande attraction de leurs réunions. Sainte Sophie, rendue au seul culte de l'Art par Ata Turk, représente désormais une des dernières merveilles de ce monde ancien qui disparaît un peu chaque jour.

De Paris, le Congrès Byzantin se transporta à Bruxelles où il fut reçu, avec la plus charmante cordialité, par nos voisins belges. Bruxelles est d'ailleurs devenu un centre d'études byzantines, grâce à M. Henri Grégoire, ancien élève de notre Ecole d'Athènes, et à sa revue *Byzantion*.

Le prochain congrès triennal des Byzantinistes se réunira à Vienne.

JEAN POZZI.

LUCERNE 1948

A Vienne, avant la guerre, le voyageur consciencieux après avoir visité le *Kunsthistorisches Museum* dont les chefs-d'œuvre ont été récemment exposés à Paris, ne pouvait manquer d'aller voir la collection Czernin qu'un seul tableau, *le Peintre et son Modèle*, de Vermeer, a rendue célèbre et la collection Liechtenstein qui depuis 1810 occupait le palais du faubourg de Rossau. Cette collection de famille a été constituée par de nombreuses générations de seigneurs qui, dès le XIVe siècle avec le prince Georg, cardinal et évêque de Trente, témoignaient de leur goût pour la peinture et les beaux objets.

Plus de deux cents tableaux ont été, avec méthode, choisis dans la collection maintenant rassemblée à Vaduz, capitale de la principauté et amenés à Lucerne où ils seront exposés jusqu'à la fin d'octobre.

L'exposition est clairement ordonnée. Quelques portraits anglais, un Gainsborough, un Copley et un Romney nous accueillent dès l'entrée, avec élégance. Ils ont le caractère un peu mondain des portraits que les princes de Liechtenstein ont réunis. Il semble qu'à travers les siècles, ces collectionneurs aient eu une prédilection pour les visages. Les joyaux de leur collection, dans la Salle d'honneur, sont des portraits : un homme de la Renaissance italienne longtemps attribué à Raphaël, un portrait d'homme daté de 1456 qui semble être de Fouquet ou de l'auteur de *l'Homme au Verre de Vin* du Louvre, un portrait de femme par Léonard de Vinci et surtout trois portraits par Rembrandt.

L'art italien du XIVe au XVIIIe siècle occupe deux salles. La Toscane y est représentée par Botticelli, Bronzino, Filippino Lippi, Lorenzo Monaco, Piero di Cosimo, Franciabigio, Gentileschi avec une très belle Joueuse de luth, la Lombardie par Luini et Vinci, Gênes par Magnasco et Venise par Titien, J. Palma le vieux, Vittorio Crivelli, Pàris Bordone et surtout par les peintres du XVIIIe tels que Longhi avec un très beau portrait de Cimarosa, Guardi avec une vue de la Salute, Antonio Canaletto, son neveu Belotto qui fit des portraits du palais Liechstenstein de Vienne et Tiepolo.

Une salle seulement pour la peinture allemande et autrichienne, une belle Vierge de l'Annonciation par Hans Holbein le vieux, un fragment d'un retable peint pour le couvent des Dominicains de Francfort, trois Cranach le vieux...

Si la peinture française occupe moins de place encore avec une *Fuite en Egypte*, prétexte à paysage de Poussin, un portrait du prince Josef Wenzel de Liechtenstein par Rigaud, quatre Chardin achetés par ce prince au peintre lui-même, quatre scènes familières, cela suffit pour évoquer une France élégante, raffinée en même temps que réaliste dont l'image est aujourd'hui particulièrement émouvante.

Mais ce qui donne à cette galerie une exceptionnelle richesse, ce sont certainement les maîtres flamands et hollandais. Ils se répartissent en quatre salles.

Trois beaux portraits du maître anversois Joos van Cleve voisinent avec deux œuvres de Quentin Metsys, le portrait d'un chantre et une crucifixion dont le fond, une extraordinaire Jérusalem flamande, rappelle la manière de Patinir. Memling avec deux Vierges pudiques, Hugo van der Goes avec un miraculeux petit retable, une adoration des rois mages, Jan Brueghel le vieux avec trois paysages, représentent avec éclat une des plus grandes époques de la peinture.

Les petits maîtres du XVIIe flamand ou hollandais font bonne figure à côté des grands. Des scènes de van Ostade, de Wouverman, de Jan Steen, de Brouwer, de Téniers le jeune, etc., accompagnent avec un discret éclat les œuvres éblouissantes de van Dyck et de Rubens dont l'ensemble unique au monde forme vraiment le cœur de l'exposition. Quatorze portraits par Van Dyck et un Saint Jérôme, portraits d'inconnues pour la plupart, nous ont fait rêver.

Rubens est largement représenté. Portraitiste, il nous donne là des images charmantes, une petite fille que l'on dit être sa propre fille, Clara Serena et ses deux fils. Paysagiste, avec un paysage de polders ; décorateur avec des esquisses pour les allégories commandées par Marie de Médicis à la gloire d'Henri IV, peintre religieux avec une Assomption, une mise au tombeau, un Saint François en prières devant le Christ crucifié, une Sainte Anne peignant la Vierge, peintre héroïque avec le gigantesque cycle de Decius Mus, cartons de tapisseries d'une richesse de couleurs et de composition surprenante. Rubens excelle dans ces genres si différents, mais le tableau qui laissera peut-être au visiteur de l'exposition de Lucerne l'impression la plus forte, c'est sans doute la toilette de Vénus où l'on voit la déesse nue contempler son visage voluptueux dans un miroir que lui tend l'Amour tandis qu'une servante noire soulève le flot doré de sa chevelure. Le dos nu de cette opulente flamande est un des plus beaux morceaux de peinture que je connaisse.

GEORGES POUPET.

NOUVEAU DICTIONNAIRE ⁂ DES GIROUETTES ⁂

par ORION *(Le Régent)*

En 1815 après la Première Restauration parut un *Dictionnaire des Girouettes* permettant d'apprécier par des citations les retournements et variations de quelques personnalités célèbres. Orion a repris cette idée et nous propose, enrichi de quelques notes de présentation incisives, un recueil des propositions contradictoires avancées par quelques-uns de nos contemporains.

Exemple : ARAGON (Louis). *La Révolution russe, vous ne m'empêcherez pas de hausser les épaules. A l'échelle des idées c'est au plus une vague crise ministérielle* (1924). *Tout ce qui est français me révolte à proportion que c'est français* (1925). *Feu, camarades sur Léon Blum sous la conduite du parti communiste!* (1931). *J'appelle la Terreur du fond de mes poumons. Je chante le Guépéou* (1931). *Les Trois Couleurs à la voirie* (1932). *Je salue ici* l'Internationale *contre* la Marseillaise (1934). *Je n'ai qu'une idée, être digne de Maurice Thorez pour être digne de la France* (1945). *O l'énorme contagion des Marseillaises... rien cette fois ne saura l'arrêter* (1945).

BAYET (Albert). *C'est par ordre de Moscou que ces Messieurs* (les communistes) *aimaient la France* (1939). *Il serait fou de confondre avec le déserteur Thorez des centaines de milliers de braves gens* (1940). *Un seul d'entre-nous considère-t-il en son âme et conscience que Thorez est un déserteur? Personnellement je réponds non* (octobre 1944).

THOREZ (Maurice). *Nous ne permettrons pas qu'on entraîne la classe ouvrière dans une guerre dite de défense contre le fascisme* (1935). *Défendre la France contre Hitler c'est défendre la liberté* (1938). *La presse vendue dit que je suis déserteur. J'aurais été déserteur si je n'avais pas fait le nécessaire pour rester à mon poste dans la bataille de classe que le peuple de France doit livrer aux fauteurs de guerre, aux exploiteurs capitalistes* (1939). *En nous dressant contre la guerre impérialiste nous avons fait notre devoir de prolétaires révolutionnaires* (1941). *Le mouvement de Gaulle... ne vise à rien d'autre qu'à priver notre pays de toute liberté...* (1941). *Un soulèvement populaire pour la Libération sera préparé sur la base des accords à conclure entre le général de Gaulle et le représentant du P.C.F.* (1945).

Le Directeur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, P. Hannaux, Christian Bérard, Malcles et Claude Tolmer.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 5212-9-48.

Tout le tirage de

L'OPINION ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

LE JOURNAL LE MIEUX INFORMÉ DE LA BOURSE
est réservé **exclusivement** *à ses* ABONNÉS

Toutes les semaines, la situation financière et boursière est analysée, compte tenu des évènements politiques et de la situation économique.

Il convient, en effet, plus que jamais, de discriminer entre les diverses activités productrices dont certaines seulement restent fructueuses.

Vous trouverez dans L'OPINION :

Une **documentation** sur les grands problèmes économiques sous les signatures les plus autorisées : Ch. RIST, de l'Institut ; A. SIEGFRIED, de l'Académie Française ; L. BAUDIN et J. PERCEROU, F. TREVOUX, H. HORNBOSTEL, P. VIGREUX, des Facultés de Droit de Paris, Lyon, Poitiers et Toulouse ; J. de RINCQUESEN, ancien Inspecteur Général des Finances ; A. THIERS, Maître des Requêtes au Conseil d'État ; H. BUFFANDEAU, J. GASCUEL, etc...

Des **enquêtes** sur la situation de l'Industrie et du Commerce ;

TROIS REVUES COMPLÈTES :

I. — **La Bourse de Paris : Parquet et Courtiers (avec de nombreuses appréciations sur les valeurs) ;**
II. — **Les titres qui se négocient hors cote ;**
III. — **Les actions qui sont cotées seulement dans les Bourses régionales.**

Une étude critique pour chaque augmentation de capital ;
Une cote complète des Bourses de Paris et de Province, etc...

L'OPINION ***l'hebdomadaire le plus précis de la presse financière,***
ne se vend pas au numéro.

ABONNEMENTS : Un an **500** frs, 6 mois **280** frs — *Essai un mois :* **40** frs

Pour les Abonnés de **l'OPINION** (édition hebdomadaire), des conditions spéciales sont consenties sur l'Édition illustrée *la Géographie économique de la France.*

1er numéro : ROUBAIX-TOURCOING
128 pages abondamment illustrées.

1, rue Saint-Georges (9e) • • Compte postal : PARIS 5110-71